BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M.DCC. LXXXI.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M.DCC. LXXXI.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Eloge funèbre de Messire Claude Leger, *Curé de Saint-André-des-Arcs, prononcé en l'Eglise de cette Paroisse, le 17 Août 1781, par Messire* Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, *Evêque de Sénez. A Paris, chez* Didot *l'aîné, rue Pavée.*

Je vous annonce, Monsieur, un phénomène dans l'ordre social. Des vertus obscures & privées viennent d'obtenir des honneurs qui ne sont accordés ordinairement qu'aux exploits célèbres, qu'aux qualités brillantes. Un simple Citoyen, qui n'avoit rien de recommandable du côté des talens & de la fortune, a tellement excité

l'admiration & la reconnoissance publique, qu'on lui a décerné cette espèce d'apothéose, qui consacre la mémoire des plus grands Princes & des Héros les plus fameux. L'Eglise a déployé pour lui toute la pompe de ses dernières cérémonies. Elle lui a accordé ses prières, avec cet appareil imposant qui n'ajoute rien à leur efficacité, il est vrai, mais qui annonce sa considération & ses égards pour celui qui en est l'objet. Les Arts ont travaillé avec complaisance pour transmettre à la postérité sa figure & ses traits; & un Orateur distingué par ses succès, qui doit autant à son éloquence qu'à ses vertus, le poste éminent qu'il remplit si bien, un Orateur accoutumé à déplorer la mort des Rois, nous a fait le tableau instructif & touchant de cette ame bienfaisante qui a tiré toute sa grandeur de l'accomplissement fidele des devoirs de son état.

Oui, Monsieur, un mausolée a été érigé à M. *Leger*, par le zèle de ceux qui ont vu sa conduite de plus près, & qui pouvoient le mieux apprécier ses vertus. Des Paroissiens se sont em-

pressés de rendre à leur Curé un témoignage d'estime qui les honore autant que celui à qui ils ont payé un tribut si flatteur ; & ce qui a rendu cet évènement vraiment intéressant, c'est que l'interprète de la douleur commune avoit un rapport particulier avec l'ancien Curé de Saint-André-des-Arcs : ce n'étoit point un Etranger qui, sur la foi de la renommée, débitât des louanges froides & exagérées : Mgr. l'Evêque de Senez racontoit ce qu'il avoit vu, ce qu'il avoit admiré depuis long temps : il parloit avec toute l'autorité d'un témoin irréprochable, ou plutôt avec l'intérêt & l'affection d'un fils qui ne cache rien de ce qu'il doit au plus respectable des pères. Aussi son discours a-t-il produit le plus grand effet, lorsqu'il a été prononcé : les cœurs, il est vrai, étoient déjà disposés à l'attendrissement ; le souvenir d'un Pasteur chéri, le lieu, le temps, tout contribuoit à exciter une pieuse tristesse. Mais combien l'émotion devint-elle vive & universelle, lorsque M. *de Beauvais* parut dans la tribune sacrée ;

on fut saisi de l'exorde ; l'affliction si juste dont il étoit pénétré, augmenta celle de l'assemblée ; tant qu'il parla les soupirs se firent entendre ; les larmes coulèrent ; l'Orateur chargé de consoler le Peuple, trouvoit à peine assez de voix pour remplir ce triste devoir ; le Peuple, témoin de la violence que se faisoit l'Orateur, étoit près de l'interrompre à chaque instant par des éclats qu'il ne retenoit qu'avec peine. C'est bien là le triomphe de l'éloquence, non pas de celle qui ne consiste que dans des figures forcées, dans des paroles recherchées avec soin & combinées avec art, mais de celle qui est toute entière dans les choses, & qui n'a de grace sur les levres, que parce que sa source est dans le cœur.

Vous savez, Monsieur, combien nos Panégyristes sont embarrassés pour entrer en matière : il y a un point précis où il faut se placer, quand on ne veut point brusquer ni faire languir ses auditeurs ; mais il est bien rare qu'on le saisisse avec justesse, & l'on commence presque toujours par des

écarts. Je suis persuadé de même que c'est cette difficulté de débuter d'une manière naturelle, qui entretient chez nous la coutume barbare de mettre ce qu'on appelle un *texte* à la tête d'un discours de piété. Il ne faut point de talent pour chercher dans la Bible un passage détaché que l'on fait revenir tant bien que mal au sujet que l'on traite; mais il en faut beaucoup pour trouver une proposition qui n'exige rien avant elle, & qui soit comme l'origine de toutes celles qui la suivront. Le Barreau, qui autrefois avoit la même manie, en est guéri depuis long-temps; pourquoi dans la chaire chrétienne ne renonceroit-on pas à un usage qui paroît consacré par la piété, mais qui réellement choque la raison & le goût. M. *de Beauvais* pouvoit donner l'exemple à cet égard; il n'avoit pas besoin de texte, tant son exorde est juste & naturel: il est tiré de la nouveauté même de la cérémonie dans laquelle on fait pour un homme inconnu ce qui ne se pratique que pour les Grands du siècle; mais, ajoute-t-il,

avec une noble résignation, n'envions
» point aux hommes illustres ces tris-
» tes honneurs; ne plaignons point
» les Justes d'être privés de cette foible
» gloire; les Justes avoient placé plus
» haut leurs espérances : eh ! qu'im-
» portent des éloges & des mausolées
» sur la terre à ceux qui aspiroient à
» des trônes dans les cieux ». Cependant ces mêmes hommages, qui leur sont inutiles, servent à allumer parmi nous le desir d'imiter leurs vertus. C'est donc rappeller les éloges à leur véritable institution que de les consacrer à la mémoire du Juste, quoiqu'il ait passé sa vie dans l'obscurité.

Et qu'on ne croie pas que la matière en soit moins favorable, parce qu'elle n'offre que des vertus cachées : c'est celle au contraire que l'éloquence préférera à toute autre. Demandons au Panégyriste de Turenne en quelle circonstance il aime mieux peindre son Héros : est-ce lorsqu'à la tête des armées il remporte des victoires éclatantes, qu'il dresse des trophées sur toutes nos frontières, & que par la grandeur de ses exploits il devient

le rival des héros passés, & le modèle de ceux qui naîtront après lui? Non, l'Orateur trouve lui-même cette gloire trop éblouissante ; c'est donc dans le calme de la paix, dans l'ombre d'une condition privée, qu'il cherche à nous faire admirer le grand homme : plus l'éclat de sa vertu sera doux, plus il le trouvera propre à charmer nos yeux. De même notre Orateur « reconnoît publiquement » toute la simplicité, l'obscurité même » de la vie de son véritable ami ; » mais bien loin de s'en plaindre, il » s'en félicite au contraire, il s'ap- » plaudit de pouvoir rendre un hom- » mage solemnel à la vertu dépouillée » de tout appareil. Réparons, expions » en ce moment les erreurs de la » gloire & de la renommée, au milieu » des vaines louanges qu'elles prodi- » guent de toutes parts à de vaines » qualités, que l'humble vertu jouisse » une fois, dans cette Capitale, des » honneurs qui ne doivent appartenir » qu'à elle seule, & que le plus simple » de tous les Pasteurs soit le plus » honoré. »

L'illustre Prélat se fait une gloire de se ranger au nombre des disciples de l'homme vertueux qu'il célèbre ; il ne l'appelle que son maître, son ami, son père : cette disposition, par laquelle il avoue tout ce qu'il devoit à ce digne Pasteur, étoit le meilleur moyen de se concilier ses Auditeurs. Dès-lors, les louanges qu'il prodiguoit, paroissoient l'expression de la vérité autant que de la reconnoissance.

Le Discours est divisé en trois parties : dans la premiere M. *Leger* est représenté comme un bon Pasteur, dans la seconde comme un Directeur sage, dans la troisième comme un Prêtre vertueux. Ces trois qualités sont développées avec une simplicité noble, qui n'exclut ni le pathétique ni les ornemens modérés.

La première partie commence par un lieu commun fort bien fait, sur les devoirs d'un Curé en général. « Qu'est-» ce qu'une Paroisse à gouverner ? » C'est une multitude composée de » toutes les conditions, de tous les » esprits, de tous les caracteres, qu'il » faut réunir dans les principes d'un

» même culte & d'une même foi ; c'est
» une portion des citoyens, parmi
» lesquels il faut maintenir la disci-
» pline des mœurs, non-seulement
» dans l'ordre public, mais dans l'in-
» térieur des familles ; mais dans le
» secret des ames, qui échappe à la
» surveillance des loix ; ce sont des
» riches dont il faut ménager la déli-
» catesse, & des pauvres dont il faut
» supporter les murmures ; ce sont des
» esprits simples & superstitieux qu'il
» faut éclairer, ou des esprits superbes
» dont il faut réprimer le faux savoir ;
» ce sont des caracteres froids & in-
» différens qu'il faut exciter, ou bien
» des zélateurs inquiets qu'il faut con-
» tenir ; ce sont des ames dégradées
» qu'il faut retirer du désordre & de
» l'iniquité, ou des ames pures &
» sublimes dont il faut suivre & diri-
» ger l'essor dans les régions supé-
» rieures de la perfection. »

L'Orateur ajoute que ces devoirs d'un Pasteur sont & plus difficiles & plus importans dans l'état présent des nouveaux préjugés & des nouvelles mœurs, au milieu d'une ville où s'est

fixé le foyer de la contagion générale : remplir toutes ces obligations, y joindre celle de la charité pastorale, en soulageant tous les malheureux, dans cette Capitale immense, qui renferme en son enceinte parmi ses trésors & ses palais, tant d'especes de miseres : voilà ce qui fait le mérite & la gloire des Chefs respectables qui gouvernent les paroisses.

Ce beau morçeau rappelle le lieu commun de *Flechier : qu'est-ce qu'une armée ?* Mais ce dernier manque un peu de justesse : car le gouvernement moral d'une armée n'est pas ce qu'il y a de plus difficile pour un Général, puisqu'il ne s'agit pas tant pour lui de diriger les esprits que de faire agir les bras. On trouvera que ce qui vient d'être cité a beaucoup plus d'analogie avec un autre lieu commun de *Fontenelle* sur la Police, qui est une espece de gouvernement dans lequel il faut plus de raison que de force, & plus d'adresse encore que de raison.

On fait voir ensuite comment le Curé de Saint-André a suivi dans sa conduite le beau modele qui a été tracé

avec des couleurs si vraies. On commence par son zèle pour la dignité & la sainteté du culte, pour l'instruction & l'édification des peuples. « Rappelez vous à vous-mêmes, nos chers » Freres, les succès dont vous avez été » témoins, l'affluence & l'assiduité du » peuple fidele aux instructions & aux » saintes solemnités, l'esprit de piété » qui s'étoit répandu sur toutes les con- » ditions, la fréquentation des saints » Mysteres, non pas cette fréquenta- » tion indiscrete qui fait frémir les » justes, mais une fréquentation mé- » ritée par la pureté du cœur, & jus- » tifiée par l'accroissement des vertus: » sous les auspices du nouveau Pasteur » la Paroisse Saint-André étoit deve- » nue l'une des plus célebres de cette » grande ville par sa ferveur & sa ré- » gularité. »

M. *Leger* connoissoit sa Paroisse jusqu'à un détail surprenant, & dans le gouvernement de ce grand nombre de personnes dont elle étoit composée, son zèle étoit toujours assorti aux conditions & aux caracteres; il avoit une attention particulière pour instruire les

jeunes enfans, & l'Orateur traite cet article d'une maniere touchante. « Il » sentoit toute la force des premieres » impressions, & combien il devient » de plus en plus nécessaire, dans les » nouveaux dangers de la foi & des » mœurs, de fixer les principes de la » Religion & de la vertu dans des » ames pures, & de prévenir la con-» tagion du siècle. Il n'abandonnera » point à de jeunes Ministres encore » sans expérience, cette importante » fonction : il veut y présider lui-» même ; comme autrefois le docte » & pieux *Gerson*, il deviendra le » docteur des petits. O doux souvenir » de notre enfance ! Ah, que j'aime » à me représenter ici devant mes » Frères avec quelle simplicité ce Pas-» teur vénérable se plioit à notre foi-» ble intelligence, avec quelle avidité » nous receuillions toutes ses paroles, » avec quelle onction il insinuoit dans » nos jeunes ames la connoissance de » Dieu & de la vertu ! Imaginez la ten-» dresse d'une mère qui presse ses enfans » sur son sein : *tanquam si nutrix foveat* » *filios suos*. »

On étoit pénétré d'entendre ainsi un des premiers Pasteurs de l'Eglise, témoigner sa reconnoissance envers celui qui lui avoit donné la premiere nourriture spirituelle : la dignité dont il est revêtu aujourd'hui formoit un contraste frappant avec l'époque de son jeune âge qu'il rappelloit d'une maniere si affectueuse, & ces deux termes adroitement rapprochés, augmentoient le respect, & pour le disciple, & pour le maître.

Le bien spirituel n'étoit pas le seul que le Curé de Saint-André procurât à son troupeau ; il pourvoyoit encore à ses intérêts temporels avec une tendresse vraiement paternelle : le crédit que sa vertu lui donnoit auprès des Grands, il l'employoit, non pour l'élévation des siens, mais pour le soulagement des malheureux, qu'il regardoit comme sa famille. C'étoit surtout pour le Peuple qu'il avoit une espèce de prédilection ; aux riches, dit l'Orateur, la préférence des égards ; au Peuple la préférence des sentimens. M. *Leger* avoit gagné sa confiance ; il a emporté ses regrets, & a été comblé

de ses bénédictions, ce qui sera toujours la plus belle partie de son éloge.

Mais la charité de notre Pasteur étoit aussi éclairée qu'elle étoit tendre & empressée. « Il veut tout examiner » de ses propres yeux; rien n'est au- » dessus, rien n'est au-dessous de son » zèle; depuis les plus graves intérêts » de la charité, jusqu'aux langes desti- » nés à envelopper les pauvres orphe- » lins, point de détail si humble où » il ne daigne descendre. Mais dans » cet abaissement du Pasteur, ô nos » vénérables Frères, quelle élévation! » & combien nous devenons plus » respectables encore au milieu d'une » troupe de pauvres, couverts de » misères & d'infirmités, que lorsque » nous paroissons dans les temples, » environnés de toute la pompe & de » toute la majesté de nos saintes céré- » monies! » Le lecteur instruit, remarquera avec plaisir que M. *de Beauvais*, soit par un goût naturel, soit par une imitation heureuse, ressemble beaucoup à *Flechier*, qui représente également M. *de Lamoignon*, plus grand aux yeux de Dieu; lorsque,

ſur un tribunal de gazon, il conſoloit une pauvre famille, & accordoit entr'eux les habitants de la campagne; que lorſqu'il décidoit des plus hautes fortunes, & qu'il dictoit des arrêts ſolemnels ſur le premier trône de la juſtice. L'Orateur connoît les grands modèles dans l'art d'écrire, & il eſt fait pour en augmenter le nombre.

Il eſt naturel de demander où M. *Leger* trouvoit des fonds pour tant d'aumônes & de bienfaits. « Mais, » répond ingénieuſement l'Orateur, » pour être libéral, l'homme géné- » reux a-t-il beſoin d'être opulent; » ſa ſimplicité, ſa frugalité, ſes pieu- » ſes privations, voilà ſes tréſors ». Ainſi cet ancien Romain, en montrant les inſtrumens de ſon travail, diſoit à ſes concitoyens : *hæc ſunt veneficia mea, Quirites!*

Une autre reſſource pour les paſteurs, c'eſt l'art d'exciter la commiſération & la générofité des riches, & d'animer parmi le ſexe compatiſſant l'émulation de la miſéricorde. Perſonne n'a connu & pratiqué cet art mieux que M. *Leger*, & l'on ne

craint pas d'assurer qu'entre les Paroisses de Paris, il n'en fût aucune où les aumônes aient été à proportion aussi abondantes que dans la sienne, « tant un seul homme qui » joint à un ministère sacré l'autorité » de la vertu, l'autorité de l'exemple, » a d'empire sur l'opinion & la con» fiance publique ».

Ici est placée une louange aussi délicate qu'elle est juste, adressée à MM. les Curés de Paris, tous présens à cette cérémonie ; c'est à leur zèle, qui doit exciter celui des autres, c'est aux largesses inépuisables de M. l'Archevêque de la Capitale, qu'on doit tant de secours, dans un tems où les misères sont si multipliées. L'Orateur observe avec raison que les déclamations du siècle en l'honneur de la bienfaisance n'opèrent rien en faveur des malheureux, & que la charité chrétienne seule a la gloire de remplir le devoir de l'humanité. On vient d'établir des hospices pour les pauvres malades sur les Paroisses de S. Sulpice, de S. Jacques du Haut-Pas, de S. André-des-Arcs; on en

prépare encore sur d'autres Paroisses : on se propose de tirer les Pauvres valides de l'oisiveté, & de former leurs enfans au travail. M. l'Archevêque de Paris a cédé au Roi des droits évalués 4 ou 500 mille livres, destinés par Sa Majesté à établir dans l'Hôtel-Dieu de cette Ville des lits particuliers pour chaque malade. La philosophie déclame, la philosophie promet des merveilles ; la religion agit, la religion fait tout ce que promet la philosophie.

La seconde partie du Discours est employée à exposer les succès du Curé de S. André dans le ministère secret de la direction des ames. L'Orateur est d'abord incertain s'il doit traiter cette matière dans un siècle aussi profane que le nôtre ; mais il se rassure en pensant que, considéré dans l'ordre même de la vie présente, cet emploi mystérieux du pouvoir de l'Eglise paroîtra louable & utile aux ames les plus insensibles pour la piété. Ne pouvant nous manifester les merveilles cachées de la grâce, il veut que nous en jugions au moins par les signes ex-

térieurs qui pouvoient frapper les yeux, « par le nombreux concours » que la réputation de sa vertu lui » attiroit de toutes les parties de la » Capitale, par les personnes illustres » qui venoient confondre à ses pieds » leurs titres & leurs vertus avec les » plus humbles pénitens ». Cette réputation au reste, il ne la devoit point à une morale facile & relâchée. M. l'Evêque de Sénez, bon juge en cette matière, nous répond de l'exactitude des principes de ce pieux Directeur : il admire « son discernement » pour proportionner les remedes aux » maux, les épreuves aux incertitu- » des, les préservatifs aux périls, les » expiations aux fautes ». Les conversions, les restitutions, les réconciliations annonçoient d'une manière éclatante l'empire qu'il avoit su prendre sur les ames les plus indociles & les plus endurcies, ou plutôt celui que la Grâce exerçoit sur elles par son heureux ministère.

A cette occasion, M. *de Beauvais* nous révèle un secret honorable pour le Curé de S. André, & que ce modeste

Pasteur ignora long-temps lui-même. « Le feu Roi cherchoit l'homme le » plus digne de devenir le confident de » sa conscience. Ce Prince dont les » choix étoient si justes, quand il sui» voit le mouvement de son cœur, » avoit jetté les yeux sur le Curé de » S. André.... J'ignore si les passions » qui agitoient alors la Cour furent » alarmées de voir appeller ce sage » auprès du trône. On représenta son » âge avancé. Je suis affligé, dit le » Roi, que cet homme vertueux soit » si avancé en âge : en me donnant » un Confesseur, je veux me donner » un ami, & je ne veux pas m'expo» ser au chagrin de le perdre ». Ce trait fait voir que la véritable vertu n'a pas besoin de recommandation, & que l'estime publique est un guide fidèle pour les Rois qui savent la consulter. Comme c'est aujourd'hui M. le Curé de S. Eustache qui dirige la conscience de *Louis XVI*, l'Orateur profite de cette circonstance pour faire aux Curés de Paris un compliment plein de noblesse. « C'est donc parmi » les Pasteurs, c'est parmi vous, Mes-

» sieurs, que nos Maîtres semblent » vouloir désormais choisir ces *amis* » *fidèles*, les confidens de leur ame; » & où pourroient-ils mieux placer » leur confiance que parmi des hom» mes qui ont l'expérience continuelle » du gouvernement des ames, & qui » ont été à portée de montrer la su» périorité de leur sagesse & de leur » vertu? Daigne le Ciel diriger lui» même cet important ministère, afin » que le salut des Princes devienne le » salut des peuples! Que la patrie joi» gne ses vœux à ceux de la religion, » afin qu'au milieu des dangers de l'in» crédulité, nos maîtres soient tou» jours contenus par le frein sacré de » la conscience! Et quel autre frein » pourroit contenir des ames que leur » puissance élève au-dessus de toutes » les craintes humaines». Il semble que M. l'Evêque de Sénez ait pris à tâche de prouver dans tout son Discours cette parole de l'Apôtre, *pietas ad omnia utilis est*. Il ne pouvoit rendre un plus grand service à la religion que de faire voir à ce siècle si fier de ses lumières, qu'à la vérité elle est

au-dessus de la raison, mais qu'elle ne lui est jamais contraire; que c'est pour assurer notre repos qu'elle gêne nos inclinations; & que si elle livre la guerre à nos passions, c'est pour nous délivrer d'ennemis d'autant plus dangereux qu'ils paroissent plus aimables.

Le Curé de S. André savoit non-seulement diriger les ames dans les voies ordinaires du salut, mais encore les élever à la plus haute perfection. En peignant sa conduite à cet égard, l'Orateur nous offre le tableau d'un Directeur sage & intelligent, qui réunit des vertus en apparence inconciliables, plein de ferveur, & éloigné des pieux excès, grave & toujours serein, zêlé pour les pieuses observances, & attentif aux mœurs sociales. On sent bien qu'il parle d'une matière qu'il connoît par sa propre expérience. On s'exprime avec moins de justesse & de vivacité, lorsqu'on n'est pas versé soi-même dans l'art que l'on développe. « Heureux les époux dont » il dirige les chastes compagnes! » heureux les peres, les enfans, les

» maîtres, les serviteurs ! heureuses
» les familles qui sont gouvernées par
» son esprit ! quelle douceur dans l'au-
» torité & dans l'obéissance ! quelle
» paix, quelle aimable union ! »
Voilà les fruits que produisoit un homme qui n'avoit ni l'éclat des talens, ni les dons du génie. Nous en avons connu d'autres en apparence plus favorisés de la nature, qui ont entrepris d'éclairer leur siècle, qui ont essayé de nous mettre en liberté en bannissant l'idée d'un Dieu vengeur, qui, en prêchant la vertu, ont fait triompher le libertinage, qui, pour nous rendre heureux, ont flatté nos penchans les plus criminels ; leur ambition n'a pas été frustrée de la récompense qu'ils attendoient : ils se sont insinués dans les cœurs, ils ont fait des prosélytes, disons-mieux, des enthousiastes ; mais de quelle utilité ont été à la Société ces écrits divins, dignes d'être transmis à la postérité dans un appareil si brillant. En les lisant quel père est devenu plus sage, quelle épouse plus vertueuse, quel jeune homme plus docile & plus modeste ?

Nos

Nos neveux sentiront encore mieux que nous combien est funeste cette nouvelle révolution, & sans doute ils détesteront ceux qui en ont été les auteurs. C'étoit pour prévenir un danger qui augmentoit tous les jours que M. *Leger* travailloit avec une ardeur infatigable. Mais entre les personnes qui, pour en être préservées, se mettoient sous sa conduite, il n'en est point dont la mémoire soit plus précieuse que celle de Madame la Comtesse de *Gisors*, fille du Duc de *Nivernois*, niéce du Comte de *Maurepas*, épouse du fils unique du Duc de *Belle-isle*, tué à la bataille de Crevelt en 1758. Nos lecteurs nous sauront gré d'insérer une partie de ce que l'Orateur a cru devoir dire à sa louange; il a soin de remarquer lui-même qu'il a pu faire son éloge sans sortir de son sujet.

« Pourrois-je passer ici sous silence » le chef-d'œuvre de son zèle, l'ornement & la gloire de son ministere, » la femme de nos jours la plus illustre » par sa piété; hélas! c'étoit-elle qui » s'intéressoit le plus vivement aux » honneurs que nous rendons aujourd'hui à la mémoire de votre Pasteur

» hélas! c'étoit avec elle que j'avois
» pris le premier engagement de pro-
» noncer ce discours sur le tombeau
» de notre pere commun ; & il faut
» que dans cette même cérémonie, il
» faut que je lui rende à elle-même
» l'hommage funebre ! née comme ces
» Romaines célebres dont elle devoit
» nous retracer les vertus, née comme
» les *Paule* & les *Marcelle*, d'une des
» premieres maisons de la nation ;
» veuve d'un jeune héros, l'espérance
» de nos armées, & dont sa mort cou-
» rageuse avoit été pleurée comme
» une calamité publique ; fille d'un
» homme non moins illustre par sa
» gloire dans la politique & dans les
» lettres, que par le rang sublime qu'il
» tient dans l'état, & par les titres qui
» le décorent ; niéce d'un Ministre qui
» avoit emporté dans sa retraite les
» regrets de la France, & qui devoit
» en sortir un jour pour préparer la
» félicité d'un nouveau regne ; & au
» milieu de cette gloire extérieure,
» quel heureux assemblage de toutes les
» qualités personnelles, de tous les char-
» mes innocens qui pouvoient embel-
» lir la vertu ! les graces du caractere ;

» l'aménité des mœurs, l'esprit héré-
» ditaire dans son illustre maison ; cet
» esprit si brillant & en même tems si
» naturel : eh ! quelle ame, Messieurs,
» quelle ame ! l'ame la plus sensible &
» la plus pure, la plus tendre & la plus
» forte, la plus noble & la plus sim-
» ple, une ame la plus capable de la
» plus haute vertu, une ame déjà pré-
» parée à la perfection, par les tendres
» soins & les grands exemples d'une
» mere, le modele & l'honneur de la
» piété ainsi que de l'amour maternel.
» Messieurs, je ne sors point de mon
» sujet : la gloire de la Comtesse de
» *Gisors* est devenue la gloire du Curé
» de Saint-André. »

Il étoit difficile d'être moins étendu en parlant d'une personne dont toutes les relations ont quelque chose de si frappant & de si distingué, & ce n'est pas la faute de M. de *Beauvais*, s'il y avoit de justes éloges à donner à tout ce qui tient à Madame la Comtesse de *Gisors*. C'est un tribut dont il ne pouvoit se dispenser, & loin de lui reprocher de la prodigalité, on doit lui savoir gré de son économie dans une matiere si attrayante : qui

ne lui pardonnera pas de se livrer à la douleur, & de déplorer amérement la mort d'une Dame infiniment respectable, qui avoit la premiere excité l'éloquence de l'Orateur, & dont la perte récente redoubloit la tristesse de tous les assistans.

Dans la troisième partie, il considere les vertus personnelles & intérieures, qui ont sanctifié le Curé de Saint-André. Rien n'est plus édifiant que le détail qu'il nous en fait, & comme il dit des choses dont on voit peu d'exemple de nos jours, M. de *Beauvais* a soin de rappeller qu'il a été admis dans l'intime familiarité de cet homme vertueux, qu'il l'a suivi, qu'il l'a étudié long-tems. « Que l'on » ne me soupçonne point, dit-il, de » préjugés & d'exagérations, pardon» nables peut-être à l'amitié, mais in» dignes de la chaire de vérité. Je » l'affirme par la candeur de cet homme » vrai, & seroit-ce sur la cendre de » mon premier maître dans la vérité » & la simplicité, & pour l'honneur » de sa mémoire, que je viendrois » manquer à des principes qu'il m'a

» si souvent recommandés. » C'est ainsi que *Demosthene* inventant une nouvelle méthode de serment, juroit par les manes des généreux guerriers; c'est ainsi que *Fléchier*, à la vue du tombeau de *Montausier*, s'engageoit à ne point deshonorer son héros par la flaterie ni par le mensonge. Nous ne suivrons point l'Orateur dans l'énumération qu'il fait de toutes ces vertus chrétiennes, infiniment supérieures à toutes celles dont se pare la sagesse humaine; il suffit de dire que la réputation de sa piété avoit attiré auprès de lui une foule de jeunes Ecclesiastiques, dont quatorze ont occupé depuis des chaires épiscopales, lesquels après avoir écouté avidemment ses leçons, ont pratiqué ce qu'ils lui avoient vu faire, & en imitant ses exemples, ont cru que la supériorité de leur ordre ne les dispensoit pas de reconnoître la supériorité de sa vertu: M. de *Beauvais*, lui-même a été un des membres de cette famille sacerdotale, & il se fait honneur d'avoir rendu à son cher maître, pendant une maladie considérable, les

plus humbles & les plus tendres devoirs de la piété filiale ; honneur qu'ont partagé avec lui tous les jeunes disciples qui étoient alors avec M. *Leger*, & qui ne pouvoient abandonner à des mains mercenaires le soin de conserver une vie si précieuse.

Après avoir achevé le portrait de ses vertus, il finit en les proposant comme capables d'exciter une noble émulation parmi les Curés de Paris. « Et jamais cette ville illustre eût-elle » plus besoin de la vertu de ses Pas» teurs. » Il rappelle ici la fermentation qui agite la génération présente, la licence des opinions, qui produit celle des mœurs ; l'esprit d'audace & d'anarchie qui s'efforce de tout renverser ; & il ne sauroit assez s'étonner de notre *incomparable sécurité*, lorsque tout paroît tendre à une ruine inévitable. « La partie morale du gou» vernement, qui occupoit si profon» dément les Nations les plus éclai» rées de l'antiquité, & qu'elles re» gardoient comme la premiere base » de la jouissance & de la félicité pu» blique, ne paroit donc plus digne

» à la nouvelle sagesse du siecle de
» fixer son attention : elle a donc voulu
» se persuader que la vertu est inutile
» aux hommes, & que ses froids cal-
» culs suffisent pour assurer le bonheur
» du genre humain ! »

Dans ces tristes circonstances, il exhorte les Pasteurs, & surtout ceux qui occupent le poste le plus périlleux, au milieu d'une ville où l'ennemi a rassemblé toutes ses forces; ceux qui tiennent, pour ainsi dire, dans leurs mains, avec les mœurs de la Capitale, les mœurs de la France entiere; il les exhorte, dis je, à déployer toutes les ressources de leur zéle : il leur recommande sur-tout l'union, l'union avec leur illustre chef, « & quel chef plus
» digne de leur commander, par l'é-
» lévation & l'intrépidité de son ame
» & de sa foi, » l'union entre-eux, avec leurs troupeaux, avec les ministres des loix; ainsi ils forceront les hommes les moins religieux à respecter leur ministere; ils arrêteront les ravages de l'impiété dans notre Capitale, « & cette ville fameuse, la
» reine des Cités, le modele des Pro-

» vinces & des Nations, réformée &
» purifiée ; au lieu de répandre sur le
» Royaume & sur toute l'Europe, de
» funestes exemples, y répandra le
» respect & l'amour de la Religion &
» de la vertu. »

Les esprits frivoles & esclaves de leurs passions, rechercheront peu un discours qui respire par-tout une sainte sévérité, & peut être que la matiere seule leur inspirera un superbe dégoût ; mais nous osons dire, que s'ils ont le courage d'en entreprendre la lecture, ils ne pourront se défendre d'une impression secrete de respect pour la religion, qui inspire des vertus si sublimes, d'estime pour le Pasteur qui les a pratiquées avec tant de fidélité, & d'admiration pour l'Orateur qui les a célébrées avec tant d'éloquence. Les personnes pieuses entreront encore mieux dans les vues de l'illustre Prélat ; après avoir rendu justice à ses talens, qui ont brillé en tant d'occasions, elles conformeront leur conduite aux regles qu'il leur a prescrites, avec un zéle aussi éclairé qu'il est pressant.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Les Quatre Parties du Jour, Poëme, traduit de l'Allemand de M. Zacharie, ornées de figures & vignettes en taille douce, dessinées par Eisen, gravées par Baquoy. A Paris, chez Nyon, Durand, Belin, *Libraires.* 1781, *in-8°. de* 163 *pages.*

QUELLE est donc, Monsieur, la cause de cette supériorité des Allemands & des Anglois dans la Poésie épique & descriptive ? D'où naît le charme secret qu'on éprouve en lisant leurs ouvrages même dans des traductions médiocres ? Pourquoi laissent-ils dans l'ame un sentiment profond, une douce mélancolie ? C'est qu'ils sont eux-mêmes pénétrés des objets qu'ils décrivent.

La plupart d'entr'eux vivent à la campagne, loin des cercles brillans des grandes Villes, fléau de la sensibilité & du vrai talent; repliés sur

eux-mêmes, dans une solitude agréable, ils se repaissent à loisir du spectacle varié de la nature, & communiquent au Lecteur toutes les sensations qu'ils éprouvent, entourés d'images riantes & poétiques; s'ils prennent la plume, c'est moins pour faire briller leur talent que pour répandre au-dehors les sentimens dont leur ame est surchargée.

Nos Poëtes François ont des mœurs bien différentes : accoutumés à faire assaut de bel esprit dans des sociétés illustres, n'y étant même admis qu'à ce prix, ils sont legers, polis & brillans; mais toujours froids & frivoles, ils amusent & ne touchent point. Leurs ouvrages effleurent à peine l'ame; toujours hors d'eux-mêmes, comment une idée grande ou approfondie pourroit elle fermenter dans leur tête? Aussi ne trouve-t-on point dans leurs productions agréables cet intérêt, cet abandon, cette vérité qui caractérisent les muses de l'Angleterre & de l'Allemagne.

Mais il faut convenir aussi que cette solitude, cette méditation profonde

où se plongent les Poëtes Allemands, ne contribue pas à leur former le goût. Abandonnés à l'impulsion de leur génie, ils se jettent dans des écarts dont la délicatesse françoise est offensée; s'ils sont intéressans ou pathétiques, on ne peut dissimuler que souvent ils sont pesans, diffus, & qu'ils ne savent point s'arrêter; ils descendent dans les détails les plus minutieux; amans de la nature, ils en veulent peindre tous les traits, & sémblent ignorer que le secret d'ennuyer, est celui de tout dire.

Ce défaut se remarque particulièrement dans le Poëme des Quatre Parties du Jour. Il paroît que *Zacharie* s'étoit proposé d'imiter le célèbre *Thompson*, dont il invoque souvent la muse; mais il est resté au-dessous de son modèle. *Thompson* ne perd pas ses couleurs à rendre de petits détails, des accessoires mesquins: il peint à grands traits, d'un pinceau large & fier; quand il s'arrête sur un objet, c'est pour reposer sa muse & son lecteur, mais jamais il n'y reste assez de tems pour les assoupir; aussi rien de mono-

tone dans son Poëme immortel des Saisons; point de répétitions des mêmes sujets sous des nuances trop peu distinctes : la Muse Britannique vole toujours sans jamais ramper; ses élans ne sont pas assez prodigués pour devenir froids à la longue; ses belles prières, ses extases ont une onction sublime; en un mot, *Thompson* est toujours noble, toujours élevé parce qu'il a sçu faire un choix judicieux des images qu'il avoit à nous offrir; & qu'il n'a adopté que celles qui attachent le cœur & aggrandissent l'imagination.

En vous faisant l'éloge de *Thompson*, je vous ai presque fait la critique de *Zacharie*. Je ne vous tracerai pas le plan de son Poëme; le sujet n'en comportoit point. Le Poëte avoit quatre tableaux à faire dont chacun devoit avoir sa couleur propre, son caractère particulier. Le matin demandoit à être frais comme l'aurore, le midi brûlant comme le soleil; le soir calme & serein comme la fin d'une belle journée d'automne; le chant de l'hiver exigeoit une teinte sombre, & devoit laisser l'ame plongée dans la mélancolie, & la disposer

aux sentimens religieux. *Zacharie* a senti les diverses parties de son sujet, & les a rendues en Poëte maître de sa matière. Dans chaque chant, il décrit les scènes variées de la nature, ses aspects qui changent avec les heures & avec les saisons. Il passe en revue les travaux utiles de la campagne & les occupations ridicules des Villes. Une épisode, quelquefois deux, animent chacun de ses tableaux, le tout est accompagné de fréquentes élévations à l'Auteur des merveilles du monde.

« Arrivez, consolante Aurore, fille » aînée du jour; descendez de vos » côteaux dorés dans les vallées lan» guissantes : *sous vos pieds de rose*, » le gazon va se rajeunir, & les boutons » humides dont il est couvert vont se » transformer en rubis étincelans. Déja » la musique d'un bois animé salue » votre retour; & le réveil de la nature » s'annonce par des cris de joie multi» pliés. O! Muse, qui fis entrer le » Poëte Anglois dans le Palais des Sai» sons, je vais chanter les Saisons du » jour; conduis-moi à la Cour de la

» brillante matinée : fais que je voie les
» heures qu'elle gouverne, ouvrir les
» portes de cryſtal de ſon palais, au-
» devant du char de l'Aurore, les pleurs
» couler des joues de cette Déeſſe, &
» l'époux de *Thétis* ſortir à regret du
» lit des Naïades.

» Et toi, *Geſner*, l'honneur de
» l'amitié, toi de qui l'ame ſeroit aſſez
» grande ſans les dons du génie ; toi
» que les chants de l'immortel *Thomp-*
« *ſon*, &c.

Que cette image, *ſous vos pieds de roſes* ne vous faſſe pas ſourire : cette expreſſion n'eſt pas encore auſſi uſée en Allemagne que chez nous.

Oppoſons à *Zacharie* un de nos Poëtes les plus aimables.

Je chante le Palais des heures
Où trente portes de vermeil
Conduiſent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours ſemblable,
Mobile, incertain, & conſtant.
Le temps d'une aîle infatigable
Parcourt ce Palais éclatant.

Arrête, vieillard indocile;
L'amour. . . . ., &c.

« Le ſoleil s'avance, les rideaux de » pourpre de ſon trône s'écartent de » part & d'autre, le Roi du jour pa» roît enfin, & ſes regards s'étendent » ſur toute la terre.... L'ouvrier labo» rieux entonne d'une voix enrouée » ſon cantique favori, entrecoupé de » juremens affreux & de coups de » marteau redoublés.

Le flambeau du jour ſe rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des marteaux.
Le règne du travail commence.
Monté ſur le trône de airs,
Eclaire ton empire immenſe,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaiſirs à l'univers.

Vous connoiſſez le charmant Poëme des quatre parties du jour dont ces vers ſont tirés. L'illuſtre Auteur à qui nous devons encore un autre poëme des Saiſons où il ſe montre le rival de

Thompson, quand il cesse de l'être d'*Anacreon*, le C. D. *B***, est un modèle de précision & de grace : tous ses traits sont choisis, il n'entasse point images sur images ; c'est sur-tout par la délicatesse de son goût qu'il l'emporte sur *Zacharie*. Rapprochez encore ces deux Auteurs dans l'Hymne au soleil.

« Oh ! comment les Mortels ne t'au-
» roient ils pas adoré, puissant Dieu
» de la lumière !. .. Pouvoient-ils sans
» crime ne pas se prosterner devant ta
» face rayonnante ! Quand sur les
» bords du bruyant Hydaspe & du
» Gange rapide, les Mages revêtus
» de robes blanches t'invoquent sous
» le nom de Mythra ; quand le noir
» Africain te reçoit au milieu de ses
» danses sacrées.... &c.

Il semble que *Zacharie* ait eu en vue dans ce passage un bel Hymne au Soleil qu'on trouve dans un ouvrage latin assez peu connu qui est de *Marcien Capella*, intitulé : *de nuptiis Philologiæ & Mercurii*, pag. 43 & 44.

Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Osirim.

Dissona sacra Mithram, ditemque, serumque Typhonem :
Atys pulcher item, curvi & puer almus aratri.
Ammon & arentis Libyes, & Biblus Adonis.
Sic vario cunctùs te nomine convocat orbis.
Salve, vera Deum facies......., &c.

Ces vers sont ainsi traduits par M. Court de Gebelin dans son Monde primitif.

« Le Nil vous adore sous le nom » de Serapis, Memphis sous celui » d'Osiris. Dans les fêtes d'hiver, vous » êtes appellé Mithra, Pluton, le » barbare Typhon. On vous révère » aussi sous les noms du bel Atys, de » l'enfant chéri de la charrue. Dans la » brûlante Lybie, vous êtes Ammon, » & à Biblos, Adonis. Ainsi l'Uni- » vers entier vous invoque sous des » noms différens. Je vous salue, véri- » table face des Dieux.... &c. Voici la suite du passage de *Zarachie*.

» Mais qui peut t'avoir placé dans » l'espace immense, O l'ame de ce mon- » de ?.... Quelle main versa des mil-

» lions de ſoleils comme autant d'é-
» tincelles rayonnantes du feu éternel
» pour éclairer des mondes innombra-
» bles.... O Muſe ! mon aîle fatiguée
» ne peut atteindre à ces hauteurs où
» l'aigle Britannique ſe baigne dans
» des flots de lumière. Les hymnes de
» l'immortel Thompſon peuvent ſeules
» ô ſoleil, égaler la rapidité de ton
» char!.... &c.

Et en effet, il faut lire l'eſpèce de Dithyrambe au Soleil qui ouvre le chant de l'Eté dans les ſaiſons du Poëte Anglois; il eſt ſublime, même dans la traduction françoiſe, & vous ſavez ce que devient un Poëte traduit en proſe. Auſſi je ne doute pas que *Zacharie* ne perde beaucoup à n'être point lu dans ſa langue.

Peut-être que l'apoſtrophe au ſoleil qui ouvre le chant de l'Eté dans le Poëme des ſaiſons de M. *de S. Lambert*, perdroit moins dans un idiôme étranger, parce qu'elle eſt plus phyſique que poétique, & qu'elle offre moins d'images que d'idées.

O toi dont l'Eternel a tracé la lumière,
Toi qui fais végéter & ſentir la matière,

Qui mesures le tems, & dispenses le jour;
Roi des mondes errans qui composent ta
Cour,
Du Dieu qui te conduit noble & brillante
image,
Les saisons, leurs présens, nos biens, sont
ton ouvrage.
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grace & de beauté;
Tu l'élevas bientôt sur la céleste voûte
Et des traits plus ardents ont embrasé ta
route.
De l'Equateur au Pôle...., &c.

On trouve beaucoup plus d'énergie & de chaleur dans les vers suivans, extraits du quatrième chant du Poëme des mois de M. *Roucher*; & l'Auteur inspiré par le génie de *Thompson*, s'est élevé au-dessus de lui-même.

. . . .
Infatigable Hercule, enfant du Roi des
Dieux,
Qui par douze travaux régnez au haut des
Cieux!
Te voilà. . . . . qu'en ce jour, ô Prince de
l'année,

La terre de ton œil par-tout environnée
Adore de ton char le cours triomphateur,
Et pleine de tes dons chante son bienfaiteur!
Oh! tu méritois bien le pur tribut d'hommages
Que te paya long-tems la sagesse des Mages,
Eux, qui près de l'Hydaspe, en longs habits de lin,
Attendoient ton réveil l'encensoir à la main,
Et saluant en chœur ta clarté paternelle
Chantoient : Gloire au Très-Haut! sa course est éternelle.
Qu'il est beau ton destin! Présent à tous les lieux,
Soleil, tu remplis seul l'immensité des Cieux;
De l'Aurore au Midi, du Couchant jusqu'à l'Ourse,
Tu poursuis tes exploits : rien ne borne ta course.

. . . .

. . . . mais la terre jalouse
Etale tes bienfaits en orgueilleuse épouse.
Jardins parés de fleurs & prodigues d'encens,

Humides prés, vêtus de gazons verdissans,
Vastes forêts, vergers où Pomone respire,
Plaines qui de Cérès forment le vaste empire,
Côteaux chers à Bacchus, tout germe à ta chaleur;
Ta flame leur départ la vie & la couleur.

. . . .

. . . Rien ne ternit ton antique splendeur.
Tu ne vieillis jamais : ton soleil, ton ardeur
Du tems qui détruit tout n'a point senti l'atteinte.
Cent trônes renversés pleurent leur gloire éteinte.

. . . .

Les Peuples & les jours s'écouleront sans nombre,
Toi seul, au haut des airs, victorieux du tems,
Tu contemples en paix ses débris éclatans.
Tes temples sont tombés, & le Dieu vit encore........ &c.

Il y a beaucoup de mouvement, de

chaleur & de vérité dans ce tableau des travaux que l'aurore ramène.

« La campagne devient plus animée, tout y est en mouvement, que de spectacles variés ! des brebis répandues dans la prairie, des hommes épars au milieu des bleds ondoyans, des émondeurs sur la cime des arbres, des chevres grimpant sur le dos des rochers couverts de plantes sauvages, des taureaux mugissants dans la plaine, des meres occupées à traire, des enfans qui s'égaient en cueillant des violettes, tandis que l'habitant des villes dort encore ! il ne voit pas la face riante & gracieuse de nos champs ; enseveli dans les ténebres, il passe la matinée.... . . . .

Un des morceaux les plus intéressans du Poëme, c'est l'épisode du chant du matin.

« J'apperçois au loin des fenêtres étincelantes qui brillent au milieu de la prairie ; des tours hautes & surmontées de girouettes, s'élèvent dans l'air ; tout m'annonce la demeure du Seigneur du Village.

» Les jeunes chevaux de ses atte-
» lages sortent en bondissant pour
» se répandre dans la *verte vallée*;
» déjà la jeune Dame du château,
» dans un appareil négligé, paroît
» sur les balcons : elle vient de s'arra-
» cher des bras de son époux, pour
» voir passer sous ses yeux les nom-
» breux troupeaux qu'elle possede;
» sa vue anime toute la basse-cour,
» & sa présence encourage au travail
» les plus paresseux. Elle ne regarde
» pas comme indigne d'elle & de son
» rang le soin de veiller aux travaux
» des femmes de sa maison, de prési-
» der aux provisions de lait, & d'or-
» donner l'ouvrage du jardin : elle
» appelle elle même du haut de ses
» pavillons les troupes dispersées de
» ses nombreuses volières; elles se
» rassemblent à la voix de leur bien-
» faitrice qui, d'une main libérale,
» les arrose d'une pluie de grains d'or.
» Ravie du plaisir que lui ont donné
» ces innocens animaux, elle retourne
» au lit de son époux, d'où le jour
» n'a pas encore chassé le sommeil;
» elle se courbe sur son visage & reste

» dans une extaſe ſilentieuſe ; elle
» baiſe légèrement ſa bouche ver-
» meille où les ſonges riants retracent
» l'expreſſion du plaiſir ; elle apporte
» dans ſes bras un jeune enfant le pre-
» mier fruit de leur amour ; & le cou-
» chant malicieuſement à côté de ſon
» époux qui ſomeille , elle ſe cache
» derrière le rideau pour jouir de la
» plus tendre ſcène. L'enfant bégayant
» des mots à demi-articulés , *entortille*
» ſes bras careſſans autour du col de
» ſon père , & l'éveille par des bai-
» ſers redoublés & par ſon joli babil.
» L'époux cherche à tâton celle qui
» s'endormit dans ſes bras ; & ſi c'eſt
» en vain , il trouve près de lui le
» tendre rejetton qui fait déjà l'eſpoir
» de ſa famille. Il preſſe ſon jeune fils
» contre ſon ſein , & ſes yeux atten-
» dris ſe plaiſent à découvrir dans ſes
» foibles traits l'image touchante des
» graces de ſa mère. Celle-ci ne pou-
» vant plus contenir ſa joie , s'élance
» à travers les rideaux , & enleve ſon
» jeune fils en laiſſant couler quelques
» larmes délicieuſes de ſon œil amou-
» reux : cependant l'époux ſe lève ,
&c...

» &c... Il monte sur un coursier vi-
» goureux & la quitte avec vîtesse.
» Elle fixe ses yeux attendris sur le
» chemin qu'il vient de parcourir,
» jusqu'à ce que les *rideaux tortueux*
» *des côteaux contournés* le dérobent à
» ses regards «.

Après avoir peint les plaisirs du matin en usage dans les villes, & après avoir placé en cet endroit une description de la toilette d'une petite maîtresse qu'il falloit laisser aux légers crayons de Dorat, l'Auteur s'écrie:

« O Germanie! sont-ce là tes mœurs
» antiques? Est-ce là le tems où tes
» vertus & tes armes faisoient respec-
» ter ton nom chez tes voisins? L'in-
» nocence conversoit alors dans les
» cercles, & la pudeur coloroit les
» visages d'un rouge naturel. Les épou-
» ses & les filles osoient chanter les
» droits de la vertu & de la chasteté
» sans tache; le ridicule n'avoit pas
» encore osé faire pâlir la vertu & en-
» hardir le vice; l'adultère n'avoit pas
» reçu le nom honnête de galanterie;
» la bonne-foi n'étoit pas profanée par
» la politique; alors la probité &

» l'honneur s'appelloient *germaines*.

Cette dernière épithète n'est-elle point un *germanisme* ?

Je ne puis me refuser à vous citer encore un passage du même chant dont vous-même ferez aisément l'application.

« Le Prince des chantres, le rossi-
» gnol, parcourt les buissons & les
» bosquets pour chercher sa proie ; les
» yeux étincelans, il s'élance avec ra-
» pidité sur le ver qui lui sert de pâ-
» ture ; mais s'il apperçoit un peuple
» de fourmis dans la sécurité, ou qui
» veille à la garde des provisions de
» l'Etat, il se précipite sur cette mul-
» titude, comme un conquérant sur
» des ennemis retranchés, & porte
» par-tout la désolation & la mort. On
» voit les tendres mères occupées à
» sauver la vie à ce qu'elles ont de plus
» cher ; mais c'est en vain, l'orgueil-
» leux vainqueur s'en rassasie ; puis
» il prend son vol & s'éleve dans les
» airs en chantant lui-même son triom-
» phe & les effets de sa voracité : c'est
» cependant le même vainqueur à
» qui nous avions entendu peu aupa-

» ravant former les sons les plus flat-
» teurs & les plus touchans. C'est
» ainsi que nous voyons souvent un
» Poëte qui ne chante que l'éternité,
» & les vertus, descendre jusqu'aux su-
» jets les plus ignobles ; & si nous sui-
» vions sa conduite, nous trouverions
» peut-être qu'elle dément les nobles
» sentimens annoncés par l'élévation
» de ses poésies sublimes.

L'épisode du second chant est attendrissant. Daphnis s'endort dans un bocage. Daphné qui l'attendoit pour partager avec lui un repas apprêté par l'amour, le va trouver ; le voyant endormi, elle le contemple, & s'avance pour lui donner un tendre baiser ; mais en même temps elle foule un serpent affreux qui la blesse de son dard empoisonné. Au cri de sa bergère, Daphnis s'éveille & suce la plaie de son amante ; mais le poison subtil a déja gagné le cœur de Daphné, & son berger tombe bientôt lui-même atteint du même venin qu'il a fait passer dans ses veines en voulant la soulager.

L'épisode du troisième chant est

moins tragique. *Doris* & *Lucindor* s'aimoient réciproquement. L'amant s'absente pour voyager. Dorante le tuteur de sa maîtresse veut épouser sa pupille malgré elle ; mais elle s'échappe avec sa gouvernante le jour même de ses nôces. Lucindor revenu, & à qui on apprend le mariage, se retiroit le désespoir dans le cœur, lorsqu'il rencontre sa chère Doris implorant la compassion publique pour être délivrée des poursuites de son tuteur. Les amans se reconnoissent bientôt & s'épousent.

Quand on veut tout peindre & qu'on ne choisit pas ses originaux, on tombe nécessairement dans le genre ignoble & peu digne d'un Poëme qui n'est point burlesque. Ce Chant fournit deux exemples de cet inconvénient.

« .... La servante entend de loin » dans la campagne le son de cette » cloche : elle l'écoute appuyée *sur* » *sa hote*...

» Malgré l'ardeur du feu dont le » degré est décuplé par l'air violent » qui le presse, le dur Cyclope, près » du fourneau voit tranquillement, les

» étincelles brûlantes voler autour
» de lui, & la flamme pétillante *rouſ-*
» *ſir ſon feutre* ».

Le feu dont le degré eſt décuplé par l'air. Cette deſcription eſt plus exacte que poétique ; peut-être cependant que ces détails peuvent avoir plus de grace dans l'original.

Dans le même chant :

« Tout ſe met en marche, tout
» cherche un aſyle pour ſe garantir de
» la nuit qui ſe tient en embuſcade
» pour nous ſurprendre tout à-coup.

La nuit qui ſe met en embuſcade eſt de mauvais goût, ainſi que les deux phraſes ſuivantes.

« Mais bientôt le *vermillon de veſper*
» ſe diſſipe, & l'*étendart brun* qui mar-
» che au-devant de la nuit, eſt *arboré*
» *au haut des creneaux du Ciel.*

» C'eſt à la puiſſante influence de la
» nuit que nous devons les chants har-
» monieux d'Young, auxquels les
» ſaints habitans des Cieux ont répondu
» du haut des *creneaux de Saphir* de
» l'Empirée ».

Vous lirez dans ce Chant du ſoir, avec le plus grand intérêt, la peinture de l'hermitage.

Il y a un beau moment dans le Chant de la nuit : le Poëte fait arrêter un enterrement devant la maison d'un riche débauché.

« Ce fracas lugubre blesse les oreilles du libertin ; le flambeau funèbre frappe ses yeux comme l'éclair frappe les sombres nuages, & vient porter l'effroi dans son ame tremblante. Il perd contenance, laisse tomber de ses mains la coupe pleine qu'il vouloit porter à ses lèvres : il se leve rapidement, & va regarder le Convoi. A cette vue, il pâlit, & sent pour la première fois qu'il est mortel ; les autres convives plus téméraires, viennent bientôt relever son courage abbattu, par des discours qui annoncent de la résolution & de la fierté. Ils rient de sa puérile frayeur, & de ce qu'il a pu craindre la mort sur ce qui n'en est que la représentation. La pâle crainte se dissipe, & quitte sa joue mourante à mesure que la marche funèbre s'éloigne. La coupe fait de nouveau son tour, & l'on s'efforce de bannir l'odieuse idée qui vient de troubler la joie de l'assemblée ; l'or-

gueil reprend son empire, &, tout en noyant leur raison dans des flots de vin, ces insensés osent se croire immortels comme des Dieux. Ce spectacle salutaire ne quitte pas si aisément l'esprit du Sage; ses regards suivent le cadavre jusqu'au tombeau, il entend même rouler le cercueil dans la tombe, & ce bruit le fait frémir. » L'Episode du chant de la nuit a un dénouement tragique, & conforme à la teinte mélancolique que le sujet demandoit.

D'importantes affaires éloignent *Sylvius* de sa chere *Stella*, qu'il devoit épouser à son retour: porté sur les ailes de l'amour, il approche de la maison de sa maitresse, une décoration funebre en occupe le seuil; il demande le nom de l'infortunée: c'étoit *Stella*. . . . . *Sylvius*, au desespoir, fuit, & va finir ses jours dans un désert.

Tout le Poëme est terminé par un éloge de la Religion, qui ne vaut pas l'Hymne à Dieu, qui couronne si magnifiquement le Poëme des Saisons de *Thompson*.

D'après les citations, vous pouvez, Monsieur, juger du mérite du Traducteur, dont le style en général est noble, soutenu, & même harmonieux: cependant, il se permet quelque-fois des expressions ridicules, que le goût réprouve, par exemple, « on se ré» pose sur des siéges de mousse *mol-* » *lette.* «

« Je m'étends sur la mousse *mollette.* »

La Préface, qui est du Traducteur, contient une histoire abrégée de la Littérature Allemande, depuis *Opitz* jusqu'à *Zacharie.* On fait un grand éloge de ce dernier, surtout de son *Poëme des quatre parties du Jours, qui n'est pas précisément* (dit-on) *un Poëme champêtre, c'est, si on ose le dire, un Poëme extatique.* « O *Za-* » *charie* ! (s'écrie le Traducteur, en » finissant sa préface,) je lirai sou» vent ton Poëme, & j'irai ensuite » contempler la nature qui t'a inspiré » & que tu imites si bien. C'est avec » une confiance agréable que j'aban- « donne ta réputation & ta gloire au » tact & au goût de chaque lecteur;

» s'il en est quelqu'un à qui tu dé-
» plaises, je les plaindrai, comme des
» infortunés qui n'ont jamais éprouvé
» le plaisir que la nature fait couler
» dans l'ame de ses observateurs. »

On voit à quoi s'en tenir sur le panégyrique d'un auteur, placé dans la bouche de son Traducteur.

Il a paru en 1779, *in*-8°. avec tout le luxe de la Gravure & de la Typographie, un Poëme, dont le titre approche de celui de *Zacharie*: je veux parler des quatre heures de la Toilette des Dames, Poëme érotique, en quatre chants, dédié à Madame la Princesse de Lamballe, par M. l'Abbé Favre: mais son succès n'a pas répondu à la prétention qu'on affichoit, & je doute qu'un nouveau titre le tire de l'oubli dans lequel il est tombé dès sa naissance.

Zacharie est encore connu avantageusement par d'autres productions. En 1775, M. Sallet publia une imitation en vers de son Poëme héroï comique, en six chants, intitulé *Phaëton*.

Dans le tome second du choix des Poësies allemandes, par M. *Huber*,

on trouve plusieurs chansons de ce Poëte aimable, qui ont perdu presque toute leur fraicheur & leur coloris, dans une traduction en prose.

Dans le tome troisième du même recueil de Poëtes allemands, on lit encore un Poëme héroi-comique, en 5 chants, intitulé *le Mouchoir*; & un autre Poëme en quatre chants, sur les quatre âges de la femme, qui est peu de chose.

Je suis, &c.



LETTRE III.

*Les Giboulées de l'Hyver, par M. M***. A Genève, & se trouve à Paris, chez* Guillot, *Libraire de* MONSIEUR, *rue de la Harpe.*

On croit communément, Monsieur, que les douces chaleurs du Printemps, & les brûlantes ardeurs de l'Eté sont plus propres à enflammer la verve d'un Poëte, que les glaces de l'Hyver : on se trompe. Suivant l'Auteur des *Giboulées*, *l'Hyver est la saison la plus abondante en vers. Un Poëte qui craint de passer pour un Poëte crotté, se tient au coin du feu, quand il en a, & se livre au délire de son imagination. S'il n'a ni argent ni bois, il se chauffe au feu de son génie, & il ne brûle pas toujours du bois de compte : c'est souvent du cotret & de la falourde qu'il emploie.* Ce noble debut donne d'abord une idée avantageuse du ton & de la manière de l'Auteur

Quoiqu'il se chauffe au feu de son génie, sa Muse n'en est pas moins sujette *comme un autre aux catharres* & aux fluxions ; mais on ne lui dira pas comme *Frosine* à *l'Avare*, votre fluxion vous sied, & vous avez grace à tousser. Ce qui doit surprendre, c'est que cette Muse valétudinaire, catharreuse & même septuagénaire s'occupe encore de galanterie : voici quelques Madrigaux de sa façon ; vous avouerez, Monsieur, que c'est Anacréon tout pur

Je vous aime encore de même ;
Mais je vous aime comme on aime
A plus de soixante & dix ans
Où, *par la grace du Baptême*,
Les feux ne sont plus dévorans.

. . . .

Vous ne m'embrasserez jamais,
Je veux garder *ma face pure* ;
L'attouchement de vos attraits
Pourroit me faire une brûlure.
Votre visage est assez beau
Pour rendre mon ame sensible,
Et quoique vieillard, j'ai la peau
Encore tendre & combustible.

L'Auteur est sur-tout plaisant lorsque dans un dépit amoureux il abjure les loix du Dieu de Cythère. L'amour, dit-il, *est un domestique à qui je donne son congé, avec un certificat de ses bons services pour m'avoir servi pendant quarante ans.... Le nommé Amour, natif de Cythère, a le service léger & agréable. Mais il voit mauvaise compagnie, entr'autres son cousin Soupçon, sa tante Zélopie, & sa nièce Crapuline.*

Dans sa mauvaise humeur contre le sexe il définit ainsi une femme

C'est un petit *morceau de chair*
Animé de couleur luisante,
C'est un joli *fagot d'enfer*
Qui nous brûle & qui nous tourmente,
Et dont la chaleur alimente
La *cuisine* de Lucifer.

Après avoir évaporé sa bile, l'Auteur se radoucit & redevient tendre; il adresse à l'idole de son cœur ces vers énergiques & passionnés:

Vous êtes belle, franche & bonne.
Vous permettez que l'on soit fou,
Si j'avois une couronne

Je la mettrois.... devinez où

. . . .

D'une *apétissante poularde*

Vous avez les propriétés, &c.

Vous venez de voir, Monsieur, sur quel ton l'Auteur chante les belles, maintenant il embouche la trompette épique & chante les Héros :

Que le ciel conserve à la terre

Pour apprendre à les imiter

il apostrophe à ce sujet l'Angleterre, à qui

Lamothe, Guichen, & Destaing

Porteront des *coups sterling*,

Et renverseront la *boutique*

Qu'elle usurpoit en Amérique.

mais le tems, *imperceptiblement disposant de nos jours, le tems inconstant, laid & beau, qui par des phases éphémères nous précipite au tombeau*, ne ménage pas plus les héros que les autres hommes.

Le Héros le plus indomptable

Ne se sentant pas le plus fort

Crie avec un ton lamentable,
Mourons, je me meurs, je suis mort.

ce tableau frappant des fragilités humaines est terminé par un billet d'enterrement, espèce d'oraison funèbre où l'on vous dit :

Par un surcroît de politesses
Vous pourrez assister aux Messes.

notre Poëte n'excelle pas moins dans la peinture des mœurs & dans le genre satyrique : voici un trait contre les Financiers, qui, par la délicatesse & la légéreté, est digne d'Horace.

Avec des régimes *malhonnêtes*
Ils prenoient librement l'essor,
Et paroissoient changés en bêtes
Comme Nabuchodonosor,
Leur *débordement imbécille*
Etoit l'image d'un torrent, &c.

Quoique la perfection de ses ouvrages soit fort au-dessus de la critique,

il s'abaisse cependant jusqu'à décocher contre les Journalistes quelques épigrammes pleines de sel attique ; telle est celle-ci, par exemple :

Vils fabricateurs de Journaux
Apprêtez vos sales voitures,
Vous n'êtes que des tombereaux
Faits pour enlever des ordures.
Apollon vous trouve maussades,
Et vous servez dans ses Etats
Comme un éplucheur de salades, &c.

que de finesse & d'enjouement dans sa description de Paris : c'est-là qu'on voit éclore *l'envie, qui, sous une écorce polie, s'élève pour dénigrer* : on y voit l'homme sous toutes sortes de formes & de couleurs ; *il est maigre, il est gras, jaune ou de couleur rose* ; on y trouve un Procureur *expert en paperasse*, le Financier *qui entasse tristement maint & maint millions*, le libertin qui donne *le pain quotidien au plus scandaleux brigandage*; une femme *qui murmure sans lacune* ; un imbécille qui *par ses qualités de taureaux mérite*

une hécatombe. Il me reste à faire un petit reproche à M. M.... Il me le passera peut être en faveur des éloges mérités que je lui ai donnés ; quoi qu'il dise *avoir travaillé à la population poétique, sans déshonorer son petit ménage, & que ce commerce n'ait rien de honteux & de scandaleux*, je trouve que sa Muse n'est pas assez honnête ; *la pelisse, le mantelet garni, le manchon & les gands fourrés*, qu'il lui a promis, l'ont rendue coquette, & par fois libertine : que sera-ce donc quand elle aura *été aux eaux* & qu'elle *aura pris le lait d'anesse* ? Peut être faut-il passer ces petites gravelûres à un homme qui a la *tête empâtée de Voltaire & de Rabelais*. Le vieillard de Ferney a eu ses foiblesses, M. M.... peut bien avoir les siennes.

Jusqu'ici, Monsieur, vous avez admiré le génie poétique de l'Auteur : il faut maintenant vous donner quelques échantillons de sa prose. M. M*** est aussi grand Philosophe que grand Poëte ; ses idées sur la Médecine sont vraiment sublimes : selon

lui *la confiance des mortels est une mine dont tout se debite jusqu'au* caput mortuum. Après avoir établi que *l'homme, dans son principe, est formé d'une matière immonde & conçu dans le sein de la corruption*, il s'enveloppe de termes scientifiques, & nous dit dans le style du *Médecin malgré lui : la coction de la substance est un foyer perpétuel qui fournit sans cesse des matériaux à la dissipation des atomes, & les vapeurs de la cuisine se font désagréablement sentir..... Entrez dans un hopital, dans un spectacle, vos nés, vos yeux, blessés du mélange des exhalaisons, invoquent un ventilateur, qui, en purifiant l'air, peut éloigner de vous les nues insectes qui vous affligent.* Rien n'est sur-tout plus curieux que l'éloge de la salive; *ce baume salubre que nous ne nommons qu'avec mépris & dégoût, & qui nous rend à chaque instant des services essentiels sans que nous lui aions jamais fait aucun rémerciment.* Cette ingratitude est d'autant plus affreuse, que la salive *sert à mâcher & à faire la digestion, & que*

c'est une pharmacie naturelle que nous portons avec nous. Ce n'est pas tout, *la commodité se joint encore à l'utilité; une femme qui se frise, une fille qui veut enfiler une aiguille, porte son doigt à sa bouche pour l'humecter : l'on voit bien des gens pour qui la salive devient une cause de propreté momentanée, &c.*

On retrouve le même enthousiasme dans l'éloge de *l'amadou*; il éléve jusqu'aux nues une invention si utile, & traite dans le plus grand détail un sujet si intéressant; il voudroit que, loin de reléguer avec les choses méprisables *ce consolateur des cuisiniers par sa docilité*, on l'estimât sa valeur : nôtre Philosophe s'étend aussi sur l'utilité des épingles, du marteau, de la vrille, des clous, &c. & il présente sur chacun de ces objets des vues neuves & profondes.

Telle est, Monsieur, cette production tout-à-fait singulière & originale propre à délasser de tant d'ouvrages d'une médiocrité insipide, sans physionomie & sans caractère, où l'on

ne trouve que des choſes communes: l'Auteur des *Giboulées* a un ton & une manière qui n'appartiennent qu'à lui ; & il a l'avantage d'offrir aux Lecteurs des expreſſions & des idées abſolument nouvelles, & qu'on n'a jamais vues que dans ſon livre.

Je ſuis, &c.



Livres nouveaux.

Traité théorique & pratique de la Végétation, contenant plusieurs expériences nouvelles & démonstratives, sur l'économie végétale & sur la culture des arbres, par M. *Mustel*, ancien Capitaine de Dragons, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de la Société des Arts de Londres, & de plusieurs Sociétés d'Agriculture : avec cette Epigraphe.

experientia rerum Magistra.

2 volumes *in*-8°., à Paris, chez les Libraires, & à Rouen, chez le Boucher le jeune, Libraire rue Ganterie.

Cet ouvrage, l'un des meilleurs & des plus profonds qui ait paru sur cette matière intéressante, est le fruit de vingt années d'expérience, d'observations assidues, de remarques que l'Auteur a faites dans les différens pays de l'Europe, où l'Agriculture est le plus en honneur.

Il eſt diviſé en quatre livres, le premier traite de l'Anatomie des arbres, le deuxième des mouvemens de la Seve; le troiſième de l'accroiſſement des arbres; le quatrième de la fructification. Les deux premiers livres ſont élémentaires, on n'y trouvera que quelques reflexions ſur les bonnes & mauvaiſes méthodes: dans les deux autres, chaque chapitre, formé d'obſervations théoriques, eſt terminé par des obſervations pratiques, relatives aux précédentes, & qui en émanent naturellement.

Le grand avantage de ce traité, très-différent de ceux qui ont paru juſqu'ici, c'eſt que le cultivateur ſe verra éclairé & dirigé par des principes raiſonnés d'après les expériences, & par conſéquent sûrs en agriculture; il ne ſera plus dans l'incertitude ſur les avis ſouvent oppoſés qu'on lui donne, il ſera même en état de diſcerner les bonnes & les mauvaiſes methodes que l'on trouve répandues, quelquefois contradictoirement, dans les traités ſimplement méthodiques, dont

la plupart n'ont fait que nous transmettre d'anciennes routines, de vieilles erreurs, & même des absurdités.

Cet ouvrage offre beaucoup d'idées neuves, beaucoup d'opinions très opposées aux préjugés reçus : plusieurs même de ces opinions ne s'accordent pas avec celles de quelques auteurs, qui à juste titre ont acquis de la célébrité ; mais M. *Mustel* a un garant bien sur : c'est l'expérience.

Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris, à un Médecin du Collège de Londres ; Ouvrage dans lequel on prouve contre M. Mesmer, que le Magnétisme animal n'existe pas. A la Haye, & se trouve à Paris, chez Jorry, Imprimeur-Libraire rue de la Huchette. 1781. *in*-8°. de 70. pag. Prix 1 liv. 4 s.

Suite des Nouvelles historiques, par M. d'Arnaud, Tome second : troisième Nouvelle, le Comte de Stafford. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue Saint Jacques, 1781 *in*-8°. de 122 pages avec fig. Prix 3 liv. br.

Obſervations Médico-Chymiques ſur le Cancer, Par M. Martinet, Curé de Soulaines, près Bar-ſur-Aube. A Paris, chez Didot le jeune, Libraire, quai des Auguſtins. 1781. *in*-8°. de 30 pages, Prix 12 ſols br.

Traduction de Saluſte, avec le texte & des notes critiques; quatrième édition, revue & corrigée. Par J. H. Dotteville, de l'Oratoire, Correſpondant de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. A Paris chez Eugene Onfroy, Libraire, rue du Hurepoix, au Lys d'or.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Éloge de Charles de Sainte-Maure, Duc de Montausier, *Pair de France, Gouverneur du Dauphin, Fils de* Louis XIV. *Discours qui a obtenu l'Accessit au jugement de l'Académie Françoise, en* 1781. *Par* M. de la Cretelle, *Avocat au Parlement, avec cet Epigraphe :*

Je vais à la Cour, & j'y dirai la vérité.

Montausier lui-même.

A Paris, chez Demonville, *Imprimeur de l'Académie Françoise, rue Christine, aux Armes de Dombes.*

Ce Discours, Monsieur, n'a pas obtenu le prix, mais il en a été dédommagé

par les suffrages du Public. On y remarque de la chaleur & de l'intérêt : plusieurs morceaux d'une éloquence naturelle & franche, décelent les germes d'un vrai talent ; les productions du bel esprit moderne sont communément si froides & si arides, qu'on est étonné de trouver dans un Eloge Académique, ces mouvemens oratoires, ces tours vifs & animés, ce langage pathétique, bannis depuis long-temps des écrits à la mode ; il semble que la bise philosophique ait desséché toutes les ames ; tous les ouvrages étincellent de pensées fines & brillantes ; & l'on n'y rencontre pas un sentiment, pas un trait qui parte de l'ame ; on les admire en baillant. M. *de Lacretelle* a de grands défauts sans doute, il est brusque, inégal, incorrect, son style a de l'âpreté & de la rudesse, mais il attache, il échauffe, avantage unique, qui seul excuse & couvre les plus grands défauts.

Je vous ai promis, Monsieur, le parallele des deux rivaux qui, cette année, ont en quelque sorte partagé la palme de l'éloquence. Je le ferai sans

partialité, dans la seule vue de contribuer à la perfection du goût : je choisirai particulièrement les morceaux où les deux Orateurs pensent la même chose, afin qu'on puisse juger de la différence de leur manière.

L'exorde des deux Discours offre à-peu-près les mêmes idées : le sujet est présenté sous le même point-de-vue ; mais le style & les détails ne se ressemblent point. M. *Garat* est emphatique, entortillé, il s'égare dans des réflexions fausses & inutiles, & dit très-peu de choses en beaucoup de mots.

« La vertu seule, & la vertu dans toute » sa sévérité, obtient donc aussi quelque- » fois cette admiration & ces homma- » ges qui semblent n'avoir été accor- » dés qu'à l'éclat des grands talens & » des grands succès. *Montausier* qui » avoit reçu de la nature tous les dons » d'un guerrier, n'a jamais illustré sa » patrie par des victoires. Quoique » toute sa vie il ait cultivé les Arts » qui lui doivent une partie des pro- » grès qu'ils ont faits dans le siècle » du génie, il n'a point éclairé sa na-

» tion par des écrits ; on ne croit lui
» devoir aucun de ces changemens
» heureux qui se sont faits dans les
» principes des loix & de l'administra-
» tion ; la renommée ne prononce
» point son nom après les noms des
» *Turenne* & des *Condé*, ni après ceux
» des *Colbert* & des *Fénélon* : & ce-
» pendant dans une Cour guerrière &
» voluptueuse, toujours occupée à
» célébrer des succès par des fêtes ;
» dans un siècle où les chefs-d'œuvre
» des Arts naissoient au milieu des
» triomphes & des plaisirs, il s'est il-
» lustré par son caractère. *A cette épo-
» que des merveilles des Arts où l'esprit hu-
» main pouvoit s'égarer dans l'orgueil des
» prodiges qu'il enfantoit, la renommée
» de* Montausier *semble avoir été desti-
» née à mettre la gloire de la vertu à côté
» ou au-dessus de la gloire du génie. Tous
» les grands hommes du siècle de* Louis
» XIV *ont trouvé depuis des successeurs ;*
» nul depuis *Montausier* ne s'est rendu
» immortel par l'exemple seul de sa
» vie, & par le courage de la vérité.
» Il est le seul que l'éloquence puisse
» offrir *en* modèle à ces hommes, qui

» placés auprès du thrône par leur
» naissance & par leur rang, doivent
» avoir une si grande influence sur les
» vertus du Monarque, & sur la desti-
» née des peuples. Sa vie entière for-
» me le tableau d'un homme vertueux
» à la Cour : eh quel tableau plus utile
» à présenter dans un Empire soumis
» à des Rois » !

Le début de M. *de la Cretelle* est vif, animé, dramatique; il nous montre le sage promenant ses regards sur le magnifique spectacle qu'offre le siècle de *Louis XIV*. « En passant en re-
» vue tous ces hommes d'un mérite si
» rare & si varié, qui ornoient, *plus que*
» *tout le reste*, la Cour de *Louis le Grand* :
» *il arrive à* un Courtisan que la Renom-
» mée lui représente avec une phisiono-
» mie sévère & chagrine, & qui paroif-
» soit accuser & la Cour & son siècle :
» ce nouvel objet le frappe & l'attire ; il
» interroge la Renommée sur la desti-
» née de cet homme. Quel étoit-il & que
» faisoit-il ? La Renommée lui apprend
» que c'étoit un grand Seigneur, & qu'il
» disoit à la Cour la vérité sans crainte
» & sans ménagement. Quoi, l'austère

» vérité dans une Cour si soumise, si
» fastueuse, si enivrée de l'éclat du
» Thrône & de la Majesté de celui qui
» l'occupe. C'est le service le plus utile,
» mais le plus dangéreux pour celui qui
» ose le rendre. Les Annales du temps
» lui apprennent encore que ce fut le
» mieux récompensé : cet homme vécut
» & mourut dans la faveur. Sans doute
» l'estime générale l'aura protégé contre
» le *dépit* secret d'un Roi qu'il falloit en-
» censer? Non cet homme vit souvent
» toute la Cour liguée contre lui, mais
» l'amitié constante du Roi le sauva de
» la haine des Courtisans. Alors le sage
» se dit, voyons donc cette histoire d'un
» homme antique dans le plus brillant
» des siècles modernes; & quittons un
» moment toute cette pompe pour mé-
» diter sur la vertu ».

Il me semble que dès le premier pas dans la carrière, les deux Orateurs annoncent d'une manière bien sensible le caractère de leur esprit : le premier disserte avec beaucoup de gravité & d'emphase; le second anime la scène par un tableau d'imagination. Rien de plus agréable & de plus naturel que

cette espèce de dialogue entre le Sage & la Renommée : le style pourroit être en quelques endroits plus noble & plus soigné ; mais je ne sais si cette simplicité, cette rudesse, cette négligence sauvage de l'élocution, qui s'accommode fort bien avec le génie, ne s'accommode pas encore mieux avec l'éloge d'un homme simple, franc & austère, tel que *Montausier*.

Dans les deux Discours, on suit à peu-près la marche historique, mais M. *Garat* a du moins une apparence de plan ; il considère *Montausier* comme courtisan de *Louis XIV*, & comme Gouverneur du Dauphin ; voilà deux points-de-vue marqués bien distinctement. M. *de la Cretelle* fonde tout son discours sur le développement du caractère de *Montausier* ; cette idée a quelque chose de vague & de trop général, & ne présente au Lecteur rien de net & de précis : un défaut plus considérable encore, c'est qu'il ne se hâte point assez d'entrer en matière : entraîné par le goût dominant auquel il sacrifie quelquefois, il s'engage dans des réflexions métaphysiques sur la na-

ture & les effets de ce que l'on appelle *le caractère*. Ce morceau très-sec & très-alembiqué, devroit être retranché du discours qu'il défigure absolument. On peut aussi reprocher à M. *de la Cretelle* de s'être trop arrêté sur les premières années de *Montausier*; Le lecteur est impatient de voir cet homme vertueux sur le théâtre où son mérite a le plus brillé, c'est-à-dire à la Cour; M. *Garat*, plus sage, glisse légèrement sur les accessoires & se presse d'arriver à l'objet principal. La plupart des détails que son rival place mal-à-propos au commencement de la première partie; M. *Garat* les a fondus habilement dans le corps du discours; il est évident qu'il a sur son concurrent l'avantage de l'ordre, de la liaison des idées, & d'une distribution mieux entendue; mais dans cette espèce de cahos où s'égare M. *de la Cretelle*, on rencontre des traits lumineux, intéressans, essentiels : par exemple, n'est-il pas étonnant que M. *Garat* n'ait rien dit de l'abjuration de *Montausier* : voilà une de ces actions importantes dans la vie d'un homme que l'Orateur ne doit

jamais passer sous silence ; aussi *Fléchier* s'est-il étendu sur l'abjuration de *Turenne*. M. *de la Cretelle* a traité cette matière délicate avec beaucoup de sagesse & d'énergie tout à la fois.

» Il (*Montausier*) fut long-temps » pauvre & protestant, & il dut à ces » deux malheurs l'avantage de sauver » ses jeunes années de la mollesse & de » la corruption des grandes fortunes, » & d'acquérir toutes les vertus des » sectes persecutées....... il eut pour ce » culte (le protestantisme) le zèle » d'un martyr ; il surmonta son dégoût » pour la scolastique, jusqu'à se ren- » dre un puissant théologien, & il » alloit par-tout cherchant des dispu- » tes ou des combats. Cependant où » aboutit ce grand zèle ? à une abju- » ration dans la maturité de son âge. » Abjurer la religion de ses pères ! » quel acte pour un homme de bien ! » en est-il où il doive apporter des » intentions aussi pures, plus d'exa- » men, plus de terreur ? Il devien- » droit le dernier des hommes, s'il » cédoit à des vues d'ambition, s'il » *composoit sur l'éternelle* vérité pour

» des intérêts *d'ici bas*. Mais si sa conscience s'alarme, si la vérité l'appelle, restera-t-il dans les dangers de l'erreur, pour se sauver des soupçons des hommes ? Ce seroit une autre lâcheté. L'homme de bien obéit à sa conscience & non pas à l'opinion. Cependant il est heureux dans un pareil moment d'avoir une réputation qui réponde du fond de notre cœur : c'étoit l'avantage de *Montausier*. »

J'ignore pourquoi les deux auteurs ont essayé de retoucher les portraits de *Richelieu* & de *Mazarin*, déjà tracés par d'habiles peintres : ils devoient craindre la comparaison, & l'intérêt de leur gloire les invitoit à écarter ces peintures inutiles. A ne considérer que l'exécution, M. *de la Creteile* a mieux représenté *Richelieu*, & M. *Garat* a peint *Mazarin* d'une touche plus ferme ; mais tous les deux ont manqué la ressemblance & péché contre la vérité, tous les deux sont blâmables d'avoir déchiré avec une audace indécente des hommes respectables par leurs talens, par les services

qu'ils ont rendus à la France, & qui malgré leurs défauts tiendront toujours un rang distingué parmi les grands Ministres : notre littérature moderne offre de fréquens exemples de cette ridicule témérité : dans ce siècle orgueilleux, le plus chétif écrivain s'arroge le droit de citer à son tribunal les plus illustres personnages de l'histoire ; il n'y a point de barbouilleur de papier qui, pour se donner l'air d'un philosophe profond, n'insulte à la mémoire des Rois ou des Ministres, qu'une antique vénération a consacrés; *Louis XIV* lui-même, s'est vu en butte à la licence de ces vains frondeurs ; mais ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que les lecteurs sont souvent la dupe de cette hardiesse extravagante, ils s'imaginent qu'il faut que ces auteurs soient eux-mêmes de grands génies & des hommes extraordinaires, puisqu'ils n'ont que du dédain pour les objets de l'admiration publique.

Avant de montrer *Montausier* à la Cour, M. *Garat* se livre à l'enthousiasme que lui inspire l'éclat du nouveau règne *de Louis XIV*, & la renais-

ſance des Arts, il s'éleve même juſqu'au ton de la poéſie, ſon ſtyle s'anime & s'échauffe, il eſt malheureux que ce brillant coloris ne ſoit employé qu'à revêtir des idées frivoles & fauſſes que j'ai déja relevées dans l'examen de ſon diſcours. (*Voyez le* N° 18.)

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable.

M. *de la Cretelle*, au contraire, quoiqu'ordinairement il s'abandonne aſſez à ſon imagination, eſt ici beaucoup plus réſervé & plus ſage, mais s'il n'eſt pas auſſi poétique que M. *Garat*, il eſt bien plus ſolide & plus judicieux. » Ne tombons pas, dit-il, dans » l'idolâtrie des contemporains de » *Louis XIV*: ne voyons pas en lui » un Dieu dont les ſeuls regards » avoient fait naître tant de prodiges; » les beaux ſiècles des Arts & du » génie, ſont préparés par tous ceux » qui les précédent. Si nous examinons bien les grandes découvertes, » les grands changemens qui exiſtoient » déja, l'état des mœurs & des eſprits, » nous verrons que depuis deux cens

» ans l'Europe & la France arrivoient » lentement à une époque propre à » être fecondée par un Roi qui vou- » droit décorer sa puissance de toutes » les créations de l'esprit humain, » couvrir tout son peuple de sa gran- » deur, & *ouvrir* sur le théâtre du » monde la plus magnifique représen- » tation qui fût jamais. *Montausier* la » vit commencer, mais il avoit déja » vécu pendant quarante ans dans les » mœurs précédentes, & c'est peut- » être à cette dernière circonstance » qu'il doit de n'avoir pas abaissé son » caractère dans la nouvelle Cour : » ne pouvant plus changer, son carac- » tère y fut *au contraire* entretenu & » même irrité par la résistance qu'il » éprouvoit. »

Cette dernière réflexion est profonde, mais M. *de la Cretelle* parle ici en philosophe plus qu'en Orateur, & semble diminuer la gloire de son héros en nous revélant la véritable cause de cette franchise & de cette austérité, que *Montausier* conserva au milieu de la Cour ; il ne fit que suivre une habitude invétérée, il fut vertueux par

tempéramment, il n'eut point de paſſion à combattre, & ſe livra aux mouvemens naturels de ſon cœur.

Le diſcours de M. *Garat* eſt plein de lieux communs, c'eſt-à-dire de ces tirades iſolées où l'on dévéloppe une maxime générale. S'il s'agit d'expoſer la conduite de *Montauſier* à la Cour, l'Orateur commence par tracer un magnifique tableau de la corruption des courtiſans; s'il lui plaît de ſuppoſer que *Montauſier* a contribué beaucoup à faire fleurir le bon goût & les Arts; il s'engage auſſitôt dans une diſſertation ſur l'utilité que les Princes peuvent retirer des Arts: quand *Montauſier* eſt choiſi pour élever le Dauphin, c'eſt une occaſion pour M. *Garat* de donner une longue & fauſſe définition d'un Roi: au ſujet de cette chaumière où le Gouverneur fait entrer ſon éleve, le panégyriſte s'étend ſur la puiſſance de l'impreſſion produite par le contraſte: il aime à généraliſer ſes idées, c'étoit auſſi la manière de *Fléchier* qui ſe plaiſoit à faire briller ſon eſprit; les Orateurs qui ont du génie dédaignent ordinairement ces

ressources, & sans s'égarer dans d'ingénieuses digressions, ils sont assez féconds pour tirer toutes leurs beautés du fond même de leur sujet ; *Bossuet* n'a point de lieux communs, & ses réflexions sont toujours si intimement liées à sa matière, qu'on ne peut les en détacher.

M. *de la Cretelle* est beaucoup plus réservé que M. *Garat* dans l'usage de ces ornemens étrangers : lorsqu'il amene *Montausier* auprès *de Louis XIV*, il ne perd point de vue son héros pour faire une peinture vague & générale de la Cour & des courtisans, mais il nous montre combien il étoit difficile & dangereux de dire la vérité à la Cour *de Louis XIV*.

» Dans cet imposant appareil du
» thrône tout commandoit une sou-
» mission sans réserve, une admiration
» silencieuse, rien n'y avertissoit plus
» que l'on pouvoit parler avec la
» franchise du zèle, avec la confiance
» de l'amitié, que la magnanimité du
» Prince ; mais où sont les courtisans
» qui sachent y croire, & qui osent
» s'y fier ? combien le bon *Henri* fut

» plus grand dans la ſimplicité & la
» familiarité de ſes mœurs ! il ne
» voyoit dans ſes premiers ſujets que
» les compagnons de ſes victoires, &
» toutes les expreſſions de l'amitié
» ſortoient continuellement de ſa bou-
» che & de ſon cœur. En paſſant de ſa
» Cour *pour arriver* à la Cour *de Louis*
» *XIV*, on croit paſſer de celle
» *d'Alexandre*, encore ſimple Roi de
» Macédoine, à celle *d'Alexandre*,
» tranſporté ſur le thrône *de Darius*.
» *Louis* parut encore dédaigner l'exem-
» ple de ſon ayeul dans une autre
» vertu, dans ſa popularité. Ce Roi
» chéri entre tous les autres comme
» le meilleur ami du peuple, le portoit
» vraiment dans ſon cœur; on s'aſſuroit
» d'un bon accueil en lui en parlant;
» il le cherchoit toujours au milieu de
» ſes fêtes & dans ſes jours de bon-
» heur; par ſa bonté attirante & pater-
» nelle, il relevoit l'humanité de cette
» dégradation, où l'avoit fait tomber
» la tyrannie féodale. *Louis* renouvella
» en quelque ſorte ce crime de la Bar-
» barie par l'orgueil de ſa magnifi-
» cence. Toute cette grandeur dont il

» marchoit environné, toute cette
» inflexible dignité de son maintien
» sembloient dire au peuple : *adore*,
» *mais n'approche pas*. Je le remarque
» avec douleur, mais je dois à l'hu-
» manité d'exprimer cette plainte,
» jamais il n'a reçu lui-même la priere
» du pauvre, jamais il n'a adressé une
» parole à un homme du peuple ;
» cependant il montra souvent une
» belle ame au milieu de sa Cour, il
» vouloit le bonheur du peuple, & il
» desiroit son estime. »

M. *de la Cretelle* contredit un peu les antithèses de M. *Garat* sur la prétendue familiarité de *Louis XIV*, ceux qui se donneront la peine de comparer ce passage avec le morceau sur la Cour qu'on lit dans l'éloge couronné, & que j'ai déja cité en entier, verront que M. *Garat* a plus d'esprit & d'élégance, mais qu'il fatigue par une recherche pénible dans les idées, par un style symétrique & compassé ; ils aimeront l'éloquente simplicité de M. *de la Cretelle*, & trouveront dans son langage peu soigné plus d'expression & de vérité.

Vous vous rappellez ſans doute, Monſieur, les raiſonnemens ſubtils & alembiqués que M. *Garat* met dans la bouche de *Montauſier*, lorſque cet homme franc ſe détermine à vivre à la Cour : j'ai obſervé que l'Orateur avoit fort mal ſaiſi le ton convenable au perſonnage qu'il faiſoit parler : c'eſt dans cet endroit ſur-tout qu'éclate la ſupériorité de M. *de la Cretelle* ; les paroles qu'il prête à ſon héros ſont pleines de vigueur & d'une mâle fierté ; on croit entendre *Montauſier* lui-même qui dit : » l'exemple de mes yeux m'invite d'aller vivre dans le Palais des Rois, & » mon devoir de citoyen m'oblige » d'aller y demander une fonction » publique. Comment me conduirai-je » dans ce ſéjour ? Comme un homme » qui y vient faire ſon devoir. J'éleverai la voix pour le foible, j'attaquerai » l'oppreſſeur ; je porterai au Souverain l'opinion publique ; je louerai » ou blâmerai ſelon ma conſcience, & » je foulerai à mes pieds ceux qui s'aviliront : c'eſt un rôle qui reſte vacant pendant des ſiècles dans les » cours ; je ne le ſens pas au-deſſus de

» moi, & je m'y voue tout entier.
» Quel est ce jeune Roi qui se présente
» à son siècle avec de si brillantes des-
» tinées, & qui annonce de grands
» sentimens? Voyons comment il sou-
» tiendra la présence d'un homme qui
» ne flatte pas, mais qui dément les
» flatteurs. Sans doute on sera bientôt
» fatigué de moi dans ce lieu d'intri-
» gues & de faussetés; je serai encore
» plutôt révolté de leurs sentimens &
» de leurs mœurs; mais je veux entrer
» en guerre avec eux; si je suis vaincu,
» alors il me sera permis de revenir
» vivre pauvre & content dans le châ-
» teau de mes pères. Je vais donc à
» la Cour, mais je le jure par tout ce
» que j'aime & tout ce que j'honore,
» j'y dirai la vérité ».

Ce qu'il y a de plus frappant dans la vie de *Montausier*, c'est le choix que *Louis XIV* fit de lui pour présider à l'éducation de son fils unique, & la manière dont cet homme vertueux se conduisit dans un poste si important & si délicat; les deux Orateurs ont déployé toutes les forces de leur éloquence pour traiter digne-

ment cette partie de leur ſujet, qui, ſans contredit, eſt la plus intéreſſante; tous deux ont embelli leur diſcours d'un magnifique lieu commun, ſur l'éducation d'un Prince; mais leurs idées ſur cet objet ſont tout-à-fait différentes. M. *Garat* ſoutient un ſophiſme avec aſſez d'eſprit & de fineſſe; M. *de la Cretelle* expoſe avec force une grande vérité; il a de ſon côté l'éloquence & la raiſon. M. *Garat* prétend que le ſéjour de la Cour n'a rien de dangéreux pour un jeune Prince deſtiné au Thrône, & ne peut en aucune manière nuire à ſon éducation: j'ai déjà réfuté cette opinion, mais M. *de la Cretelle* la combat avec bien plus d'énergie.

« Les hommes ont remis leurs deſtinées entre les mains d'un ſeul homme, qu'au moins on le rende capable de porter ce redoutable fardeau; qu'on le rende digne d'un emploi ſi auguſte. La ſageſſe humaine n'a pas de plus grand ouvrage que celui-ci: les loix n'ont pas d'objet plus important à régler; où ſont donc ici & les plans de la ſageſſe & les diſpoſitions des loix? Les loix ſe tai-

» sent, les sages ne sont pas écoutés,
» & voici comment se fait cette édu-
» cation.

» Cet enfant qui doit régner est
» élevé au milieu de la Cour. Sa foi-
» blesse repose dans un berceau : mais
» ce berceau est déja entouré d'adora-
» tions ; c'est le thrône de son enfance.
» Personne après le Souverain n'est
» servi avec plus d'appareil, & ne
» reçoit plus d'hommages. Il marche,
» on se prosterne ; il bégaye quelques
» mots, on écoute avec respect ; il se
» fâche, on tremble ; il pleure, on
» diroit que l'ordre du monde est in-
» terrompu : on veut l'instruire, mais
» qu'auroit-il à apprendre ? Est-il un
» enfant ? Est-il un homme ? N'est-il
» pas un Dieu ? On ose quelquefois
» lui parler de ses devoirs, mais tout
» ce qui l'environne ne lui retrace que
» ses droits & sa puissance. Rois, c'est
» ainsi que l'étiquette des cours a
» réglé l'instruction de votre jeunesse !
» Peuples, c'est ainsi que l'on forme
» vos maîtres ! ah cessez de vous crain-
» dre & de vous accuser mutuelle-
» ment ; mais préparez d'une autre

» manière votre destinée commune.

» Quelle doit donc être l'éducation » de l'héritier d'un thrône ? Celle d'un » homme d'abord, ensuite celle d'un » Roi. Il faut qu'il passe par tous les » événemens qui peuvent lui donner » des idées saines, des sentimens hu- » mains, qui peuvent exercer son cou- » rage, développer son génie, affer- » mir sa vertu. Tirez le donc de la » Cour ; transportez-le *dans une soli- » tude*; environnez-le de la misere » publique, & non de la magnificence » du trône ; cachez-lui s'il se peut sa » naissance ; privez-le de tout ce qui » pourroit lui être dangereux, même » des caresses & de l'amour de sa fa- » mille ; il n'est pas né pour elle, mais » pour un empire ; il viendra un temps » où vous pourrez l'amener à la Cour, » lui dévoiler son rang, lui en faire » véritablement comprendre & les » devoirs & les dangers, & lui bien » persuader que ni la nature ni la rai- » son n'ont établi, que l'on pourroit » gouverner les hommes sans des ta- » lens, sans des vertus. »

La belle leçon d'humanité que

Montausier donne au Dauphin en le faisant entrer dans une chaumiere, a quelque chose de si touchant & de si pathétique par elle-même, qu'elle étoit capable d'échauffer & d'animer l'esprit le plus aride; il me semble que M. *Garat* n'a point mis dans ce morceau le sentiment dont il étoit susceptible, & qu'il raconte un peu séchement une anecdote si intéressante.

« *Montausier* sort un jour avec le » Dauphin de ces jardins & de ce » parc où *Louis* avoit employé une » partie des trésors de l'Etat à des tra» vaux stériles pour son peuple. Le » Prince voit quelques chaumières & » demande ce que c'est. On lui répond » que ce sont des habitations d'hom» mes; & il ne veut pas le croire. » *Montausier* fait descendre le Dauphin » de cheval, il le prend par la main & » le fait entrer dans la chaumière; » *c'est-là, Monseigneur*, lui dit-il, *c'est* » *sous ce chaume que vît la nation qui* » *vous devez gouverner;* voilà le pain » dont sont nourris ceux qui fournis» sent aux délices de votre table; voilà » la paille sur laquelle couchent ceux

» qui élèvent vos Palais. O paroles su-
» blimes ! oh qui donna jamais une
» plus belle leçon à l'héritier d'un
» grand Empire ». Je crois que M. *Garat* eût bien fait de supprimer cette exclamation froide & languissante ; puisqu'un trait si touchant ne disoit rien à son cœur, il devoit se borner au simple recit. J'aurois aussi désiré qu'il fît parler *Montausier* d'une manière plus juste & plus exacte, & qu'il ne lui fît pas dire : *c'est sous ce chaume que vît la nation que vous devez gouverner*, car il est faux que la *nation* Françoise *vive sous le chaume*.

Voyons maintenant, Monsieur, si nous trouverons plus de sensibilité & d'énergie dans M. *de la Cretelle*.

» Ils sortent un jour de ces magnifi-
» ques jardins de Versailles que les
» Arts viennent de créer pour l'or-
» gueil du Roi, & qui semblent une
» victoire de sa puissance sur la nature
» même : à peine ils ont fait quelques
» pas, & déja ils apperçoivent des
» chaumières : elles couvrent l'étendue
» du Royaume ; les Palais y brillent
» de loin en loin, & encore les chau-
mières

» mieres les pressent-ils de tous côtés.
» *Ah qui peut*, dit le Prince, *habiter ces
» tristes & dégoutantes demeures ? —
» Monseigneur, entrez & vous allez le
» sçavoir.* Alors à l'aspect de ces murs
» délabrés, de ces meubles vils &
» grossiers, de cette chétive nourri-
» ture du pauvre qui manque souvent
» à ses besoins, de cette famille dessé-
» chée par le travail & la faim, le
» Gouverneur s'écrie : *voyez, Monsei-
» gneur, c'est sous ce chaume, c'est dans
» cette misérable retraite que logent le
» père, la mère, les enfans, qui travail-
» lent sans cesse pour payer l'or dont vos
» Palais sont ornés, & qui meurent de
» faim pour subvenir aux frais de votre
» table.*

» Son ame profondément blessée de
» tout ce désordre moral des grandes
» sociétés, de ce contraste de l'extrême
» opulence & des besoins extrêmes,
» ne peut plus contenir sa douleur : il
» la répand toute entière dans ce jeune
» cœur, que tant d'objets déchirans
» ouvrent à la pitié ; & dans une sainte
» indignation il lui parle des avantages
» attachés à son rang, comme d'une

» ſorte de crime dont il avertit ſa
» conſcience. Ah ce n'eſt pas avec
» d'induſtrieux ménagemens, c'eſt
» avec cette énergie qu'il faut parler
» aux Rois de leurs dettes envers les
» peuples. Que cette terrible vérité
» retentiſſe encore une fois à leurs
» oreilles ſuperbes & délicates, qu'elle
» aille troubler la fauſſe joie des Cours
» & flétrir toute leur pompe. Je leur
» adreſſe ici au nom de tous les mal-
» heureux, ces belles paroles; *voyez,*
» *c'eſt ſous ce chaume, c'eſt dans cette*
» *miſérable retraite que logent le père, la*
» *mère, les enfans, qui travaillent ſans*
» *ceſſe pour payer l'or dont vos Palais*
» *ſont ornés, & qui meurent de faim*
» *pour ſubvenir aux frais de votre table.* »

Jamais peut-être *Louis XIV* ne parut plus grand, que lorſqu'il ſoutint le Gouverneur qu'il avoit choiſi, contre les caballes des courtiſans, & les plaintes d'une mère tremblante pour les jours de ſon fils, lorſqu'il prononça ces belles paroles; *je n'ai qu'un fils, mais j'aimerois mieux qu'il mourût, que de le voir ſans lumières & ſans vertus, & de préſager qu'il ſera un jour funeſte à mes ſujets.* Ce

sont-là de ces traits qui accablent l'Orateur, parce que le simple recit semble au-dessus de tous les embellissemens de son art : Cependant M. *Garat* s'est tiré avec beaucoup d'adresse & de succès de ce pas difficile. Il commence par tracer un tableau frappant de l'orage qui se forme contre *Montausier* ; & lorsqu'il semble que tout l'accuse & le condamne, il introduit sur la scène le Roi lui-même qui le défend & le justifie. *Parois, Monarque magnanime*, &c. J'ai déjà cité le passage, & j'ai rendu justice à la beauté de ce mouvement oratoire : dans tout ce morceau, il me semble que M. *Garat* l'emporte sur M. *de la Cretelle*, ce n'est pas que ce dernier n'ait à peu près les mêmes idées ; mais elles ne sont pas placées dans un jour si avantageux. Il a moins d'art, moins d'élégance & de noblesse : cependant sa simplicité vaut son prix, & cet endroit même de son discours n'est pas sans mérite.

« Voici une situation où l'on peut » trembler pour la fermeté de *Louis* » *XIV* lui-même. Il s'agit de son fils,

» & il faut qu'il prononce entre les » craintes d'une Reine & d'une mère » dont on a sû se ménager les supplications & les larmes, entre les représentations des honnêtes gens mêmes de la Cour, & l'inflexibilité des » principes de *Montausier*. O Roi! souviens-toi que c'est ta conscience qui » l'a choisi! Voudrois-tu te démentir? » Il ne se démentira pas; il se montrera plus grand que jamais. *Je n'ai* » *qu'un fils*, &c.... Voilà le jugement » de *Louis*. Sur cette grande question, » les Courtisans en restent confondus. » Pour cette fois, du moins leurs cabales ne prévaudront pas sur les » vœux de la nation; ils auront vainement attenté à la gloire du Prince, » en voulant revoquer un si beau choix, » & ils ne chasseront pas l'homme de » bien de la plus importante fonction ».

La vie de *Montausier* n'offre point de faits propres à faire briller l'éloquence, la partie principale de son éloge n'est fondée que sur les belles paroles que la tradition nous a conservées, & *que nous honorons aujourd'hui comme de belles actions*, comme le

remarque ingénieusement M. *de la Cretelle*. C'étoit donc une nécessité pour les deux Orateurs de recueillir avec soin ces paroles intéressantes; de les placer à propos, d'en développer le sens, d'orner & de nourrir leurs discours de ces traits uniques & précieux. Tous les deux aussi ont employé cette ressource, avec cette différence, que les paroles de *Montausier* donnent un nouvel éclat aux pensées de M. *de la Cretelle*, au lieu qu'elles nuisent quelquefois à celles de M. *Garat*; parce que la simplicité, le ton mâle & vigoureux du héros, font ressortir l'affectation & la sécheresse de son Panégyriste. D'ailleurs, il me semble que M. *de la Cretelle* a consulté de meilleurs mémoires que M. *Garat*. Voici un trait frappant qu'il a mis habilement en œuvre, & qui paroît avoir échappé aux recherches de l'Orateur couronné, puisqu'il n'en a fait aucun usage.

« Ce Prince (*le Dauphin, Elève de* » *Montausier*,) eût un moment bril- » lant; il entra en vainqueur dans une » place importante, après avoir mon-

» tré pendant le siège de la valeur & » de la bonté. C'est ici une de ces » circonstances où les peuples s'exa- » gèrent leurs espérances, & où les » Courtisans n'exagèrent que l'éloge. » Le Roi remercie son fils & toute la » Cour, le traite déjà comme un hé- » ros : & toi, homme franc & juste, » pourquoi ne viendrois-tu pas pren- » dre part à son succès, à sa gloire, » & donner de la confiance à sa vertu, » par l'autorité de ton approbation ? » Oui sans doute il y viendra : ah son » cœur est plein de joie, & il a bien » plus que tous les autres le besoin de » l'épancher : il écrit aussi au vain- » queur de *Philisbourg*, sa lettre est » dans la mémoire de tout le monde, » mais il faut la lire ici solemnellement » pour la gloire de celui que nous ho- » norons. *Monseigneur, je ne vous fais* » *point de compliment sur la prise de* » *Philisbourg, vous aviez une bonne ar-* » *mée, des bombes, du canon &* Vauban. » *Je ne vous en fais point aussi sur ce que* » *vous êtes brave, c'est une vertu hérédi-* » *taire dans votre maison; mais je me* » *réjouis avec vous de ce que vous êtes*

» *bon, libéral, faisant valoir les servi-
» ces de ceux qui sont bien : c'est sur quoi
» je vous fais mon compliment.* Homme
» vrai, jamais tu ne te démens. Tu ne
» veux pas que ce jeune vainqueur dé-
» daigne un mérite réel pour s'en at-
» tribuer un qu'il n'a pas : tu penses en
» Sage, tu écris en Républicain, &
» ta louange même porte une vérité
» & une leçon ».

Dans ce morceau intéressant, on remarque quelques phrases d'un style précieux & guindé ; par exemple : *les Peuples s'exagèrent leurs espérances, & les Courtisans n'exagèrent que l'éloge. Donner de la confiance à sa vertu par l'autorité de ton approbation.* L'Orateur sacrifie quelquefois au goût dominant, & son talent est souillé par l'affectation moderne : en vérité, avec du nerf, de la chaleur & de l'ame, on peut se passer de ces misérables prestiges ; je dirois à M. *de la Cretelle*,

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Les mêmes réflexions sur le bonheur qui accompagna constamment *Montausier* jusqu'à la mort, terminent les

deux Discours; mais la marche & le ton de chaque Orateur, sont fort différens: M. *Garat*, assez monotone dans le tour qu'il donne à ses idées, finit comme il a commencé, par l'interrogation d'un homme étonné: *La vertu, obtient donc aussi quelquefois cette admiration*, &c. Tel est son début; & à la fin de son discours, il est encore dans l'admiration: *il est donc vrai*, dit-il, *que » quelquefois au moins on peut terminer l'é» loge d'un grand homme sans parler de ses » malheurs & des triomphes de l'injustice!* » Presque tous les hommages que l'élo» quence a rendus dans ce Lycée aux » hommes qui ont honoré la patrie, ont » fini par des larmes répandues sur leur » destinée: On a vu l'*Hôpital* & *Sully* » terminant leurs jours dans la retraite » & dans la disgrace; *Descartes* fuyant la » persécution de pays en pays, & ne » trouvant d'asyle que dans un tombeau » élevé sur une terre étrangère. *Fé» nelon, pratiquant ses dernières vertus*, » exilé d'une Cour où il avoit toujours » adouci la vérité par les graces de son » génie; & *Montausier* qui n'a jamais » rien ôté à la vérité de ce qu'elle a de ter-

» rible pour les méchans, termine dans » une Cour sa longue carrière, pleine » d'honneurs & de prospérités ».

M. *Garat* se jette ensuite sur les louanges de *Louis XIV*, qu'il a extrêmement prodiguées dans toute la suite de son discours : M. *de la Cretelle* se renferme davantage dans son sujet; il ne se borne pas à dire qu'il est étonnant que *Montausier* ait joui à la Cour d'une prospérité constante; il nous offre le tableau de cette vieillesse glorieuse & fortunée, mais on peut lui reprocher avec justice, des idées trop subtiles, une métaphysique pénible; il se consume en vain pour nous expliquer pourquoi les grands hommes sont encore plus considérés dans leur vieillesse; cependant ce verbiage alembiqué n'empêche pas que l'ensemble de ce morceau n'intéresse & n'attache davantage que la tirade de M. *Garat*. Vous allez en juger.

« La vieillesse consacre le génie & » la vertu : cette foiblesse où elle nous » amène, ce repos auquel elle nous » condamne, désarment les préven» tions, les inimitiés & l'envie; & ces

» augustes vestiges du temps empreints
» sur notre front, semblent déjà recu-
» ler notre gloire dans le passé. C'est
» le moment *où on la fait entrer dans la*
» *gloire nationale*, & la reconnoissance
» publique commence : elle voudroit
» dissiper ces ennuis, ces douleurs qui
» nous assiègent, & *nous ranimer dans*
» *ses transports ; on diroit qu'elle a peur*
» *que nous ne descendions dans la tombe*
» *avec un cœur mécontent.* Montausier ob-
» tint de bonne heure tout le respect
» dû à la grande vertu : il n'étoit plus
» permis d'attaquer la sienne par des
» soupçons ou des plaisanteries. La
» Cour elle-même en eût fait justice ;
» son estime étoit une protection ;
» l'homme qui avoit trahi son devoir
» trembloit en sa présence. Le Cour-
» tisan n'osoit risquer devant lui le poi-
» son de la flatterie, & l'heureux intri-
» gant étoit souvent flétri par un de
» ses regards. Le Roi étoit plus tou-
» ché de son suffrage que d'un trophée
» qu'on lui élevoit dans la Capitale.
» Le Peuple *à qui il faut que toutes les*
» *renommées parviennent*, & *à qui il ap-*
» *partiendroit de faire celle de la vertu*,

» le Peuple le nommoit dans ses en-
» tretiens comme il nommoit *Turenne*.
» Quand il voyoit passer la Cour, il
» demandoit *où est cet homme qui dit*
» *toujours la vérité?* Et quand il répétoit
» cette formule si tendre de ses plain-
» tes : *ah si le Roi le savoit!* Il pensoit
» à *Montausier*, & il espéroit dans son
» courage ».

Le dernier trait de ce parallèle, Monsieur, ne vous laissera plus aucun doute sur le caractère particulier des deux Orateurs : vous allez voir évidemment que M. *Garat* aime à disserter, tandis que M. *de la Cretelle* cherche à émouvoir : c'est dans l'un & dans l'autre à peu-près la même idée ; le spectacle des vertus de *Montausier* leur donne occasion de déplorer notre corruption présente, & de nous exhorter à réformer nos mœurs. Que fait M *Garat*? il examine pourquoi les Peuples, même les plus éclairés, se corrompent & perdent leurs mœurs ? Appliquant ensuite ces réflexions générales aux François en particulier, il observe qu'en perdant leurs ver-

tus ils perdront aussi leurs graces & leurs qualités aimables.

Que fait M. *de la Cretelle*? il met dans la bouche de *Montausier* une exhortation vive & pathétique adressée aux Seigneurs François; mais il faut vous mettre sous les yeux les deux morceaux, vous en sentirez mieux la différence. Je commence par celui de M. *Garat*.

» Peut-être que les talens que les » passions même peuvent seconder & » faire naître, sont-ils moins étrangers » à l'homme que la vertu, qui exige » souvent le sacrifice de toutes ses » passions; les Arts & le génie ne » peuvent sauver de sa décadence une » nation où les caractères s'affoiblissent. Eh que de peuples on voit dans » l'histoire, retombant dans la barbarie des mœurs, éclairés encore de » toutes leurs lumières! nous ne voulons plus que des qualités qui nous » rendent aimables; mais n'oublions » point que les vertus douces, sont » les dernières qui paroissent dans les » sociétés, & qu'elles touchent à l'époque de la corruption & de la honte

» des peuples. Rappellons-nous que » c'est dans les siècles de l'héroïsme, » au milieu des victoires, & dans les » temps où les ames étoient vraies » parce qu'elles étoient fortes, que le » François a mérité la réputation du » peuple le plus aimable de l'Europe ; » & si nous ne voulons pas perdre » cette réputation, disons-nous sans » cesse que pour conserver même nos » graces, il faut conserver nos vertus, » & que si le talent de plaire peut » suffire à un homme privé, une na- » tion pour être aimable doit encore » avoir de la grandeur. »

Ecoutons maintenant M. *de la Cretelle*, moins politique & plus Orateur, ou plutôt écoutons *Montausier*, qui dans sa vieillesse adresse aux courtisans françois ce généreux discours.

» Enfans des héros, que pourrai-je » dire de vous à vos ayeux que je vais » bientôt rejoindre. Couvrirai-je de » rougeur leurs fronts augustes, en » leur apprenant que vous préférez » l'illustration des grandes places à la » gloire des belles actions, & que » vous descendez souvent à des intri-

» gues, à des bassesses ? Vivez sans
» dignités, sans faveur ; mais gardez
» cette contenance fiere & libre que
» vous avez droit de prendre aux pieds
» d'un trône affermi par les exploits de
» vos pères, & défendu encore par
» votre épée ? Mourez pour vos
» maîtres, mais dites leur la vérité.
» Cet antique respect que votre nation
» vous porte *n'est point une dette, mais*
» *un gage qu'elle vous donne d'avance*
» *de la protection* qu'elle attend de
» vous. Regardez-vous donc comme
» ses députés perpétuels auprès du
» Prince *pour remplir sa vie privée de*
» *l'exemple de toutes les vertus & de*
» *tous les conseils de l'honneur.* Voilà
» l'emploi des hommes généreux, &
» c'est le vôtre. Sans doute il a des
» dangers, & sans cela quelle gloire
» mériteroit-il ? Accumulez les disgra-
» ces qu'il vous obtiendra ; ces disgra-
» ces sont des triomphes dont vous
» réjouissez vos ancêtres. Sçavez-vous
» cependant ce qui sauve la vertu au
» milieu des périls où elle s'expose ?
» C'est le courage qu'elle met dans
» ses actions, dans ses paroles ; c'est

» le respect qu'elle imprime jusqu' » ses ennemis. Je ne connois rien qui » doive être plutôt renversé dans une » Cour, qu'une vertu timide & incer- » taine, que pourrois-je vous dire » qui vaille ce que vous voyez en » moi? Mes cheveux ont blanchi dans » ce séjour de nos Rois, & lorsque » nous avons tremblé pour la vie du » grand, du Magnanime, *Louis*, sou- » venez-vous en, il me dit : *M. de* » *Montausier vous aviez bien raison de* » *pleurer; vous auriez perdu votre meil-* » *leur ami.* Cette parole que mon » cœur me répete toutes les fois que » je l'aborde, a été le prix de mon » zèle févere, qu'il a plus connu en- » core que toute ma tendresse. Fils » des héros, *ma vie est encore trop foi-* » *ble* pour vous servir de modele, mais » je puis au moins vous léguer l'exem- » ple de ma destinée, comme un encou- » ragement au fier, au génereux hon- » neur de vos pères. »

Cette tirade est défigurée par plusieurs phrases obscures, entortillées, & presque inintelligibles : *le respect de la nation pour les grands qui n'est point une*

dette, mais un gage de la protection qu'elle attend: remplir la vie d'un Roi de l'exemple des vertus & des conseils de l'honneur: une vie trop foible pour servir de modele; toutes ces façons de parler sont forcées, peu naturelles, & approchent du galimatias: on en remarque plusieurs autres de cette espèce dans le discours de M. *de la Cretelle*.

Il résulte de cet examen que M. *Garat* a plus d'art, plus d'élégance & de correction dans le style, plus de suite & de liaison dans les idées, mais il est froid, & compassé, plein de lieux communs & de dissertations arides: on trouve chez M. *de la Cretelle* une nature quelquefois sauvage, une élocution apre, rude, & souvent incorrecte, une marche brusque & peu régulière, plusieurs traces d'affectation & de mauvais goût: mais avec tout cela, il a de la chaleur, du mouvement & de l'ame, il a le sécret si rare d'attacher & d'intéresser: ce sont ces qualités qui lui donnent une certaine supériorité sur M. *Garat*, parce que dans l'éloquence le plus grand de tous les dé-

fauts, c'eſt la ſéchereſſe & la froideur.

Quelques partiſans du goût moderne diront que c'eſt là de la *vieille Rhétorique* : vieille ſoit, mais c'eſt la bonne, c'eſt la rhétorique de *Démoſthene* & de *Cicéron*, & il me ſemble que ces Orateurs là valoient bien ceux d'aujourd'hui.

Je ſuis, &c.



LETTRE V.

Peinture des Idées, vol. in-8°. *de* 200 *pag. A Paris, chez* Saugrain le jeune, *la veuve* Duchesne & Colas, *Libraires*, 1781.

LA Grammaire, Monsieur, est devenue depuis quelque temps une science des plus à la mode. Le nombre des bons écrits n'est pas augmenté pour cela; c'est qu'il est plus aisé en général de donner des préceptes que de les pratiquer; ainsi tout le monde disserte sur la vertu, & l'on trouve très-peu d'hommes vertueux. Dailleurs comme la grammaire, dans la partie théorique, tient beaucoup à la Métaphysique, elle a cela de commode qu'elle prête à la dispute, sans exiger un grand travail, ni une grande érudition. C'est un pays immense, où l'on fait souvent des voyages de long cours, quoique l'on n'ait que des provisions médiocres. Un Ecrivain rêve sur l'art de parler;

il change quelques dénominations reçues, met les choses dans un ordre différent, donne peut-être une explication heureuse de quelques difficultés peu importantes; aussi-tôt il croit avoir réformé le genre-humain, & nous avoir rendu un service que rien ne sauroit payer. Il faut de la sagacité, sans doute, pour bien raisonner sur cette matiere; mais elle a déjà été traitée par tant d'Auteurs, on a si fort approché du vrai sur presque tous les points, que celui qui mettroit la derniere main à l'ouvrage, & le conduiroit à sa perfection, ne pourroit guères s'applaudir que d'être venu après les autres. Je ne prétends rien diminuer de la gloire de ceux qui ont réussi en ce genre, mais je ris toujours un peu, lorsqu'ils exagèrent tant leurs découvertes, & lorsque les ignorans leur décernent des honneurs si distingués: j'ai vu même quelque part le titre de *grand* servir d'épithète à un grammairien moderne; c'est assurément mériter la grandeur à peu de frais.

Vous connoissez, Monsieur, le caractère des charlatans. Les drogues

qu'ils débitent sont, à les entendre, bien supérieures à celles de leurs confrères, & celui qui parle est toujours un homme merveilleux. Ceux qui enseignent les méthodes des sciences, ont quelque chose de ce penchant à se faire valoir aux dépens des autres, soit dit sans blesser la vanité de personne. Les guides précédens ne sont propres qu'à vous égarer; eux seuls vous conduiront par la voie la plus facile & la plus courte. C'est avec ce ton de franchise que débute l'Auteur anonyme de la *peinture des idées*. Sans précautions oratoires, il dit naivement ce qu'il pense, & pour s'épargner la peine des appréciations toujours embarrassantes, il embrasse dans la même proscription la foule de ceux qui pourroient lui faire ombrage. *Toutes les grammaires sont obscures, défectueuses, & imparfaites.* Voilà un arrêt très-clair, mais les intéressés pourroient bien en appeller & dire au censeur;

Ce n'est pas vous du moins qui nous le ferez voir.

En effet, pour vous mettre, Monsieur, au fait de la question, vous sau-

rez que notre Peintre des idées réduit les parties du discours à trois, qu'il appelle *substantifs*, *verbes* & *modificatifs*. Il n'y a rien de neuf à cela, excepté la dernière expression ; car personne n'ignore que plusieurs Grammairiens ont déjà fait la même réduction, & ont distribué tous les mots en trois classes de *noms*, *verbes* & *signes de rapport*. Ainsi, quant à cet article, notre Anonyme n'est point du tout original, mais il l'est beaucoup relativement aux principes sur lesquels il appuye son système.

C'est là proprement ce qui est à lui dans son livre, c'est là ce qu'il peut revendiquer à titre d'inventeur, & c'est aussi ce que je vais entreprendre de vous expliquer, si toutefois je puis suivre l'Auteur, soit en m'élevant à la hauteur de son vol, soit en descendant avec lui dans les méditations les plus profondes. Préparez-vous, Monsieur, je ne dis pas seulement aux subtilités de la Métaphysique, mais encore aux mystères de la théologie, peut-être même aux secrets de la science cabalistique.

Jusqu'ici l'on n'a rien entendu en grammaire, parce qu'on n'a point connu la définition de l'*Etre*. Oui, Monsieur, la grammaire est la peinture de l'*Etre*, par conséquent pour nous donner une connoissance parfaite de cette peinture, il falloit nous offrir une idée *claire*, *distincte & développée* du modèle qu'elle apprend à imiter. C'est ce qu'on n'a point encore fait jusqu'à présent; est-il étonnant après cela que *toutes* les grammaires contiennent tant d'*erreurs dont les conséquences sont dangereuses* : est-il étonnant qu'avec de telles méthodes *on ne puisse acquérir la connoissance explicite du langage, & qu'on apprenne moins à parler qu'à déraisonner.* « Ces malheureuses grammaires dans lesquelles » on a oublié tout net de parler de » l'*Etre* & de ses *rapports*, ne doivent » plus désormais servir aux premières » instructions; elles semblent n'exister » que pour faire le tourment des jeunes gens, & les dégouter de l'étude ». Qu'on fasse main-basse sur tous ces ouvrages qui ne contiennent que des *formules ténébreuses*; la nouvelle méthode va leur offrir des principes *lumi-*

neux & authentiques. Ils vont être introduits dans le sanctuaire de la Nature; ils vont connoitre l'*Etre* & ses *rapports*; y a-t-il rien de plus récréatif pour eux? & n'est-il pas à craindre qu'ils ne quittent toutes les sciences pour celle-là; quoiqu'après tout, l'inconvénient ne seroit pas grand, car « la grammaire n'est » plus une science, mais plutôt l'a» brégé de toutes les sciences, ou du » moins la suite & la confirmation de » celle qui est la plus importante & la » plus sublime ».

On trouve dès la premiere page une explication du mot *idée*, qui pourroit diminuer un peu la confiance que l'Auteur voudroit inspirer. » Ce mot, » dit-il, est le même que le latin ID, cela, » c'est-à-dire CE, ou *les choses qu'on* » *voit* LA », Il y a du malentendu ici, l'Auteur ne sauroit ignorer que le mot *idée* est tout grec, & qu'il vient du verbe εἴδειν voir. Mais ne nous laissons pas prévenir, & voyons sa doctrine sur l'*Etre*.

» Qu'est-ce que l'Etre, en quoi » consiste-t-il? Question importante, » dont on n'a point donné encore la

» ſolution ». L'anonyme vient ſans doute de quelques pays inconnu, dans lequel on n'entend point argumenter les Scholaſtiques, quand il nous dit ſi hardiment qu'on n'a jamais répondu à ſa queſtion. A l'égard de ce qu'il ajoute que cette queſtion eſt importante, nous avons peine à croire qu'il parle ſérieuſement, car il n'y en a point ſur laquelle on courre moins riſque de ſe tromper; a-t-il peur qu'on ne prenne pour un *Etre* ce qui n'en ſeroit pas un ? Mais lui-même ne répond pas trop catégoriquement; ſans dire préciſément ce que c'eſt qu'un *Etre*, il nous apprend qu'il renferme trois choſes *diſtinctes*, *quoiqu'indiviſibles*, l'*eſſence*, l'*exiſtence* & la *forme*, qu'il explique enſuite comme il peut; ce qui n'eſt ni très-clair, ni très-divertiſſant pour la jeuneſſe; mais ce qui ſuit l'amuſera peut-être davantage. Après avoir diviſé l'Etre en *ſpirituel* & *materiel*, après avoir mis au rang des Etres ſpirituels, *Dieu*, les *Anges*, *l'ame*, il ajoute : » le ſpirituel » & le materiel ſe conſidèrent chacun » ſous deux rapports que l'on appelle » genres,

» genres, *masculin* & *féminin*. Le
» genre *masculin* a pour caractère la
» force, la vertu active. Le genre
» *féminin* a pour apanage les graces,
» la vertu productive, &c. Ces dis-
» tinctions sont nécessaires pour appré-
» cier parfaitement toutes les choses,
» & en raisonner avec plus de faci-
» lité ». Malgré le sérieux qu'affecte
l'Auteur, on est tenté de rire de sa
distraction, & la distinction des genres
masculin & *féminin* qu'il nous annonce
comme si *nécessaire*, ne le paroîtra
guères, quand on voudra raisonner
sur Dieu, les Anges & l'ame. Pour lui
il n'y entend pas malice, car à la
page 38, il fait une application des
genres, qui n'est pas moins comique :
» on peut dire que JE représente un
» Etre androgyne, TU un Etre
» gynandre, & IL un Etre doublement
» féminin, & simplement masculin ».
On parcoureroit tous les grammai-
riens anciens & modernes, qu'on ne
trouveroit rien d'aussi bizarre.

L'Auteur a la bonne foi de conve-
nir que sa définition de l'*être* n'est point
conforme à celle des Métaphysiciens.

Il pousse même le schisme qu'il a fait avec eux, jusqu'à exclure du nombre des êtres la brute & la matière. Ainsi les animaux, le Ciel, la terre, un Palais, un ruisseau, ne sont point des êtres, mais bien des *facultés*, ou *formes* de l'être. Vous voyez, Monsieur, combien tout cela est *lumineux* & *authentique*, & sur-tout propre à inspirer le goût de l'étude à la jeunesse.

Un second point capital dans le systême de l'anonyme, point aussi essentiel & aussi bien prouvé que le premier, c'est que les voyelles représentent l'être infini, & les consonnes sont la peinture des formes. L'Auteur qui s'applaudit à chaque instant de la *beauté* & de la *certitude* de ses principes, en donne différentes démonstrations, suivant la capacité de ceux à qui il a affaire. Par exemple *pour quelques génies privilégiés, à qui il a été donné de connoître les grandes vérités, & qui savent les admirer*; le nombre des voyelles & celui des consonnes les persuadera de reste. A l'égard de ceux qui ont l'intelligence plus bornée, il

accumule les démonſtrations avec une fécondité qui ne laiſſe rien à deſirer. Cependant au milieu de ſon enthouſiaſme il a encore aſſez de ſens froid pour craindre qu'on ne tire auſſi de ſa doctrine des *conſéquences dangereuſes.* Voici comme il les previent dans une note page 33. » Je ne prétends pas » pour cela, comme les Spinoſiſtes, » que l'enſemble des Etres ſoit Dieu, » mais bien que les Etres inférieurs à » Dieu ont la plus parfaite reſſemblance » avec les facultés ou rapports, que » préſente cet Etre ſuprême ». Cette note en demanderoit bien une autre où l'on montreroit comment les Etres inférieurs à Dieu, la matière & tous les corps, par exemple, ont *la plus parfaite reſſemblance* avec les facultés de Dieu. En attendant que l'Auteur pare à ce nouvel inconvénient, admirons comment ce ſublime écrivain s'eſt perdu dans le labyrinthe de ſa métaphyſique, comment en parlant grammaire, & par l'enchaînement de ſes principes, il en eſt venu au point de friſer le ſpinoſiſme, & combien eſt édifiante l'abjuration qu'il fait d'un

ſyſtême pernicieux qui pourroit reſſembler au ſien.

Il veut, comme je vous l'ai dit, Monſieur, que le nombre des voyelles qu'il réduit à ſept, & celui des conſonnes qu'il réduit à quinze, démontrent ſes principes aux *génies privilégiés*; pour moi qui n'ai pas le moindre privilège, je reſpecterai cette preuve ſingulière, parce que je ne me flatte pas de la bien comprendre; mais je ſoutiendrai que rien n'eſt moins aſſuré, que la fixation des voyelles à ſept. La raiſon tirée de l'harmonie, & du nombre harmonique qui eſt irrévocablement *ſept*, eſt des plus frivoles. Les différens tons de la gamme, étant tous plus ou moins forts, ſont capables de former une harmonie; mais quelle harmonie réſultera-t-il des différentes voyelles, qui, quoique produites par une ouverture de bouche plus ou moins grande, peuvent néanmoins être prononcées toutes du même ton? D'ailleurs nous avons réellement plus de ſept voyelles, ou ſons ſimples, dans notre langue.

Peut-être que dans une nouvelle

édition l'Auteur nous développera ce qu'il ne fait qu'indiquer aujourd'hui. Qu'il devienne plus hardi, & qu'il ne nous parle plus par énigmes, surtout dans les notes. Voici un nouveau mystère au bas de la page 52. » Aucun » caractère n'a été calqué sur des » objets matériels; mais tous au con- » traire sont des hieroglyphes d'un » origine beaucoup plus relevée; & » *qu'il n'appartient qu'aux vrais* C.... » *d'expliquer*. » En vérité l'on diroit que l'Auteur parleroit aux Francs-Maçons, ou aux freres de la Rosecroix; est-ce qu'il est honnête dans un traité de grammaire de mettre des lettres initiales suivies de points, pour donner la torture à je ne sais combien de lecteurs, gens simples qui prendront peut-être les vrais *C*... pour les vrais chrétiens, ce que je ne présume pas être le sens de l'Auteur. Je connois un homme d'esprit qui a déclaré par écrit qu'il trouvoit aussi du *lumineux* dans cet ouvrage; mais sûrement les notes ne sont pas censées comprises dans son certificat.

Dans tout ce qui précede j'ai

extrait, j'ai resserré les raisonnemens de notre grammairien; il est juste de le faire quelquefois parler lui-même, vous jugerez mieux du caractère de son esprit. Partisan déclaré de l'*Etre*, il lui rapporte non-seulement toutes les formes subalternes, mais tous les mots de toutes les langues; il ne croit pas qu'on puisse refuser à l'*Etrè* l'honneur d'être le *radical*, unique & primitif, » on n'en peut douter, dit-il, » quand on considere l'unité de prin-» cipe de toutes les choses en géné-» ral, ou des choses de même genre; » lorsqu'on voit que tous les Etres ont » la même origine; que tous les hom-» mes ont le même père *primitif* tem-» porel; que tous les corps provien-» nent des mêmes élémens, & cet » élément d'un principe unique, que » tous les germes de la même espèce » ont eu le même germe radical; que » chaque science n'a qu'un principe » fondamental; que la Loi & les com-» mandemens se réduisent à l'amour; » que la géométrie n'a d'autre élé-» ment original que le point, & que » dans l'arithmétique tous les nom-

» bres se réduisent à l'unité : alors,
» dis-je, il faut être pleinement con-
» vaincu qu'il en est de même des
» mots, & qu'il n'y en a qu'un qui
» soit proprement *radical*. »

Je ne sais, Monsieur, ce qui vous étonnera davantage, ou la multitude des preuves; ou leur justesse. Ce *père primitif*, ce *germe*, cet *élément*, ce *point*, cette *unité*; il n'y a pas le mot à dire à tout cela; mais sur-tout ne trouvez-vous pas *la Loi* & les *commandemens* amenés fort à propos? Cette éloquente énumération est terminée par un passage de l'exode, dans lequel Dieu révele à *Moyse* le nom qu'il avoit choisi, & c'est justement le verbe *je suis*; & par un autre passage de l'Evangile où il est dit, *Jesus-Christ est la parole*. Voilà ce qui s'appelle ennoblir la grammaire. « L'Au-
» teur a bien raison de dire que de
» tous ceux qui ont écrit sur cet
» objet, nul n'a possédé comme lui,
» la connoissance de l'*Etre*. Cependant
» sans elle on ne peut rien apprécier;
» avec elle tout est actif, tout est
» lumineux, tout est sublime : sans

» elle tout est *mort*, tout est confu» sion, tout est ténébres ». Mais il faut encore pour compléter le systême ne pas admettre plus de trois sortes de mots, comme nous l'avons dit; » alors » tous les nuages sont dissipés, toutes » les difficultés sont vaincues, tout » *harmonise*, la grammaire *devient* la » science la plus *belle*, la plus *utile* & » la plus *précieuse* ». L'Auteur ne se possede pas de joie en pensant aux avantages de sa rare découverte; la Laitiere de *la Fontaine* n'étoit pas plus transportée, en songeant au gain qu'alloit lui produire la liqueur précieuse qu'elle portoit.

Ayant distribué à chaque sorte de mots les fonctions qu'il croit leur appartenir exclusivement, il considere les accidens de ces mots, c'est-à-dire pour les *noms*, le genre, le nombre, le cas, pour les *verbes*, la personne, la temps, la mode, la voix. Il n'y a rien de bien curieux dans tout ce détail, qui n'est pas une matière où l'on puisse innover beaucoup; cependant on y trouve de temps en temps des remarques singulières. Par exemple il

dit que le mot *dulcedo* a pour forme *le genre du sexe qui offre plus souvent l'idée de ce qu'il désigne*. Vous sentez, Monsieur, combien ce compliment est galant pour les dames : l'anonyme a espéré sans doute qu'elles ne s'appercevroient pas qu'il porte entiérement à faux, puisqu'il y a une infinité de mots qui sont du même genre que *dulcedo*, sans que le beau sexe offre plus souvent l'idée de ce qu'ils désignent.

A propos de *il*, l'Auteur le met du genre commun, parce qu'on dit, *il est survenu une femme*, & que dans cette occasion il est employé pour désigner un Etre féminin. Cette raison est peu solide. *Il* n'est pas plus féminin ici, qu'il n'est pluriel dans cette phrase, *il est dix heures*, c'est de part & d'autre un gallicisme dont l'explication se trouve par-tout.

Il accuse les grammairiens d'avoir dit que *les* étoit simplement du genre masculin, je n'en connois point qui mérite ce reproche. *Femme*, dit-il, n'a que le genre féminin, *parce que la femme ne fait avec l'homme qu'un seul*

& *même être*. J'avoue bonnement que je n'entends pas un *parce que* de cette espèce.

L'Auteur qui ne laisse passer aucune occasion de montrer qu'il est versé dans les hautes sciences, la théologie, la géométrie, la musique, la C... traite à la page 120 & suivantes de ce qu'il y a de plus curieux dans l'arithmétique. Ce principe trivial de grammaire que *le nombre singulier s'entend d'un seul*, est pour lui une proposition inconcevable. » Est-ce que le nombre » ne seroit plus *l'assemblage de plusieurs* » *unités* ? Est-ce que l'unité elle-même » ne seroit pas nombre, l'unité sans » laquelle il n'y a pas de calcul, & » qu'on peut appeller le *nombre par* » *excellence*, le *nombre universel* ». Vous sentez, Monsieur, dans quel embarras a dû se trouver un écrivain qui ne veut rien avancer que de *lumineux* & *d'authentique*. Aussi pour s'en tirer il n'a point épargné ses peines, il a consulté de tous côtés. Enfin par bonheur pour lui & pour nous, un certain *Swedemborg* a fait un traité intitulé, *apocalypsis revelata*. C'est à la page

193 de cet admirable traité que notre grammairien a trouvé la solution de ses difficultés. Il ne falloit pas moins qu'un homme capable d'éclaircir l'apocalypse, pour nous autoriser à dire en sûreté de conscience que le *nombre singulier s'entend d'un seul.* Aidé des lumières du revélateur *Swedemborg*, l'Auteur a composé la définition suivante, assez claire pour des gens qui entendent l'apocalypse. *Le nombre exprime la Loi ou l'ordre inhérent de toutes les puissances ou facultés, qui constituent un tout.* » D'après cette » définition, continue l'anonyme, le » lecteur concevra aisément ce qu'on » doit entendre par le nombre *singu-* » *liér & pluriel* ». Vous verrez, Monsieur, si cela est si aisé à concevoir d'après cette lumineuse définition, & pour que vous en ayez le plaisir tout entier, trouvez bon, s'il vous plaît, que je n'ajoute point ici les deux explications que l'Auteur a la complaisance de nous donner, pour ne laisser aucune obscurité sur une matière si intéressante.

On voit par ce trait & par beau-

coup d'autres que notre Ecrivain trouve son sujet trop au-dessous de lui : à chaque instant il s'élance hors de cette sphère étroite, ses expressions s'animent, son style s'élève, on sent tout ce qu'il lui en coûte pour se proportionner à l'intelligence & à l'attention d'une jeunesse en général ignorante & distraite ; par exemple, ce n'est pas pour elle qu'il parle, quand il dit : « Cette prérogative qu'ont les mots *ce* » & *le* d'accompagner tous les noms, » est une image de celle qui est le pro- » pre de l'être infini, d'être avec & » en tous les êtres ». Il y a des gens qui disent petitement les grandes choses, l'Anonyme trouve qu'il est plus beau de dire grandement les petites.

Cela est cause que quelquefois il manque d'exactitude, & que ses assertions peuvent prêter à la censure. Il parle aussi (page 137 & 138) de la vie & de l'action de l'être, le tout à l'occasion du nominatif & de l'accusatif. En cela il est le maître, mais il ne l'est pas de nous induire à croire que la matière elle-même auroit *la vie & l'action*. Pourquoi s'exprime-t-il

ainsi? « On apperçoit si peu la vie &
» l'action de la matière distincte des
» trois règnes, qu'on est tenté de
» croire qu'elle n'a ni l'une ni l'autre;
» mais ce qui prouve qu'*il n'en est pas*
» *ainsi*, c'est qu'il n'y a rien de périssable qui ne soit susceptible de changemens continuels. Or, les changemens sont le produit de l'action ».
Je suis fort éloigné de soupçonner les intentions de l'Auteur, mais il a une manière de raisonner qui n'est pas pour tout le monde. Il prétend que la matière a de la *vie* & de l'*action*. Ou cet argument renferme un cercle vicieux, où il ne fait rien à la question présente. Si par cette dernière *action*, dont les changemens sont le produit, l'Auteur entend une action qui appartienne à la matière, dont la matière soit le principe, l'assertion, est évidemment fausse: il n'y a point d'action pareille; par conséquent ces changemens ne sauroient montrer que la matière ait *la vie* & l'*action*: s'il entend au contraire une action que la matière éprouve, & comme il le dit plaisament, une *action d'emprunt*; en ce cas l'assertion ne

prouve rien, & il nous sera toujours permis de croire que la matière n'a ni *vie* ni *action*.

Il est assez singulier qu'un mince ouvrage de grammaire donne lieu à de pareilles discussions ; mais prenez-vous en, Monsieur, à la démangeaison de l'Auteur d'étaler à chaque instant une érudition déplacée. Il se trompe fort, s'il croit que cela contribue au succès de son livre. Des élémens écrits dans ce goût-là ne prendront jamais, outre que son systême en lui-même n'est qu'une pure chimère, que les voyelles peignent l'*être*, que les consonnes peignent les *formes* de l'être, c'est une imagination qui na pas le moindre fondement, & qui ne servira jamais à perfectionner la grammaire. Il est faux qu'en parlant les hommes ayent voulu faire de pareilles peintures. Ces sortes d'abstractions peuvent bien exercer des Métaphysiciens oisifs, mais n'ont jamais dirigé les opérations du langage. Cet Art admirable que nous pratiquons si naturellement, renferme assez de principes difficiles à développer, sans qu'on l'embrouille

encore par des ſpéculations creuſes, qu'on ne débite que par l'envie de ſe diſtinguer.

Au reſte, nous devons ſavoir gré à l'Auteur, de ce que, amateur de la nouveauté, comme il paroît l'être, il a combattu l'opinion de quelques Grammairiens, qui prétendent que l'*ablatif* eſt le cas primitif & radical des noms latins; ce qui eſt encore une fantaiſie qui ne mène à rien, & qui montre ſeulement combien la connoiſſance du latin ſe perd parmi nous. S'il avoit fait paroître par tout la même juſteſſe de raiſonnement, il auroit certainement empêché qu'on ne donnât à ſa *Peinture des Idées* les trois épithètes dont, à la tête de ſon livre, il regale ſi généreuſement *tous* les Grammairiens ſes confrères.

Je ſuis, &c.



LETTRE VI.

Œuvres du Chevalier de Boufflers. *A la Haye, chez* Detune, *Libraire*, *1781.* in-12 *de 184 pages ; prix, 3 liv.*

« NOUS sommes tous honnêtes » gens dans notre famille ; il n'y a que » mon frère qui nous déshonnore par » ses vers », disoit Mademoiselle *Mangenot*, de son frère l'Abbé *Mangenot*, si connu par sa belle Eglogue qui servira long-temps de modèle à nos Poëtes bucoliques François, & qui commence par ce vers :

Au déclin d'un beau jour, une jeune Bergère, &c.

On ne rencontre plus guères de familles, à présent qui se croient déshonnorées d'avoir produit un Poëte. Ce préjugé gothique, né dans des temps barbares, s'est bien affoibli de nos jours, & ce n'est plus que dans quelques sociétés bourgeoises qu'il semble règner encore. Dans les bonnes maisons, parmi les gens de quali-

té, l'ignorance n'est plus un titre héréditaire, dont on puisse se montrer jaloux. Le goût de la Littérature & des beaux Arts n'est plus regardé, comme un travers indigne de la Noblesse: les grands ont reconnu, il y a déjà longtemps, qu'ils ne dérogeoient point en cultivant leur esprit, & que des connoissances acquises avec choix ne faisoient que multiplier leurs jouissances. Depuis le siecle de Louis XIV, il s'est même opéré une heureuse révolution. Les Gens de qualité, du temps de Molière (voyez sa vie) daignoient bien par fois servir de protecteurs aux Gens de lettres, mais la plupart croioient en avoir déjà fait assez, & ils s'en tenoient là. Prendre eux-mêmes la plume, eût été par trop se familiariser. Les Mécènes d'aujourd'hui, sans être devenus moins nombreux, se sont rendus plus éclairés, & il n'est pas rare de les voir toucher avec succès la lyre d'Horace. Du moins, pour ne citer qu'un exemple, nous avons à opposer au *Fablier* du grand siècle un fabuliste de la première distinction. Il semble qu'il étoit réservé aux Muses de ré-

tablir parmi les hommes & dans les rangs de la société cette prétieuse égalité que la Philosophie a tant de fois réclamée en vain. Les hautes Sciences peuvent citer parmi leurs adeptes les Hommes les plus illustres, & les fastes de notre Littérature offrent les noms de plusieurs Personnages célèbres par leurs titres & par des fonctions bien étrangères au commerce des Muses. Il en est même résulté un avantage pour les Lettres. Elles ont perdu de cette roideur, de cette pésanteur qui caractérisèrent trop long-temps les Sçavans des autres siècles. Les Sciences abstraires sont devenues accessibles aux gens du monde, & la morale, moins sèche, a trouvé plus de lecteurs.

Monsieur, le Chevalier de Boufflers est un de ces Auteurs du grand monde qui a le plus contribué de nos jours à faciliter ce changement heureux. Le recueil de ses Œuvres, que je vous annonce, Monsieur, quoique composé de pièces trop connues pour avoir le mérite de la nouveauté, en a un autre bien plus prétieux. L'Auteur fait penser en paroissant ne vouloir qu'égai-

yer son lecteur. La raison chez lui est comme en délire, & s'est laissée affubler des grelots de Momus; mais dans son ivresse & sous son domino il lui échappe les apperçus les plus philosophiques, les idées les plus profondes, énoncées du ton le plus superficiel.

Très-peu d'Auteurs vont à la postérité avec un gros bagage. Le *Léthé* ressemble aux autres fleuves; les choses légères seules y surnagent & échappent à l'oubli; & c'est pour cette raison sans doute, qu'Anacréon à travers deux mille ans, est venu jusqu'à nous avec une cinquantaine de feuilles volantes. On peut prédire la même destinée aux productions du Chevalier de Boufflers & sur-tout à la Reine de Golconde qui commence le receuil de ses Œuvres.

Tout le monde connoît ce Conte en prose, aussi pittoresque, aussi piquant que ceux de Voltaire, sans leur ressembler. Le ton lèste qui y règne ne nuit cependant pas à l'intérêt qu'il fait éprouver. L'Auteur, tout en paroissant battre la campagne, arrive jusqu'au cœur, & l'on seroit bien emba-

rassé de savoir quelle route il a prise pour y parvenir, mais à coup sûr, c'est la plus courte.

Est-il rien de plus frais & de plus agréable que ce début. « L'air étoit pur, » le ciel serain, la terre encore bril- » lante des perles de la rosée, & le » soleil, à peine au tiers de sa course, » ne *causoit* encore que des feux tem- » pérés, qu'un doux zéphir modéroit » par son haleine ».

» Où sont ces amateurs de la na- » ture, qui sçavent si bien jouir d'un » beau temps & d'un joli paysage ? » C'est pour eux que je parle ; car, » pour moi, j'étois alors moins oc- » cupé de cet objet, que d'une paysanne » en corset & en cotillon blanc, que » je voyois venir de loin avec un pot » au lait sur sa tête. Je la vis avec un » secret plaisir passer sur une planche, » qui servoit de pont au ruisseau, & » suivre un sentier qui devoit conduire » ses pas auprès de l'endroit où j'é- » tois assis. En approchant, elle me » parut d'une grande fraîcheur ; & sans » rien concevoir de ce qui se passoit » au-dedans de moi, je me levai pour

» aller à sa rencontre. Chaque pas que
» je faisois l'embellissoit à mes yeux,
» & bientôt j'eus regret à tous ceux
» que j'aurois pu faire pour la voir
» plutôt... &c.

Lorsque l'Auteur retrouve son *Aline* prodigieusement vieillie, avec quel art ne mêle-t-il pas le plus léger badinage à la philosophie la plus grave. » Quoi! c'est encore vous, m'écriai-je? » Je suis donc bien vieux; car j'ai, si je » m'en souviens, un an plus que vous; » mais il est impossible d'avoir un an » plus que votre visage. Qu'importent, » dit-elle d'un ton grave, notre âge » & notre figure? Nous étions autrefois » jeunes & jolis; soyons sages à » présent, nous serons plus heureux. » Dans l'âge de l'amour, nous avons » dissipé au lieu de jouir; nous voici » dans celui de l'amitié, jouissons au » lieu de regretter. Il n'est que des » momens pour le plaisir, & *toute la* » *vie peut être pour le plaisir fixé.* L'un » ressemble à la goutte d'eau, & l'autre » au diamant; tous deux brillent » du même éclat; mais le moindre » souffle fait évanouir l'un, & l'autre

» résiste aux efforts de l'acier; l'un
» emprunte son éclat de la lumiere,
» l'autre porte sa lumiere dans son
» sein, & la répand dans les ténèbres.
» Ainsi, tout dissipe le plaisir, & rien
» n'altère le bonheur ».

Dans le voyage de l'Auteur en Suisse, vous trouverez un tableau des mœurs des habitans, fait de main de maître. M. *de Boufflers* semble avoir employé, pour le peindre, les mêmes couleurs dont s'est servi l'Auteur des *Mœurs des Germains*. Le Peintre François a même un avantage sur le latin. C'est que sans affecter la gravité, le sérieux, la précision énergique d'un Historien, il lui échappe, à travers son badinage, autant de traits vigoureux & prononcés, qu'a *Tacite*.

» Ce Peuple-ci, me représente les
» anciens Gaulois; il en a la stature,
» la force, le courage, la fierté, la
» douceur & la liberté. Il n'y a pas
» plus d'hommes à proportion qu'en
» Lorraine. Le Pays, en lui-même,
» est moins bon; mais la terre y est
» cultivée par des mains libres. Les
» hommes sèment pour eux & ne re-
» cueillent pas pour d'autres; les che-

» vaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les Rois; les Rois n'en sont pas plus gras, & les chevaux ici le sont davantage. Les paysans sont grands & forts; les paysannes sont fortes & belles. Je remarque que partout où il y a de grands hommes, il y a de belles femmes, soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne seroit pas décent. Cette Nation-ci ne s'amuse gueres, mais elle jouit beaucoup. On y est très-laborieux, parce que le travail est un plaisir pour qui est sûr d'en tirer le fruit. On y a autant de plaisir à labourer qu'à moissonner. Les loix des Suisses sont austères; mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes; & celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau ».

Parmi les poésies diverses, vous distinguerez la pièce adressée à une femme qui menaçoit l'Auteur de le rendre heureux.

O ciel! je suis perdu! quoi! déjà des faveurs!
Quand j'ai promis d'être fidèle,

Quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs,
Je m'étois attendu que vous feriez cruelle,
Je m'étois arrangé pour trouver des rigueurs !
Ah ! si je vous suis cher, soyez plus inhumaine ;
Laissez à mon amour le charme des desirs ;
Pour le faire durer, faites durer sa peine ;
Je ne vous réponds pas qu'il survive aux plaisirs.

L'Auteur ne réussit pas moins quand il veut être tendre & sensible.

Tu jurois que l'amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;
Tu trouvois le bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur ;
Tu me peignois la tendresse !
Hélas ! c'est moi qui la sens :
Tu jurois d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes sermens.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Histoire du Bas Empire, en commençant à Constantin le Grand, par M. le Beau, *Professeur Emérite en l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, Secrétaire ordinaire de Monseigneur le Duc d'Orléans, & ancien Secrétaire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres,* Tom. 21 & 22, *continuée à la fin du tome 22 par M.* Ameilhon, *de la même Académie, Bibliothécaire & Historiographe de la Ville de Paris. A Paris, chez la veuve* Desaint, *rue du Foin, &* Nyon *l'aîné, Libraires, rue du Jardinet.* 1781.

SUIVANT le cours ordinaire de la Nature, l'histoire du Bas Empire

devoit avoir un continuateur de très-bonne heure ; & par un évènement des plus heureux, elle a presque été conduite jusqu'à sa fin, avant de passer en des mains étrangères. L'Auteur avoit commencé ce grand ouvrage dans un âge, où les autres Ecrivains croient qu'il est tems de songer à la retraite ; mais accoutumé dès sa jeunesse à un travail que son tempérament & ses talents lui rendoient également facile, il n'avoit pas craint de s'engager dans une entreprise qui sembloit demander la vigueur du corps comme celle de l'esprit. Plus il avançoit dans sa carrière, plus il paroissoit oublier sa vieillesse, & le Public ne s'en souvenoit pas plus que lui, en voyant dans ses écrits ces fleurs & cette vivacité qui annoncent la partie brillante de la vie : depuis vingt ans, les volumes se succédoient régulièrement, & ils étoient reçus avec une avidité qui n'étoit jamais trompée. Nous comptions sur cette espèce de tribut avec une sécurité que rien n'alarmoit, lorsqu'une vie consacré depuis son printemps à une littérature sage & utile,

fut terminée subitement, & nous trouvâmes plus précieux encore les fruits d'une plume qui auroit pu s'arrêter beaucoup plutôt. Un Empereur doit mourir debout, disoit un grand Prince ; M. *le Beau* croyoit de même qu'un sçavant ne doit cesser d'écrire qu'en cessant de vivre, & son ardeur pour l'étude ne s'est rallentie qu'en s'éteignant tout-à-fait.

Si nous jettons un coup d'œil sur les occupations auxquelles il s'est livré depuis qu'il avoit commencé à cultiver les lettres, nous verrons que l'amour du vrai, & le desir d'être utile, ont été ses passions dominantes. Il a rempli pendant un espace de tems considérable les fonctions d'instituteur public, & malgré le préjugé du siècle, il leur a donné l'éclat qui leur convient; ses succès en ce genre ont été également multipliés & solides, & des hommes du premier mérite se félicitoient tous les jours d'avoir pris ses leçons. Adopté par l'Académie des Inscriptions, il a fait voir combien les principes & les travaux de l'Université plaisoient à cette savante Com-

pagnie, & il a entretenu l'eſtime mutuelle que ces deux Corps ont l'un pour l'autre : ce qu'il avoit fait lorſqu'il rempliſſoit deux chaires à la fois, auroit dû, ce ſemble, l'épuiſer. Ce n'étoit pour lui que des préparations à quelque choſe de plus grand & de plus difficile.

Frappé de l'exemple de *Rollin* & de *Crevier*, qui dans un loiſir, ſi juſtement acquis, ont enrichi de monumens notre littérature françoiſe, il conçut le projet de continuer ce qu'ils avoient heureuſement commencé. Un autre eût été découragé par la ſtérilité apparente du ſujet. *Rollin* s'étoit emparé de la plus belle partie de cette longue hiſtoire ; il offroit les prodiges de la valeur romaine, une ſuite non interrompue de conquêtes & de triomphes, l'héroïſme de l'amour de la Patrie & de la liberté, dont l'excès même a quelque choſe d'éblouiſſant. Il avoit pour guide un Ecrivain dont le génie eſt ſi bien aſſorti à la noble matière qu'il traite, qu'il eût manqué quelque choſe à la gloire des Romains, s'ils ne l'avoient pas eu pour Hiſtorien,

Que pouvoit-on souhaiter de plus favorable ? Crevier avoit à peindre une époque moins belle ; ce ne sont plus les exploits d'un Peuple généreux, ce sont les excès de nouveaux Souverains, qui pour la plupart déshonorent l'humanité & inspirent encore plus de mépris que de haine ; mais il travailloit pareillement d'après un grand maître, & les traits qu'il en empruntoit donnoient beaucoup de lustre à son ouvrage. Au contraire la tâche que M. *le Beau* s'étoit proposée de remplir étoit sèche & ingrate. C'est l'affoiblissement & la décrépitude de l'Empire : d'ailleurs les Ecrivains qu'il consultoit étoient autant au-dessous des *Tite-Live* & des *Tacite*, que les Grecs dont il raconte l'histoire étoient inférieurs aux anciens Romains. Malgré ce désavantage apparent il n'a pas craint d'entrer en lice : peut-être a-t-il cru que *Rollin*, enchanté de son modèle, s'étoit trop livré au plaisir de le traduire, & par conséquent n'avoit pas assez cet air original, qui fait le plus grand mérite d'un Auteur. Peut-être a-t-il trouvé que *Crevier*, à une

judiciaire excellente, n'avoit pas joint cette pureté & cette élégance de style, qui caractérise les bons ouvrages. Nourri lui-même des Auteurs que ses devanciers avoient copié, il étoit persuadé que pour réussir il n'étoit pas nécessaire de retoucher les sujets qu'ils avoient traité, mais qu'il suffisoit de posséder leur esprit & d'attraper leur manière ; en quoi la voix publique a déclaré depuis long-tems qu'il ne s'étoit pas trompé, & qu'il avoit réuni dans son histoire la majesté imposante de celui qui a peint la République Romaine, & l'énergie piquante de celui qui a tracé le règne des premiers Empereurs. Ainsi la barbarie des Annalistes, chez lesquels il a pris ses matériaux, n'a servi qu'à faire briller davantage la finesse de son esprit ; ce qu'il dit de juste & d'ingénieux, il le trouve chez lui, sans faire jamais d'emprunt, & les métaux les plus vils, travaillés par ses mains savantes, ou se changent en or, ou prennent du moins une forme toujours gratieuse.

Autant l'Histoire du Bas Empire

est agréable par le style, autant est-elle intéressante pour le fonds des choses, non pas par leur grandeur réelle, mais par leur rapport singulier avec notre Gouvernement. Que vois-je dans *Tite-Live*? Un Consul qui subjugue l'Espagne, un autre qui dompte les Carthaginois, un troisième qui soumet la Grèce ou l'Asie : tout cela peut bien piquer la curiosité, exciter même l'admiration ; mais une pareille lecture sera pour nous d'une médiocre utilité. Nous n'aspirons point à être Conquérans, & nous serions très-fachés que nos Princes en prissent le goût. Au contraire nous avons le plus grand intérêt à ce qu'ils nous gouvernent avec bonté : qu'ils lisent l'ouvrage de M. *le Beau*, & à moins que la Nature ne leur ait refusé toute sensibilité, il est impossible qu'ils ne cherchent pas à se faire aimer de leurs Peuples. Pour un Etat Monarchique il faut des exemples de Monarques qui aient été heureux par leurs vertus, & qui n'aient éprouvé que des disgraces à cause de leurs vices, ou même de leur inap-

plication ; & c'eſt ce qui ſe préſente à chaque règne dans cette longue ſuite de Souverains qui ont laiſſé anéantir le plus floriſſant Empire, qui fût jamais. Sous ce point de vue, l'exemple de *Phocas* ſera auſſi utile que celui de *Théodoſe*. Jamais un bon Prince n'eut à ſe repentir d'avoir rempli ſes devoirs ; jamais un Tyran ne put s'applaudir d'avoir commis des forfaits : & combien une pareille morale, miſe en action, pourra-t elle produire de fruits dans des ames royales ! Les Miniſtres & les Grands y trouveront des leçons non moins utiles : les ſimples Citoyens apprendront auſſi par un exemple à jamais frappant, que les déſordres privés, que l'indocilité, le luxe, la moleſſe des Particuliers ne ſont pas moins capables de ruiner les Etats, que l'orgueil, la cruauté ou la pareſſe des Princes. M. *le Beau* avoit vu tout ce qu'il pouvoit tirer d'un fonds ſi avantageux, & il a cru que ſon hiſtoire ſeroit d'autant plus recherchée, qu'elle contiendroit des inſtructions plus analogues à nos mœurs & à nos beſoins.

Les deux volumes que nous annon-

çons renferment l'hiſtoire de ce qu'on appelle l'Empire des Latins ; c'eſt-à-dire, qu'ils nous font voir comment une conquête faite à la hâte, & dans le premier feu d'une expédition romaneſque, échappa bientôt à ces mains victorieuſes, plus habiles à manier l'épée qu'à modérer les rênes de l'Etat. La priſe de *Conſtantinople* par les efforts réunis des François & des Vénitiens avoit étonné l'Europe, & fait trembler l'Aſie ; un Empereur choiſi parmi les plus illuſtres des Seigneurs croiſés, le partage de tant de Provinces & de ſi riches dépouilles fait avec une équité fraternelle ; tout cela donnoit les plus belles eſpérances : malheureuſement le chef de ce nouvel Empire périt au bout d'un an : ſa valeur qui l'avoit fait préférer à tant de rivaux, fut préciſément la cauſe de ſon déſaſtre, & cette vertu brillante devint auſſi fatale aux ſiens, lorſqu'il fut ſur le trône, qu'elle leur avoit été utile lorſqu'il ſe rendoit digne d'y monter. On aſſiégoit *Andrinople*, Ville du ſecond ordre, & qui oſoit tenir con-

tre ceux qui avoient ſçu réduire la Capitale ; mais, lors du premier ſiège les forces des croiſés étoient réunies, & rien ne pouvoit tenir contre une foule de héros. Dans la ſuite il fallut les diviſer, chacun ſongea à s'affermir dans le petit département qu'il avoit obtenu comme la récompenſe de ſes travaux ; le courage ne put ſuppléer au petit nombre, & une confiance, qui paroiſſoit autoriſée par le ſuccès, acheva de tout perdre.

Beaudouin qui auroit dû régler l'ardeur inconſidérée de ceux qu'il commandoit, donna lui-même l'exemple de la témérité. Les meſures avoient été ſagement priſes la veille, un conſeil de guerre avoit preſcrit ce qu'il y avoit à faire pour réſiſter à *Joannice*, Roi des Bulgares qui accouroit au ſecours de la Place. On devoit attendre l'ennemi, ſans avancer d'un ſeul pas ; l'ordre en avoit été publié à ſon de trompe, avec défenſe d'y contrevenir ſous peine de châtiment militaire. Tant de précautions annonçoient bien qu'on prévoyoit un malheur, mais n'étoient pas capables de le prévenir.

Les François de ce tems-là pouvoient affronter un ennemi ſupérieur, & ſe précipiter tête baiſſée dans un péril évident; mais leur impatience s'accommodoit mal d'un délai qui ſembloit conſeillé par la crainte: & ce ne fut point la vivacité d'un ſubalterne, qui dérangea un plan ſi bien concerté. L'Empereur, à la première vue de l'ennemi, oubliant ce dont on étoit convenu, marcha en avant, entraîna toute l'armée à ſa ſuite, livra ce combat funeſte, où il perdit ſa liberté, & n'eut pas même la triſte conſolation de penſer qu'il étoit malheureux ſans l'avoir mérité.

Cependant étant dans les fers, il montra un courage d'une autre eſpèce, & acquit une gloire qui lui fut plus utile, que celle qui lui avoit procuré un Empire. La femme du Roi des Bulgares, avoit été ſenſible aux charmes du nouveau priſonnier, qui étoit encore à la fleur de l'âge: elle lui déclare ſa paſſion, & lui propoſe de le tirer d'eſclavage, à condition qu'il épouſeroit ſa libératrice. Elle fut auſſi urpriſe qu'indignée du noble refus dont ce religieux Prince paya des

avances si flatteuses. Un pareil exemple de vertu n'étoit pas fait pour toucher le cœur d'une Reine barbare. Elle court trouver *Joannice*, & devenue calomniatrice après avoir été infidèle, elle accuse le prisonnier du crime, dont elle étoit seule coupable, & lui impute d'avoir voulu séduire celle qu'il avoit repoussée avec horreur. Le Roi Bulgare, sans approfondir davantage une accusation que tout rendoit vraisemblable, suit les mouvemens de sa férocité naturelle que la jalousie augmentoit encore : il fait amener *Beaudouin* devant lui, ordonne qu'on lui tranche les mains, les bras, les cuisses à divers intervalles, puis envoie jetter le tronc dans un fossé, où le chaste Empereur ne mourut qu'au bout de trois jours, déchiré par les oiseaux de proie.

Il fut remplacé par son frère *Henri*, Prince qui ne le cédoit en rien à son prédécesseur, mais qui mourut encore avant d'avoir pu affermir sa nouvelle domination sur des fondemens assez solides. Pour lui donner un successeur, on ne chercha point hors de la famille

de *Beaudouin*. On croyoit devoir ce respect à la mémoire du Conquérant, & l'on se flattoit de trouver un mérite pareil au sien dans tous ceux qui avoient l'honneur de lui appartenir. Mais cette espérance fut bien trompée. *Pierre de Courtenai*, à qui l'on s'adressa le premier, partit pour Constantinople, & périt sans avoir vu la Capitale de son Empire. Des Ambassadeurs viennent ensuite pour offrir la couronne à *Philippe*, son fils aîné, Comte de Namur. Celui-ci, qui préféroit la tranquillité aux honneurs, eut assez peu d'ambition pour ne pas accepter un si beau présent, & consent que *Robert*, son frère puîné, régnât en sa place. La mauvaise conduite de *Robert* qui s'attira la haine de ses sujets fit regretter aux Peuples de n'avoir pas été gouvernés par le Comte de Namur, dont la modération sembloit annoncer qu'il auroit pu les rendre heureux.

Les Barons sans être rebutés par des épreuves qui réussissoient si mal, choisirent encore pour maître *Beaudouin II*, enfant de dix ans, frère du

dernier Empereur. On lui donna pour tuteur un Prince de quatre-vingt ans. C'étoit, ce semble, tomber dans un autre excès; si le pupille étoit trop jeune, le tuteur pouvoit paroître trop vieux; mais ce tuteur étoit *Jean de Brienne*, dont la réputation étoit aussi éclatante que sa destinée avoit été singulière : se sentant peu d'attrait pour l'état ecclésiastique dans lequel il avoit été engagé dès l'enfance, suivant la coutume bisarre de ces tems-là, il s'enfuit de la maison paternelle, &, faute de mieux, chercha un asile dans le Monastère de Clairvaux, où un de ses oncles, Religieux de l'Abbaye, le reçut avec bonté, & l'éleva sans attenter à la liberté dont le jeune *Brienne* étoit si jaloux. Quelque tems après il reçut une éducation plus conforme à ses desirs chez *Simon Broies*, seigneur de Châteauvillain, son proche parent; il fut fait Chevalier, & quoiqu'abandonné de son père, il trouva dans ses parens & ses amis assez de ressources pour se soutenir avec honneur & se signaler dans les tournois & à la guerre. C'étoit alors le siècle où

Chevaliers trouvoient des Royaumes & des Empires. *Brienne*, par la réputation de ses grandes qualités, mérita que les Barons de la Palestine lui missent sur la tête la couronne de Jérusalem : dans un âge très-avancé on lui déféra de même celle de Constantinople ; car, suivant l'usage, en exerçant la tutelle, il porta le titre d'Empereur. C'étoit une foible ressource pour un Chef octogénaire ; cependant, comme dans celui qui commande il faut plus de sagesse que de force, l'Etat perdit beaucoup à sa mort, & *Beaudouin II* dans la vigueur de l'âge fut accablé sous le poids qu'un vieillard avoit soutenu avec gloire. Ce dernier rejetton d'une race dont la tige avoit été si illustre ne montra ni génie ni talens. Sans cesse il parcouroit l'Europe pour demander du secours dont il ne sçut jamais profiter, n'ayant point de soldats parce qu'il n'avoit pas de quoi les payer, il étoit toujours aux expédiens pour se procurer de l'argent : les pierreries & les bijoux de la Couronne furent dispersés chez les Négocians qui vouloient bien lui avancer

quelques ſommes : des effets que la Religion rend encore plus précieux furent livrés pour sûreté de ſes promeſſes, & c'eſt à la détreſſe où ſe trouvoit ce malheureux Prince que nous devons ces reliques ſi reſpectées que la piété de Saint-Louis s'empreſſa d'acquérir. Il finit par mettre en gage *Philippe*, ſon fils unique, qui fut conduit à Veniſe, où il demeura longtems lors même que ſon père eut perdu Conſtantinople.

C'étoit bien le cas de dire alors

Non tali auxilio nec defenſoribus iſtis
Tempus eget

Tandis que l'indolence & l'incapacité des nouveaux Empereurs laiſſoient engourdir l'activité françoiſe, « les » Princes Grecs chaſſés de leur Ca» pitale, & confinés au coin de leur » Empire parurent plus grands qu'ils » n'avoient été ſur le trône, & ſe » ſoutinrent avec plus de gloire que » leurs vainqueurs. » Réveillée par le malheur, la Nation vaincue avoit rappellé tout ſon courage, & pendant

cette longue tempête elle n'avoit pris pour Chefs que des héros. *Théodore Lascaris* eut autant de capacité que d'ambition, & si dans le tems même de la plus terrible révolution il osa prétendre au titre d'Empereur, son élévation ne fut pas moins salutaire à sa Patrie qu'honorable à sa famille. Il arrêta les Conquérans dans la rapidité de leur course, & par sa fermeté au milieu de la consternation universelle, il prépara le rétablissement futur. *Jean Vatace*, son fils, le remplaca avantageusement. Il défendit vaillamment son Peuple attaqué de toutes parts: il fit plus encore, il le gouverna avec sagesse; & si l'Historien expose avec intérêt les preuves de sa valeur, il nous montre avec plus de plaisir encore les fruits de son attention paternelle. Craindrions-nous que le détail de ces *soins généreux qui sont la primitive & la vraie destination des Princes, nommés autrefois les Pasteurs des Peuples*, ne parût déplacé à nos Lecteurs, ou d'un moindre prix que le récit pompeux des victoires.

« *Vatace* prit les moyens de faire

» refleurir les Arts & de rendre l'abon-
» dance à ces campagnes fertiles &
» riches, devenues pauvres & stériles
» par les ravages de tant de guerres.
» Un mal plus pernicieux encore que la
» guerre qui passe & ne détruit que
» les surfaces, parce qu'il est perpé-
» tuel, pénétre jusqu'aux entrailles,
» & ruine jusqu'aux espérances; c'étoit
» l'avidité cruelle des Empereurs pré-
» cédens, qui, sous mille noms diffé-
» rens avoient tellement multiplié les
» impôts, que les efforts de l'agricul-
» ture ne pouvoient suffire à leur ava-
» rice dévorante. *Vatace* résolu de
» vivre de ses propres domaines, sans
» que ni sa table, ni ses équipages,
» ni ses plaisirs, ni même ses libéra-
» lités pussent peser sur ses sujets, prit
» de ces terres abandonnées autant
» qu'il en falloit pour suffire modeste-
» ment aux besoins de la grandeur.
» Les revenus de ses récoltes firent
» toutes ses richesses, qui ne coûterent
» à ses Peuples aucun soupir...... Il
» mit à la tête des hôpitaux, non pas
» des surveillans dont la dignité im-
» mobile est si souvent dupe des

» ſubalternes, mais des Adminiſtra-
» teurs actifs & clairvoyans, connus
» par leur probité, qui veilloient par
» eux-mêmes, ne rendant compte
» qu'au Prince qui n'avoit d'autres
» Miniſtres que ſon infatigable vigi-
» lance.... Plus d'exactions, plus d'ex-
» péditions de finance, plus de for-
» tune qui ne vint lentement & par
» le travail. »

Ce portrait d'un Prince économe avec tant de grandeur, pourroit-il déplaire, lorſque nous voyons l'Adminiſtration actuelle fondée ſur les mêmes principes; lorſque notre généreux Souverain n'eſt occupé que du ſoin de ſoulager ſes ſujets, & cherche avec plus d'empreſſement par quelles privations il pourra diminuer ſes depenſes, que les autres n'ont coutume d'étudier par quels nouveaux impots ils pourront augmenter leurs tréſors ?

Laſcaris II. n'eût beſoin, pour égaler ſon pere, que de regner plus long-temps : le temps lui manqua pour profiter de ces excellentes leçons qu'il en avoit reçu, & qui étoient

données de maniere à faire la plus grande impression : qu'on en juge par le trait suivant. « Un jour *Vatace* le » voyant revenir de la chasse avec un » habit tout brillant de magnificence, » le regarda d'un air de mépris, & » comme le jeune Prince l'abordoit » avec respect, il lui tourna le dos. » *Théodore* percé jusqu'au fond du » cœur d'une marque si sensible de » mécontentement, se retira confus : » examinant toute sa conduite, sans » y trouver aucun sujet de repro- » che. Enfin ne pouvant plus tenir » contre son inquiétude; il se présen- » ta à son pere, & lui demanda, en » tremblant, par quelle faute il avoit » eu le malheur de perdre sa tendresse. » Et depuis quand, lui dit *Vatace*; » par quels services pouvez vous avoir » acquis le droit de prodiguer à vos » divertissemens les biens de nos Pro- » vinces? Ignorez-vous que cet or & » ces pierreries, dont vous parez » votre vanité, sont le plus pur sang » de nos peuples, & qu'il ne nous est » permis d'en faire usage que quand » leur intérêt le demande? Mais en

» quelle occasion, me direz-vous,
» sont-ils intéressés à notre parure?
» C'est lorsqu'il est question de don-
» ner à des Ambassadeurs ou à des
» Princes étrangers, une haute idée
» de notre opulence & de nos forces.
» Les richesses des Souverains sont
» celles de leurs sujets : en abuser
» pour ses plaisirs, c'est agir en
» maître & les regarder comme des
» esclaves; mais, songez-y, des es-
» claves ne savent que maudire, &
» sont toujours prêts à secouer le joug:
» quelle folie, d'aller faire visite aux
» bêtes des forêts dans le même équi-
» page dans lequel vous receveriez
» celle d'un Prince! »

Ces maximes ne paroitront ni chimériques ni indignes d'un grand Monarque, puisque tous les jours elles sont pratiquées sous nos yeux, par un Prince, qui dans sa jeunesse a eu le bonheur d'avoir un pere non moins attentif que *Vatace*, à lui inspirer par ses instructions & par ses exemples, le goût de cette simplicité, qui n'ôte rien à la majesté du Trône, & qui releve infiniment l'éclat des autres vertus d'un Souverain.

Il eût été à souhaiter que *Lascaris* II. n'eût point eu *Muzalon* pour Ministre, ou qu'il l'eût moins aimé : cet attachement trop vif pour un homme, digne néanmoins des bontés de son maître, causa les plus grands chagrins au Prince, & rendit plus funeste la chute du favori. *Muzalon*, après avoir amusé le jeune Empereur auprès de qui il avoit été élevé, devint le dépositaire de tous ses secrets, & le confident de tous ses desseins : ses services avoient été récompensés avec une profusion qui révolta toute la Cour : il fut même nommé tuteur de *Jean Lascaris* fils de son bienfaiteur, avec une autorité suprême pour le gouvernement de l'Empire pendant la minorité. Une trop haute élévation est un crime que l'envie ne pardonne jamais à ceux qui sont nés dans l'obscurité, & une fin tragique ne termine que trop souvent ces fortunes extraordinaire, qu'on devroit craindre plûtôt que désirer. Après la mort du Souverain, les haines éclaterent, les complots se formerent : le tuteur trop foible pour lutter contre un si grand

nombre d'ennemis, essaya de ramener les esprits par la douceur, &, comme dit ingénieusement M. *le Beau*, pour conserver sa puissance, il offrit de s'en dépouiller. Rien n'est plus éloquent que le discours par lequel, dans une assemblée générale, il justifia sa faveur, rendit compte de sa conduite, & déclara qu'il renonçoit à toutes ses charges, & qu'il abdiquoit son autorité. On pouvoit profiter de ses offres; mais on vouloit, non pas simplement son éloignement, mais sa perte; rien ne manqua à la perfidie avec laquelle on le conduisit dans le précipice. Tous les assistans prodiguant les louanges, accumulant les sermens, le forcent à conserver une dignité qu'on vouloit lui arracher avec la vie. *Michel Paléologue* qui devoit joüer un si grand rôle, fut des plus empressés à retenir le Ministre incertain: il étoit sans doute instruit de la conjuration qui se tramoit; mais, ajoute l'Historien, « trop habile pour en courir les » risques en s'y engageant lui-même, » il se préparoit à en recueillir le fruit;

» tel que ces demi ſcélérats, qui
» voyant mettre le feu à un palais,
» loin d'éteindre l'incendie, ſe réſer-
» vent à en piller les tréſors. »

« Quelqu'expérience que le Régent
» eût dû acquérir de la ſincérité des
» Courtiſans, il ſe laiſſa tromper par
» ſon ambition & ſon amour propre;
» & comme la propoſition qu'il avoit
» faite n'étoit pas plus ſincère que les
» complimens qu'il recevoit, il crut
» aiſément ce qu'il déſiroit, & ſe per-
» ſuada qu'il n'avoit rien à craindre. »
Quelques jours après, il fut poignardé dans l'Egliſe, au pied des autels: le traitre *Paléologue* nommé Régent à ſa place n'eut pas de peine à ſupplanter un enfant ſans défenſe; il ſe fit couronner Empereur au préjudice de ſon pupille, auquel, non content d'avoir arraché la Couronne, il fit encore crever les yeux; ce fut par ce crime atroce qu'il commença un regne plein de gloire; mais dont les ſuccès n'en imposeront pas aſſez à la poſtérité, pour qu'elle oublie un ſi déteſtable attentat: diſons cependant pour la conſolation

consolation des lecteurs, que cet usurpateur sanguinaire fut frappé d'excommunication par le Patriarche, qu'il fut obligé d'attendre longtemps, & de se soumettre à bien des humiliations, pour être réconcilié par les Evêques, & que s'il garda une brillante Couronne, il ne put dissimuler ni à l'Empire, ni à lui-même, qu'il l'avoit achetée par la plus criante des injustices.

Une singularité remarquable du gouvernement de ce Prince, c'est que *Marthe* & *Eulogie* sœurs ainées de l'Empereur, l'aidoient de leurs sages conseils dans les affaires; il se trouvoit bien de cette confiance, il avoit déjà éprouvé leur tendre attachement, ayant été élevé dans son enfance par leurs soins maternels. *Paléologue* ne se croyoit Empereur qu'à demi, tant que les François seroient maîtres de Constantinople; il tourna toutes ses vues de ce côté-là: il attaqua la place en personne, mais il ne réussit point. La gloire de la reprendre étoit réservée à un de ses Généraux, nommé *Strategopyle*, qui, au moyen d'une intelligence, entra pendant la nuit dans cette

Capitale, & remit les Grecs en possession du chef-lieu de l'Empire, le 25 Juillet 1261, cinquante-sept ans, trois mois, & treize jours, après qu'ils l'avoient perdue.

Quelle que fut la foiblesse de *Baudouin* II., on esperoit si peu de le chasser de Constantinople, que *Paléologue* eut toutes les peines du monde à croire la nouvelle d'un si heureux événement, il n'en fut persuadé que lorsqu'un courier lui eut apporté les ornemens impériaux, dont le Monarque François s'étoit dépouillé lui-même pour fuir plus librement. Pour lors, il se livra tout entier à la joie, & fit notifier par tout ce grand bienfait de la bonté Divine. On rapporte que *Théodore Tornice*, vieillard d'un grand sens, malade au lit, & près de mourir, apprenant le sujet de la joie universelle, ne put retenir ses larmes: & comme ses amis lui demandoient pourquoi il pleuroit, puisque les Grecs avoient recouvré leur patrie; il leur répondit que la ruine de l'Empire lui paroissoit inévitable, que *Michel* établissant sa demeure à Constantinople,

il y feroit fuivi de fes Guerriers ; que leur pays alloit être expofé à toute la fureur des Turcs, qui defcendroient bientôt de leurs montagnes, pafferoient le détroit, & s'empareroient enfin de cette Ville qu'on s'applaudiffoit tant d'avoir reprife. « La fuite » fera connoître s'il fut faux Prophête, » ou fi la mort, commençant d'en» tr'ouvrir à notre ame les portes de » la prifon corporelle, ne lui laiffe » pas déjà appercevoir quelqu'Aurore » du grand jour de l'avenir. » Nous fommes furpris, pour ne rien dire de plus, de trouver cette dernière réflexion dans un Ecrivain comme M. *le Beau*. Nous avons bien vu dans *Homere* des héros, qui annoncent les évènemens futurs ; *Virgile* l'a imité fur cet article, & donne auffi à quelques-uns de fes guerriers un efprit prophétique : mais nous n'aurions pas cru que cette fantaifie poétique convînt au férieux de l'hiftoire, & c'eft ici fans doute une de ces inadvertances qui échapent quelquefois aux Auteurs les plus fages, & que leur exemple ne doit point autorifer.

Nous ne prétendons pas donner à nos Lecteurs une analyse suivie de tout ce qui est renfermé dans ces deux volumes. Nous ne cherchons pas précisément à leur apprendre les faits qui forment le fonds de l'histoire ; notre but est seulement de leur faire connoître le génie de l'Historien ; pour cela quelques traits choisis ont suffi ; On y a vu sa manière de présenter les choses, le jugement qu'il porte sur la conduite de ses Acteurs, les leçons d'une morale toujours pure cachées avec art & exposées avec force.

Aussi en rapportant nous-mêmes les évènemens compris dans cet extrait, nous n'avons pas, il est vrai, employé ses propres paroles ; mais nous avons puisé chez lui toutes nos réflexions, & nous n'avons rien dit dont il ne nous ait donné l'idée. A l'égard de son style, les morceaux déjà cités ont fait voir qu'il est toujours le même chez notre Historien, cependant nous croyons faire plaisir d'en copier encore un d'une certaine étendue, qui nous a paru enrichi de tous les agrémens qui conviennent au

récit : il s'agit de la ruine de Durazzo ou Duras, par un des plus horribles tremblemens de terre dont l'histoire fasse mention.

« Au commencement de Mars 1269, » on entendit pendant plusieurs jours » des rugissemens souterreins, qui, » croissant de plus en plus devinrent » enfin si éclatans & si continus, que » quantité d'habitans saisis d'épou- » vante abandonnèrent leurs demeu- » res, & se réfugièrent dans les cam- » pagnes. Enfin, après tant de mena- » ces, arriva une nuit affreuse, qui » fut la dernière pour cette malheu- « reuse Ville. La terre ébranlée dans » ses entrailles, renversa tout ce » qui s'élevoit sur sa surface. Ce » n'étoit pas des secousses directes, » mais des balancemens réciproques, » & comme des convulsions horizon- » tales qui, détachant les pierres les » unes des autres, & leur faisant per- » dre leur assise, les portoient avec » violence en sens contraire, comme » si elles eussent été frappées par des » machines opposées. Les édifices les » plus élevés tomboient les premiers

» & écrasoient leur voisinage. Des
» habitans, les uns périssoient sous
» les ruines de leurs maisons, les au-
» tres se sauvant dans les rues y trou-
» voient leur tombeau sous la chûte
» des bâtimens. Au fracas de ces boul-
» versemens, aux cris des malheu-
» reux se joignoit le mugissement des
» eaux de la mer, qui, s'élevant du
» fonds de ses abymes, menaçoit d'un
» nouveau déluge les débris épars sur
» ses rivages. Ceux qui s'étoient ré-
» fugiés dans les campagnes, frappés
» de tant d'horreurs, au milieu des
» ténèbres d'une nuit épaisse, pâles
» d'effroi & tremblans pour eux-mê-
» mes, attendoient sur leur tête la
» chûte du Ciel même & la destruc-
» tion de l'Univers. Enfin les premiers
» rayons du jour étant venus éclairer
» ce désastre, on ne vit debout que la
» Citadelle : la solidité de sa construc-
» tion avoit seule résisté. Tout le reste
» ressembloit à une immense sépulture,
» si ce n'est que d'espace en espace
» des cris lamentables & de lugubres
» hurlemens perçoient à travers les
» ruines. Les habitans d'alentour ac-

» coururent en foule, s'empressant de
» fouiller ces décombres, les uns pour
« sauver ceux qui respiroient encore,
» les autres, en beaucoup plus grand
» nombre, pour enlever les richesses
» qui n'avoient plus de possesseurs.
» L'Evêque *Nicétas* fut trouvé encore
» vivant sous des monceaux de pierre,
» le corps brisé & couvert de blessures,
» dont les cicatrices témoignèrent
» pendant toute sa vie le péril qu'il
» avoit couru, & la bonté divine qui
» l'avoit sauvé. »

On peut remarquer dans cette description la propriété des expressions employées avec la plus grande justesse; le choix des circonstances prises dans la nature, & qui deviennent plus frappantes par leur opposition; une abondance de synonimes qui étale toutes les richesses de la langue; en un mot, on peut dire ici comme *Quintilien*, qu'auroit vu de plus celui qui auroit été sur les lieux? M. *le Beau* qui a donné de si belles leçons sur l'art d'écrire, en donne, dans tous ses Ecrits, des exemples encore plus utiles.

Nous voudrions pouvoir nous étendre un peu ſur ſon continuateur, mais les bornes de cet extrait ne nous le permettent pas. Il paroît qu'en ſe chargeant d'achever ce grand ouvrage, il met toute ſon ambition à bien imiter ſon modêle, & un grand nombre de traits nous auroient fait croire que la fin du 22e volume n'étoit pas d'une autre main, ſi une note modeſte de M. *Ameilhon* ne nous eût averti à la page 390 que là finiſſoit le manuſcrit de l'Hiſtorien du Bas Empire. *Il n'oſe*, dit-il, *ſe flatter d'atteindre à la force & à l'élégance de ſon illuſtre prédéceſſeur* : perſonne ne prendra cet aveu au pied de la lettre, quand il aura lu le morceau qu'il annonce ainſi : « tandis que l'Em» pire étoit agité par ces troubles » domeſtiques, il ſe préparoit en » Bulgarie une de ces révolutions, » au milieu deſquelles on voit quel» quefois la Fortune ſe jouer avec les » les couronnes, & ſe plaire à les » poſer ſur des têtes encore ſouillées » de la fange d'où elles ſont ſorties. » Quoique la Déeſſe *Fortune* doive être bannie aujourd'hui de tout ouvrage

sérieux, cependant je lui permettrois de demeurer dans cette jolie phrase, qu'elle ne sauroit quitter sans la détruire entièrement. Quelques pages après l'Auteur s'exprime plus correctement, lorsqu'il dit, en parlant de la Reine de Bulgarie coupable d'un assassinat : « ce trait perfide de *Marie* » ne resta pas impuni ; *la divine Pro-* » *vidence* voulut que ces mêmes gran- » deurs, dont elle étoit si avide, de- » vinssent pour elle une source d'op- » probre & d'avilissement. »

La punition en effet fut bien humiliante : « la Reine fut obligée d'offrir » sa main à un barbare, qui avoit en- » core les siennes toutes dégoutantes » du sang de son époux. » Ce meurtrier insolent étoit un porcher nommé *Lacanas*, qui s'étoit mis dans la tête que le Ciel l'avoit fait naître pour délivrer sa Patrie : voici le portrait qu'en fait notre continuateur. « C'étoit » un de ces hommes qui doivent tout » à la Nature & rien à l'art, chez qui » l'éducation n'avoit point amolli la » trempe d'une ame forte & vigou- » reuse. Il étoit doué d'une imagina-

» tion ardente, & parloit avec une élo-
» quence naturelle & impétueuse,
» toujours plus persuasive que celle
» qui suit froidement la marche lente
» & pénible des règles. Rassemblant
» autour de lui les paysans & les pâ-
» tres ses camarades, il les entretenoit
» de sa grandeur future avec un en-
» thousiasme, qui se communiquoit
« aisément à ces esprits foibles. Pour
» achever de les entraîner, il feignit
» d'être en correspondance avec les
» intelligences célestes. Il racontoit
» des révélations, faisoit de longues
» prières, & affectoit un extérieur
» de sainteté. Les plus sages se moc-
» quoient de lui, & le traitoient de
» fou ; mais le plus grand nombre
» ajoutoit foi à ses paroles & lui juroit
« une fidélité inviolable. *Lacanas*,
» qui entendoit la guerre, vint à bout
« de se faire couronner Roi de Bulga-
» rie, mais ensuite il fut tué dans un
» festin par ordre du Roi des Tartares,
» chez qui il avoit eu l'imprudence de
» se retirer.

Le Public qui a déjà une idée avan-
tageuse des talens de M. *Ameilhon*,

jugera par cet essai qu'on ne pouvoit donner à M. *le Beau* un continuateur plus en état de nous consoler de sa perte, & que l'*Histoire du Bas Empire* n'aura pas le sort de plusieurs autres commencées avec succès, & livrées ensuite à des mains mal-adroites, qui, en y ajoutant quelquefois un grand nombre de volumes, n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit censé fini à la mort du premier Auteur. Il ne reste guères qu'un siècle & demi jusqu'à la prise de Constantinople par *Mahomet II.* C'est peu de chose en comparaison de la longue carrière que M. *le Beau* a parcourue; mais si M. *Ameilhon* se soutient dans ce court espace, comme nous n'en doutons point, on l'estimera autant qu'un sculpteur qui auroit ajouté les bras à la Vénus de *Praxiteles*.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Le Lama amoureux, Conte Oriental. A Londres, & à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

VOUS ne lirez pas sans intérêt, Monsieur, ce petit conte dédié au Prince de *Furstemberg*, par Madame la Présidente d'*Ormoy*. Vous y verrez les funestes effets de la confiance trop aveugle, que certains Princes, nés bons, mais foibles & indolens, accordent à des Ministres ambitieux: vous y trouverez encore un exemple odieux de l'empire qu'exercent quelques Pontifes idolâtres sur l'esprit du Peuple crédule & livré à la superstition.

Abiscaïl occupoit le trône de l'Arabie; mais *Abimaleck*, son favori, y régnoit en effet. Ce Ministre fourbe & ambititieux, abusant indignement de la confiance de son maître, s'efforce d'affoiblir, par dégrés, dans le cœur de ses sujets, l'amour qu'ils

avoient pour un Prince, sans génie à la vérité, mais qui n'étoit ni méchant, ni cruel. Il gagne les Peuples par ses libéralités, les séduit par des vertus apparentes, s'attache les Grands en les élevant aux premières places de l'Empire. Le trône n'est plus entouré que de créatures dévouées à ce traître. *Abimaleck* parvient enfin à rendre le Sultan méprisable à tous les Arabes, en feignant toujours le zèle le plus ardent pour sa gloire & ses intérêts. Un Prince tombé dans le mépris ne doit plus compter sur l'affection de ses Peuples.

« Quand *Abimaleck* eût amené les » choses au point où il les desiroit, » une nuit pendant que tout reposoit, » il entre dans le sérail, escorté par » ses amis, marche à l'appartement » du Sultan, se saisit de sa personne » & va enfermer ce malheureux » Prince dans une tour où le jour » n'avoit aucun accès. Sa suite égorge, » à la faveur des ténèbres, les fem» mes & les enfans du Sultan & met » le feu au sérail, selon l'ordre qu'il en avoit donné.

Je ne vois pas trop, pourquoi, dans ce carnage général de la famille impériale, le ſeul *Abiſcaïl* eſt épargné. L'Auteur du conte auroit bien dû prêter un motif à cette conduite du favori, ou attribuer cet évènement à la Providence qui veille ſur les Rois, en les châtiant, & qui ſe contente ſouvent de les corriger par des humiliations paſſagères. Quoiqu'il en ſoit, le perfide *Abimaleck* paroît conſterné d'une cataſtrophe dont il eſt le ſecret auteur. Il s'informe comment cet accident eſt arrivé, s'empreſſe, en apparence, d'arrêter les progrès du feu, éclate en regrets ſur l'anéantiſſement total du ſang de ſes maîtres qu'il feint de croire avoir péri dans l'embraſement du palais, & en reſſent cependant une joie maligne qu'il diſſimule. Il ſe flatte en effet, qu'à l'exception du Sultan déjà ſouſtrait à la connoiſſance du Peuple, tout le reſte de la famille royale a été la proie des flammes. Il ſe trompe; *Abadon*, nourrice d'une jeune Princeſſe, trouve moyen de la ſauver de l'in-

cendie, & de la dérober à la fureur d'*Abimaleck*. Elle court au temple chargée de ce dépôt précieux, demande à parler au grand *Lama*, l'instruit de ce qui vient d'arriver, & le conjure de cacher à tous les yeux le tendre & unique rejetton du sang de leurs Rois. Le grand *Lama* la conduit dans un souterrein obscur & profond, où nul autre que lui n'a droit de pénétrer. Il se charge d'élever la jeune Princesse, & lui donne en effet tous ses soins, à l'insçu même des autres *Lama*, auxquels il dérobe soigneusement le motif qui le fait descendre chaque jour dans ce lieu, dont l'accès leur est interdit.

Cependant *Abimaleck* est proclamé Sultan d'une voix unanime. Les commencemens de son règne sont brillans & heureux, mais ses vertus factices ne tardent pas à se démentir; le masque tombe & le Tyran paroît à découvert. Le nouveau Sultan devient la terreur des Peuples dont il avoit été l'amour. C'est une raison nouvelle pour le grand *Lama* de tenir

la Princeſſe plus cachée. Il connoît *Abimaleck*, il ſçait que cet uſurpateur joint l'impiété à la barbarie, & qu'il ne manqueroit pas de venir lui arracher, à main armée, le dépôt qui lui eſt confié, s'il en avoit la moindre connoiſſance.

La Princeſſe languiſſoit donc dans l'eſpèce de tombeau où elle étoit enſévelie avec ſa fidèle nourrice; mais les graces de ſon eſprit & les attraits dont la Nature l'avoit pourvue, ſe développoient chaque jour: ils excitoient dans le cœur du *Lama* des ſentimens qui augmentoient encore l'intérêt qu'il prenoit à ſon auguſte élève. Enfin, il en devient éperdument amoureux, & pour parvenir à ſatisfaire ſa paſſion, il éloigne la nourrice, comme un témoin trop incommode, on n'en entend plus parler dans le reſte du conte. Il emploie tout ce que la ſéduction a de plus perſuaſif pour toucher la Princeſſe. Elle approchoit alors de ſa quinzième année; elle pénétra ſans peine les deſſeins du *Lama* & ſentit tout le danger où elle étoit expoſée

se voyant seule, sans défense & livrée au pouvoir de ce Pontife. Elle feint de partager l'amour, dont il brûle pour elle, afin de modérer ses transports & de le contenir dans les bornes du respect : moyen très-adroit & très-heureux dans les circonstances où elle se trouvoit. Le *Lama*, trompé par les sentimens qu'elle lui fait paroître, consent à la tirer de son cerceuil ; elle desiroit ardemment d'en sortir pour revoir le jour & contempler les beautés de la Nature ; mais dans la crainte qu'elle ne soit reconnue, il lui fait prendre l'habit de *Lama* & la détermine à se consacrer aux autels sous le nom d'*Osmin*, après lui avoir fait la peinture la plus flatteuse de toutes les félicités dont elle va jouir, à l'ombre des Autels & du Mystère.

La Princesse paroît dans le temple déguisée en *Lama*. L'usage étoit que la consécration d'un Prêtre du Soleil se fît en présence du Peuple. Le hasard rend témoin de cette cérémonie le jeune *Asa*, fils du favori du Sultan. Ici l'Auteur du conte peint avec feu l'impression que la vue du faux *Lama*

fait ſur le cœur du jeune courtiſan, & celle que la Princeſſe éprouve à ſon tour à l'inſtant où ſes regards ſe portent ſur lui. Elle déteſte les ſermens qu'elle vient de prononcer ; le grand *Lama* lui paroît un monſtre ; elle abhorre dès ce moment les Autels & tombe évanouie de douleur & de déſeſpoir. *Aſa* vole à ſon ſecours & oublie dans cet inſtant la Loi qui déſend à tout profane de porter la main ſur un *Lama*. Cette Loi condamnoit le téméraire à être immolé par le *Lama* même qu'il avoit touché, ou à en prendre l'habit & à ſe conſacrer au ſervice du Temple. *Aſa* ne demande pas mieux que de ſe conformer à ce dernier point de la Loi ; mais le grand *Lama* frémit de cet empreſſement, prévoyant tout le danger qu'il y auroit pour lui d'admettre ce jeune homme dans le Temple. Il ne s'étoit pas mépris aux ſentimens qu'*Aſa* & la Princeſſe avoient éprouvés l'un pour l'autre : ſa paſſion violente n'y eût pas trouvé ſon compte. *Aſa* eſt renvoyé après avoir juré de ſe repréſenter dans trois jours

pour subir la peine de son audace sacrilège.

Le *Lama*, par ce délai, se flatte de détourner *Asa* de son projet. Ce dernier ne craint point de découvrir son dessein à son père, en lui apprenant la scène qui vient de se passer dans le Temple. Ce père ne peut se résoudre à se voir privé d'un fils qu'il aime, & va faire part de cet évènement à *Abimaleck* : le Sultan qui chérit son Ministre, jure de lui rendre son fils, dût-il détruire le Temple & exterminer tous les *Lamas*. Ici *Abimaleck* exhale toute la haine qu'il conservoit dans son cœur contre ces Pontifes hypocrites, qu'il représente comme les ennemis du Trône. Il n'est pas nécessaire de vous prévenir, Monsieur, contre les applications odieuses, que la malignité pourroit faire du discours fougueux que l'Auteur fait tenir à *Abimaleck*. Il suffit de se souvenir, que c'est un usurpateur, un impie qui s'emporte contre des Ministres idolâtres, attachés à leur culte par intérêt, & dont en effet il pouvoit redouter les intrigues. Une

Religion sainte qui ne prêche que la soumission aux Rois, met ses Ministres à couvert de semblables imputations.

Abimaleck prend la résolution soudaine d'aller massacrer tous les *Lamas*, s'ils refusent de rendre à *Asa* la parole qu'il leur a donnée; il n'épargnera que le seul *Osmin* pour lequel *Asa* lui demande grace par un intérêt, dont son cœur ne peut encore démêler le principe; mais que le Sultan & son favori prennent pour de l'amitié. *Abimaleck* devoit, selon l'usage, porter tous les ans son offrande au grand *Lama*: & pendant cette cérémonie tous les *Lamas* étoient obligés, par respect, de paroître devant leur Souverain. Il leur fait annoncer sa visite: cette nouvelle redouble les inquiétudes du grand Pontife. *Asa* sans doute accompagnera le Sultan, & si la Princesse paroît à ses yeux, elle ne sera plus maîtresse de son cœur, elle trahira son sécret: il craint les suites de cette entrevue, & pour les prévenir, il forme le dessein de soustraire *Osmin* à l'assemblée qui se prépare, en pré-

textant qu'une maladie le retient dans ſa cellule ; pour cet effet il lui fait prendre une liqueur ſoporifique qui a la vertu de plonger, pendant vingt-quatre heures celui qui en prend, dans un aſſoupiſſement ſemblable à la mort. Il fait plus; il aſſemble tous les *Lamas*, & plein de ruſe & de fourberie leur perſuade qu'*Oſmin* eſt un fils du Sultan qu'*Abimaleck* a dépouillé & fait périr dans les flammes ; il leur fait craindre que ce traître ne vienne pour attenter aux jours de ce jeune Prince. Le diſcours du grand *Lama* me paroît plein d'éloquence & je vais vous le tranſcrire.

» Vous, que je chéris comme mes » enfans, dit-il, vous ſavez que l'im- « pie *Abimaleck* veut demain offrir » ſon offrande au Temple ; je ne ſais » quel deſſein lui fait avancer le mo- » ment, où il eſt obligé de paroître » dans ces lieux. Nous devons re- » douter les projets de ce ſcélérat ; il » médite ſûrement quelque attentat » funeſte. Nous ſavons qu'il nous hait; » c'eſt aſſez pour obſerver ſes démar- » ches & nous tenir ſur nos gardes.

» Si son audace le portoit à quelque
» crime que je n'ose dire, j'enfoncerai
» dans son cœur féroce le couteau
» sacré dont j'immole les victimes.
» la main fumante de son sang, j'attendrai
» la mort sans trembler, &
» défierai encore d'un œil intrépide
» le téméraire, qui pour venger
» un Tyran, oseroit oublier qui je
» suis, & frapper le Ministre des
» Autels. Ma mort feroit couler
» des flots de sang, & la postérité
» effrayée, apprendroit le respect
» qu'on doit à l'interprète des Dieux.
» Mais ce n'est point le danger de
» ma vie qui m'engage à vous parler
» ainsi; un intérêt plus cher, touche
» mon cœur : *Osmin* est le sujet de
» toutes mes inquiétudes. Il n'est plus
» temps de vous le cacher : c'est le
» seul rejetton de notre bon Sultan;
» c'est son fils qu'on confia à mes soins
» en dérobant sa tête aux fureurs
» d'*Abimaleck*. Le perfide, règne tranquille,
» lorsque je tiens entre mes
» mains de quoi le faire trembler. Un
» jour on m'apporta cet enfant âgé
» de quatre ans. L'Etre suprême veil-

» loit à sa conservation en trompant
» le cruel usurpateur. On sauva ce
» précieux reste d'un sang chéri : ce
» monstre, vous l'ignorez, a éteint
» toute la famille de notre auguste
» Empereur, dont l'excessive bonté
» causa la perte. *Abimaleck*, pour n'être
» pas soupçonné de cette perfidie,
» cacha sous de feints regrets son
» crime. L'on fut dupe de sa fausse
» douleur: instruit qu'il avoit anéanti
» la famille du Sultan, je pris soin
» de l'enfance du Prince qu'on avoit
» dérobé à ses fureurs. Cette tombe
» souterreine, asyle sacré des *Lamas*,
» qui les défend contre les Tyrans,
» & qui les sauve de leurs attentats,
» fut l'endroit où je déposai le Prince;
» j'ai moi-même formé son cœur aux
» vertus; je lui ai appris la vénération
» qu'il nous doit : élevé par moi, il
» a sucé mes principes; placé sur le
» Trône par mes soins, nous régne-
» rons sur les Princes, comme nous
» regnons sur le reste des humains; si
» je l'ai lié aux Autels, c'est pour lui
» éviter l'ennui dont il commençoit

» à être atteint ; j'ai craint de le voir
» périr en le laissant plus long-temps
» dans cet endroit, image d'un trépas
» continuel ; sa vie commençoit à se
» consumer par la tristesse ; une mé-
» lancolie sombre le conduisoit à pas
» lents dans le cerceuil, où je l'avois
» enseveli dès sa plus tendre enfance ;
» ses joues se décoloroient, les roses
» en avoient disparu. J'alois le per-
» dre, eh ! qu'aurois-je gagné à l'avoir
» sauvé ? Effrayé de cette idée, je lui
» promis de lui montrer les beautés
» de la nature ; cette espérance le
» rendit à la vie ; la sérénité qui l'avoit
» quitté, reparut sur toute sa physio-
» nomie. En le trompant sur sa nais-
« sance, j'ai servi ce Royaume. Vous
» savez que le fils unique du Sultan ne
» peut contracter d'engagement. Quand
» il sera temps, nous le montrerons à
» ce Peuple assemblé dans cette en-
» ceinte. Nous apprendrons au Tyran
» à trembler ; & cet exemple servira
» de leçon à la postérité, pour res-
» pecter encore plus les Autels. On
» redoutera toujours, quand on sera
tyran

» tyran, que nos Temples ne recèlent
» quelque fameux rejetton. Il faut ca-
» cher à *Osmin* qu'il est libre. Ce point
» est essentiel pour retenir son cou-
» rage : son sang bouillant à la vue
» de l'usurpateur trahiroit un secret
» qu'il est important pour nous de ne
» pas laisser échapper. »

Que dites-vous, Monsieur, de cette harangue adroite & artificieuse? Ne peint-elle pas au naturel, la profonde hypocrisie du *Lama*, qui lie les intérêts de sa passion à ceux de la Religion & de la Patrie? On juge aisément de l'impression qu'elle dut faire sur des esprits accoutumés à la soumission, & à recevoir les moindres paroles de leur Chef, comme autant d'oracles. Il les détermina sans peine à tout entreprendre pour la défense du Trône & de l'Autel.

Abimaleck se rend au Temple au jour marqué, avec tout l'appareil de la Royauté, accompagné de son favori & du jeune *Asa*. Il y est reçu par tous les *Lamas*, ayant leur Chef à leur tête. Un genou en terre, il présente son tribut au Pontife, qui goûte

un plaisir malin à le voir ainsi humilié. Le tyran n'a pas plutôt rendu son hommage, qu'il se relève (ce sont les expressions de l'Auteur) avec la fougue du lion qui secoue ses crins hérissés; pour étaler aux yeux son air majestueux. Il semble ne s'être plié pour toucher la terre, que pour mieux, en se relevant de cet abaissement, déployer ses forces, & en imposer par le regard fier & terrible qu'il porte de tous côtés. Cette comparaison est belle & noble.

Asa n'est point occupé de la cérémonie. Un intérêt plus cher agite son cœur. Il cherche *Osmin* dans la foule des *Lamas*, & ne le découvre point; il fait remarquer au Sultan qu'on lui manque de respect en soustrayant ce jeune frère à l'hommage qu'il doit à son Souverain. Vifs reproches à *Asa* de la part du Pontife, qui l'accuse de brûler d'un amour infâme pour ce jeune Novice. *Abimaleck* veut qu'on le lui montre. Le grand *Lama*, poussé à bout, mais assuré de son stratagême, lui répond qu'*Osmin* est mort le matin, & qu'il n'avoit caché

d'abord cet évènement que pour ménager la sensibilité de l'insensé *Asa*. Ces raisons ne satisfont point ; on veut se convaincre du fait par ses propres yeux : le *Tyran*, *son Favori* & *Asa* se font conduire dans la cellule du prétendu mort. *Osmin* y est étendu sur un lit, pâle & ayant sur sa physionomie l'empreinte d'une mort véritable. « *Asa* se jette sur ce corps à » demi glacé, le couvre de baisers, » veut par ses embrassemens le rappeller à la vie.... *Osmin*, dont le » cœur est pressé par la main de son » amant, pousse un soupir ; *Asa* l'a » entendu ; ennyvré de joie, il veut » secourir ce jeune frère, & découvre son sexe avant que le grand » *Lama* ait eu le temps de s'y opposer. » Juste ciel ! s'écrie-t-il, on nous » trompe, c'est une femme ; mon » cœur me l'avoit dit. » Le *Lama* honteux & confondu appelle ses frères en leur criant qu'on égorge le fils du Sultan : à ces mots tous les *Lamas* fondent dans la chambre & poignardent *Abimaleck*, avant qu'on ait le tems de les en empêcher. *Asa* tire l'épée,

frappe le grand *Lama*, qui en tombant reconnoît ſon crime, fait ceſſer le carnage qui ſe préparoit, & avoue qu'*Oſmin* eſt une femme, fille du dernier Sultan. *Abimaleck* expirant, pardonne aux Auteurs de ſa mort, qu'il regarde comme une juſte punition des Dieux, & avertit que le père d'*Oſmin* eſt enfermé dans une tour où il l'a plongé. La Princeſſe eſt tirée du Temple & miſe en ſûreté par *Aſa*, qui court enſuite délivrer le malheureux *Abiſcaïl*. L'infortune apprit à ce Prince à mieux gouverner. Il donne ſa fille à *Aſa*, pour qui cet évènement fut une leçon contre la fourberie des *Lamas*. On ne les détruiſit point, ajoute l'Auteur, par reconnoiſſance de ce que leur Temple avoit été un aſyle pour la Princeſſe :

Tel eſt le fonds de ce petit Conte, dans lequel Madame d'Ormoy auroit pu, ce me ſemble, ſe ménager encore une ſcène bien intéreſſante en faiſant tranſporter la Princeſſe par *Aſa*, ſon libérateur & ſon amant, dans la priſon même où le Sultan étoit en-

fermé. Cette entrevue eût fourni au pinceau élégant de l'Auteur des traits qui auroient ajouté un nouveau prix à son tableau.

Je suis, &c.



LETTRE IX.

Essai sur les vrais principes de Physique & de Métaphysique, contre les Partisans de la Philosophie moderne. Par M. Desponts. *Chez la veuve* Méquignon, *&c. Paris, 1 v. in-12* 1781.

CET Ouvrage intéressant par son objet, est une réfutation des principes les plus dangereux de la Philosophie de nos jours. Comme ces principes se trouvent presque tous rassemblés dans le livre de la *Philosophie de la Nature*, l'Auteur s'attache uniquement à cette monstrueuse production dont le moindre défaut est de n'avoir ni plan, ni liaison, ni solidité. Il est bien singulier, Monsieur, qu'un Ouvrage de cette espèce, qui n'a d'autre mérite qu'une audace extravagante, jouisse d'une célébrité qui n'est due qu'au vrai talent. Cela prouve bien que toutes les fois qu'un Ecrivain voudra renoncer à la raison pour

devenir l'Orateur & le Ministre de nos passions, le suffrage des ignorans, & des sots sera toujours pour lui ; & cette classe de lecteurs est à coup sûr la plus nombreuse : quoi qu'il en soit, après avoir détaillé dans sa Préface les raisons qui ont déterminé l'entreprise & l'impression de son Ouvrage, M. *Desponts* nous prévient que la modération, la bonne foi, le desir de se rendre utile ont présidé à son travail. C'est ce que j'ai eu le plaisir de remarquer plus d'une fois dans la lecture de son Ouvrage qui m'a fait le plus grand plaisir. Il est divisé en quatre parties, & contient vingt-neuf chapitres ou paragraphes. Vous trouverez dans la première des réflexions sages, des observations solides, des raisonemens lumineux & concluans sur la matière, sur le monde, & sur l'homme considéré dans l'ordre physique. La seconde & la troisième qui, par un enchaînement de conséquences, forment également une suite & une preuve de la première, vous donneront une idée claire & précise des conceptions

de l'ame, de ses relations avec le corps & de la plupart de ses opérations. Enfin, la quatrième & dernière partie qui met le sceau à la vérité des trois autres, est peut-être l'un des tableaux les plus satisfaisans que je connoisse de l'existence, des attributs de Dieu & des rapports de l'homme avec lui.

Vous voyez, Monsieur, par l'esquise de son plan, que l'Auteur a trouvé le secret de réunir sous un même point de vue tout ce qui peut dessiller les yeux des élèves ou des dupes de la moderne école. Je ne crains pas d'ajouter que M. *Desponts* l'a fait avec cet esprit d'analyse, cette clarté, & sur-tout cette droiture de cœur qu'on chercheroit en vain dans le jargon métaphysique & hardi de son superbe adversaire. Ce témoignage que je m'empresse de lui rendre, je vais le justifier en vous transcrivant quelques morceaux de son Ouvrage dont je vous exhorte à faire l'acquisition. Je desirerois seulement que, dans les matières abstraites, l'Auteur eût un peu plus consulté la

foiblesse ou l'ignorance du commun des Lecteurs, & qu'alors il eût ajusté sa diction & le développement de ses preuves à la portée de leur génie. Ç'auroit été un mérite de plus.

Parmi les absurdités dont l'Auteur de la *Philosophie de la Nature* a tissu son humiliant systême, celle-ci m'a toujours révolté. *Si l'on pouvoit conjecturer que l'homme ne fût qu'une modification de la Nature, il est hors de doute qu'elle ne seroit pas venue tout d'un coup à la production de l'être le plus compliqué qu'elle renferme dans son sein : elle auroit parcouru tous les degrés de la grande échelle. Cette hypothése n'offre rien de trop révoltant à la raison ; & il vaut mieux donner à l'homme pour tige de sa race un Orang-Outang, qu'un peu de limon organisé à l'aide des rayons du soleil.*

Quant à l'être simple qui commenceroit la filiation humaine, sa naissance ne nous jette plus dans une série infinie de combinaisons ; tous les jours des êtres simples naissent dans le vaste laboratoire de la Nature, &c. Philosophie de la Nature, pag. 189. Voici

comment M. *Desponts* découvre le ridicule de ce pitoyable raisonnement.

« Il faut avouer, *dit-il*, que ces » conjectures plaisent beaucoup moins » à l'imagination que la fable ingé- » nieuse de *Promethée*. Il est bien sin- » gulier qu'on trouve plus de génie » & de raison dans les fictions mytho- » logiques des anciens, que dans les » productions prétendues philosophi- » ques de nos sophistes modernes.

« Donner à l'homme pour tige de » sa race, un Orang-Outang, plutôt » qu'un peu de boue organisée à l'aide » des rayons du soleil, c'est ressem- » bler à l'Autruche qui, poursuivie » par le chasseur, cache sa tête dans » un buisson, & se croit en sûreté » dès qu'elle cesse d'appercevoir l'en- » nemi qui en veut à sa vie. On aura » beau dire que la naissance de l'être » simple qui commenceroit la filia- » tion humaine, ne nous jette plus » dans *une serie infinie de combinaisons* ; » si je suis curieux de connoître à » fonds ma généalogie, je voudrai » savoir quelle est la cause qui a pro-

» duit cet être simple à qui l'on m'assure que je dois mon origine. Est-
» ce au hasard que j'attribuerai son
» existence ? Non, car notre Philo-
» sophe nous assure lui-même que le *hasard est un mot vuide de sens, une qualité nulle qui ne devient un agent de la Nature que dans les mains du Peuple des Philosophes, page 188.*
« C'est donc à la Nature seule que
» je dois rapporter la naissance de
» l'être simple qui commence, dit-on,
» la filiation humaine : mais la Na-
» ture n'étant autre chose que la ma-
» tière en mouvement, suivant la
» définition de l'Auteur, est une cause
» absolument aveugle, puisqu'il ne
» peut entrer de dessein dans ses pro-
» ductions. Ainsi tout en rejettant, ou
» en feignant de rejetter le systême
» absurde du hasard, notre Philoso-
» phe l'admet sans restriction ». *Mutato nomine de te fabula narratur.* « La diffi-
» culté, *continue M Desponts*, seroit
» actuellement d'expliquer comment le
» hasard, ou cette cause aveugle qu'on
» appelle Nature, a pu parvenir,
» par une suite de générations, à la

» production de ce bipéde qu'on ap-
» pelle homme. Son organisation offre
» à nos yeux une complication de rap-
» ports tellement décisifs en faveur
» des causes finales, que nous ne
» pouvons nous empêcher de la re-
» garder comme l'ouvrage d'une cause
» souverainement intelligente. » Mais l'Auteur de la Philosophie de la Nature va vous donner le mot de l'énigme : suivons son raisonnement. *Voici*, dit-il, *un principe qui répand le plus grand jour sur la Physique & sur la Morale dans la grande question du mélange des espèces.*

La Nature fait graviter les êtres avec plus de force vers la partie supérieure, que vers la partie inférieure de l'échelle : ainsi en tendant au mélange, ils ne tendent qu'à leur perfection.

Un Orang-Outang en s'alliant à une Négresse acquiert, pour sa postérité, des droits plus étendus à l'intelligence ..... J'espère que le Fanatisme qui empoisonne tout, ne trouvera rien de dangereux dans ces conséquences : les quadrupèdes ne lisent pas nos livres.

Quelle chute admirable de raisonnement ! Comment le profond scrutateur de la Philosophie de la Nature peut-il compter sur l'indulgence de ses Lecteurs jusqu'au point de vouloir substituer au sens commun les conceptions bisarres de son imagination. La réponse de notre Auteur est péremptoire. » Supposons, dit-il, qu'un » Orang-Outang s'allie avec une Né» gresse, & que cette femme se prête » à un commerce abominable; si vous » soutenez que le singe gravite vers la » partie supérieure de l'échelle, vous » serez forcé de convenir en même » temps que la Négresse gravite *horri» blement* vers la partie inférieure; & » c'est ce qu'on doit dire de toutes » les alliances semblables. Il est donc » faux que la Nature fasse graviter les » êtres avec plus de force vers la par» tie supérieure que vers la partie » inférieure de l'échelle, ou pour » mieux dire l'idée d'une pareille gra» vitation est la plus complette des » extravagances.

D'un autre côté, il est faux » que les êtres, en tendant au mé-

» lange, ne tendent qu'à leur perfec-
» tion. Dans toutes ces sortes d'unions,
» où les espèces se croisent, ce que la
» Nature semble gagner d'un côté,
» elle doit nécessairement le perdre
» de l'autre ; un Métis ne sçauroit être
« plus parfait que son père, qu'il ne
» soit en même temps inférieur à sa
» mère, & réciproquement. Si donc
» l'homme pouvoit devoir sa naissance
» à un Orang-Outang, comme on
» s'efforce de l'insinuer, il faudroit
» que sa mère eût été la femelle de
» quelqu'être intelligent d'une espèce
» bien supérieure à l'espèce humaine;
» ce qui prouve l'étrange absurdité
» de cette supposition.

Si un Orang-Outang s'allioit avec
» une Négresse, tout ce qu'on pour-
» roit prédire de cette infâme union,
» c'est que le Métis qui en naîtroit,
» ne pourroit être qu'un animal aussi
» stupide que monstrueux par l'irré-
» gularité de son organisation. J'avoue
» qu'il pourroit être moins stupide
» que son père, ce que je n'oserois
» cependant pas garantir ; mais il est
» certain qu'il ne pourroit jamais éga-

» ler sa mère en intelligence. Il est
» donc évident que la Nature ne ga-
» gneroit rien à ce mélange : donc il
« est absurde de soutenir que les êtres
» en tendant au mélange, ne tendent
» qu'à leur perfection ».

Si les bornes que je me suis prescrites, me permettoient de vous détailler toutes les extravagances que *le Philosophe de la Nature* s'est permises sur la distinction des sèxes, sur la génération de l'homme, sur les variétés de l'espèce humaine, &c. &c, ce ne seroit que pour ajouter à l'éloge des lumières & de la saine logique de M. *Desponts*. Mais cet Ecrivain n'a pas besoin de mon suffrage pour mériter le vôtre. Je me contenterai de jetter un coup d'œil sur deux ou trois pitoyables rêveries qu'il relève en se jouant, dans la quatrième partie, de son excellent ouvrage.

M. *de Montesquieu* dit quelque part que *celui qui craint la Religion & qui la hait, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jetter sur ceux qui passent*. Esprit des Loix, liv. 24. On ne peut accuser

ce fameux Écrivain ni de foiblesse, ni de crédulité ; mais le hardi fabricateur du systême décousu, informe & ridicule de la *Philosophie de la Nature*, a un droit que l'Auteur de l'Esprit des Loix n'avoit pas ; celui des foux, ou au moins des cerveaux exaltés qui peuvent librement se regarder comme des arrières - neveux d'un Orang-Outang : *risum teneatis amici*. Le judicieux Auteur de la *Philosophie de la Nature* ne peut se résoudre à croire un Paradis, parce qu'il ne sait pas précisément *dans quelle planette on doit le placer ; parce qu'il ne sait pas ce que c'est que le lieu pour une ame, & qu'il ne conçoit pas d'ame séparée du corps qu'elle vivifie ; parce qu'en y plaçant des corps glorieux, il seroit embarrassé de savoir quelle seroit la nature des plaisirs qu'ils y gouteroient ; parce qu'*enfin il *ignore si le corps glorieux d'*Archimède *y résoudra des problêmes, & si le corps glorieux de* Trajan *y fera des conquêtes*. Il ne croit pas non plus à l'Enfer, parce qu'il ne sait *point quel est ce lieu où Satan brule & nous fait bruler* ; parce qu'il ne connoît *point cette par-*

tie du Ciel d'où l'on dit que Satan fut précipité dans l'Enfer; parce qu'enfin *les loix de la gravitation se seroient opposées à une pareille chute.*

Il faut convenir, Monsieur, que ces observations vous paroîtroient bien singulières & bien neuves, si vous ne saviez pas combien la profonde déraison, jointe au desir honteux de l'anéantissement, peut enfanter de monstres divers dans une imagination échauffée. Je suis trop convaincu, Monsieur, de votre attachement à la Religion de nos pères, pour douter de l'empressement à vous procurer l'Ouvrage que je vous annonce. Vous y trouverez ces derniers rêves d'un homme en délire, non pas réfutés, parce qu'ils ne méritent pas de l'être, mais couverts de ce ridicule si heureusement employé, & si fortement recommandé par Horace.

. . . . *Ridiculum acri*
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque secat res.

Je suis, &c.

Livres Nouveaux.

Hymnes nouvelles pour la fête du bienheureux Pierre Fourier, *Curé de Mattainçourt en Lorraine, Instituteur des Chanoinesses régulières de la Congrégation de Notre-Dame, Réformateur des Chanoines Réguliers de la Congrégation de notre Sauveur. Par M. l'Abbé* Jannet. *A Paris, chez* Fournier, *Libraire, rue du Hurepoix.*

CES Hymnes sont particulièrement remarquables par la pureté & l'élégance du style ; on voit que l'Abbé *Jannet* possède toutes les graces de la Poésie latine ; & qu'il n'a pas lu infructueusement son Horace : il ne lui a manqué pour égaler *Santeuil*, qu'un sujet plus grand & plus propre à inspirer des idées sublimes : quelque intéressantes que soient les actions du bienreux *Pierre Fourier*, il s'en faut bien qu'elles élèvent l'imagination & qu'elles se prêtent à l'enthousiasme liryque,

comme les augustes mystères, qu'a chanté le Poëte de Saint-Victor. M. l'Abbé *Jannet* a vaincu la stérilité de sa matière par la richesse de l'élocution ; il répand sur les détails les plus arides, toutes les fleurs de la Poésie : voici un de ces Hymnes dont l'objet est de célébrer le zèle du bienheureux *Pierre Fourier*, dans la Paroisse de Mattaincour en Lorraine, dont il étoit Curé.

I NUNC, Petre, rapit quò sacer impetus,
Totum Religio te sibi vindicat ;
Immensos aperit jam tibi pleniùs
Thesauros sapientiæ.

Cujus posceis opem continuâ prece,
Te, sanctis docilem nutibus obsequi,
Aris ipse suis admovet, & gregem
Christus pascere te jubet.

Te non ambitio, non sitis impotens
Auri, non agitat cæcus amor tui :
Tanto sed trepidus munere, sub Deo
Mentem judice deprimis.

Felices nimiùm, vos, humiles casæ,
Quas Petrus supero lumine recreat !
Urbes inter ovans efferat arduum
Matiincuria verticem !

Jàm regnat pietas, flagitium fugit ;
Concordes animos prisca regit fides :
Quos sermone potens subdidit, integris
Pastor moribùs allicit.

Sævit dira fames : tunc benè prodigâ
Cunctis exiguas, quæ superant, opes
Dextrâ distribuit ; nil retinet sibi,
Christi pauperis æmulus.

Mox tetro populos afflat anhelitu
Pestis : promptus adest ; quamque potest
opem
Dùm fert sollicitus, vivida charitas
Hunc fecit propè martyrem.

Dùm Christi reficit Corpore languidos ;
Hortaturque mori, vix lacrymas tenet,
Vitam non timidus fundere, si queat
Iras flectere vindices.

Voici la traduction françoise de cet Hymne faite par l'Auteur lui-même en faveur de ceux qui n'entendent point le latin.

SUIVEZ, Pierre, suivez maintenant le zèle qui vous guide. La Religion exige que vous vous donniez tout entier à sa défense; & déjà la divine sagesse vous offre avec profusion ses immenses trésors.

Jésus-Christ dont vous implorez le secours par vos prières assidues, & qui voit que vous êtes docile à ses saintes inspirations, Jésus-Christ vous conduit lui-même à ses autels, & vous ordonne de faire paître son troupeau.

L'ambition, la soif insatiable de l'or, l'amour-propre qui aveugle les humains, ne conduisent point vos pas : mais tremblant à la vue du saint ministère qui vous est confié, vous vous humiliez sous la main puissante du souverain Juge.

O mille fois heureuses les humbles cabanes où ce Pasteur fait briller la lumière céleste ! Triomphe Mattaincour ! (*) Elève ta Tête au-dessus des villes les plus illustres.

Déjà la piété règne, les désordres disparoissent : les esprits réunis ne connoissent plus d'autre règle que l'ancienne foi de l'Eglise ; & ceux que Pierre a domptés par ses discours puissans, il se les attache particulièrement par l'intégrité de ses mœurs.

La famine exerce ses fureurs : alors d'une main libérale, Pierre distribue à tous ses Paroissiens le peu de richesses qui lui reste ; & fidèle imitateur de Jésus-Christ pauvre, il ne réserve rien pour lui-même.

Ensuite la peste souffle sur eux ses noirs poisons : il paroît ; il leur donne avec une sollicitude vraiment pas-

---

(*) *Mattaincour*, bourg de Lorraine, près de la ville de Mirecour.

torale, tous les secours qui sont en son pouvoir ; & il devient presque le martyr de la charité qui l'embrâse.

Tandis qu'il ranime leurs forces languissantes avec le Pain de vie descendu du Ciel, & qu'il les exhorte à une mort chrétienne, il ne peut retenir ses larmes : il ne craindroit pas de verser son sang pour eux, s'il pouvoit fléchir la colère vengeresse du Ciel.

Annonces de Livres.

Principes de Morale, tirés des Anciens & des Modernes, propres à former les Jeunes Gens qui entrent dans le monde ; par M. le Pileur d'Apligny. A Paris, du fonds de MM. les Frères Etienne ; chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet. 1781 *in*-12. de 356 pages. Prix 2 liv. 18 sols relié.

Discours en vers sur l'abolition de la servitude dans les Domaines du Roi. Par M. Gudin de la Brenellerie. A Pa-

ris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine. 1781 *in*-8°. de 12 pag.

Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris, à un Médecin du Collège de Londres; Ouvrage dans lequel on prouve contre M. Mesmer, que le Magnétisme animal n'existe pas. A la Haye, & se trouve à Paris, chez Jorry, Imprimeur-Libraire, rue de la Huchette. 1781. *in* 8°. de 70 pag. Prix 1 liv. 4 s.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Contes Dévots, Fables & Romans anciens ; pour servir de suite aux Fabliaux. Par M. le Grand, in-8°. *Tome quatrième. A Paris, chez l'Auteur, quai de l'Ecole, maison de* M. Juliot ; *& aux adresses ordinaires. Et pour les Pays étrangers, chez* Dufour, *Libraire, à Mastricht.*

Sit apud te honor antiquitati, vel fabulis quoque. *PLINE, Epist.*

Un François ami des Lettres, Monsieur, un Auteur intrépide & laborieux, poussé par le desir d'assurer à sa nation les honneurs de l'esprit & du

génie, a été fouiller les poudreuses archives de notre ancienne Littérature, & en a tiré ces charmans *Fabliaux*, dont la lecture a dû flatter votre amour patriotique & plaire à votre goût délicat. Pour faire suite à ces *Fabliaux*, le même Auteur, M. *le Grand*, nous donne aujourd'hui un nouveau recueil contenant des Fables, des Romans anciens, des Contes dévots. Dans un discours préliminaire que je vous invite à lire, Monsieur, il développe savamment le mérite de ces Contes, l'esprit dans lequel ils ont été composés, & les raisons qui l'ont porté à les publier. M. *le Grand* n'y paroit pas, comme on pourroit le croire, un enthousiaste outré des Ecrivains singuliers qu'a produits la bonne antiquité Gauloise; c'est un juge éclairé, équitable, qui les apprécie ce qu'ils valent. Les pieuses narrations que M. *le Grand* remet au jour, ont toutes pour pères des Moines, & il observe avec raison, qu'un Religieux qui compose se ressent forcément des influences du cloître. Il a beau, dit-il, avoir de l'esprit; il a en même-temps un style &

une manière de penser qui lui sont propres & qui le distingueront toujours de l'homme du monde.

Malgré le ridicule dont ne sont que trop susceptibles les anciennes productions de nos Moines conteurs; il en est plusieurs qui présentent, avec une bonne morale, de l'art & de l'imagination dans le sujet, une diction naïve, & coulante, des détails agréables, des morceaux intéressans. Pour vous en faire lire un de ce genre, je vais placer ici, Monsieur, le commencement du Conte intitulé : *de l'Hermite qui mit son ame en plege* (engagea son ame) *pour celle d'un Orfevre.*

« Certain Orfevre s'étoit réduit à la vie la plus austère, afin de soulager les pauvres. Un Hermite du voisinage ayant entendu parler de cet homme si charitable, eût envie de le connoître. Il se rendit chez lui vers le soir, & trouva la cour remplie de pauvres qui, assis sur des bancs, attendoient leur rétribution ordinaire. Le Reclus s'y assit avec eux : il leur fit divers questions sur l'homme de bien qui les nou-

rissoit, & tous en parlèrent avec éloge & reconnoissance.

» Pendant ce temps l'Orfevre travailloit à sa forge, & suoit pour eux. Quand sa journée fut finie, il vint dans la cour & leur distribua à chacun la moitié d'un pain : puis appercevant le Solitaire ; « Frère, lui dit-il, vous » voyagez sans doute, & vous cher- » chez un gîte. Entrez chez moi, » je vous prie ; & beni soit Dieu » qui vous envoie ici pour me faire » pratiquer une aussi bonne œu- » vre ». A ces mots il le conduisit dans sa chambre, lui lava les pieds, & le fit souper. Pour lui, il ne mangea que du pain, & ne but que de l'eau : c'étoit sa nourriture ordinaire. Pendant le repas nos deux pénitens s'entretinrent de différentes choses édifiantes. L'Hermite intérogea son hôte sur la manière dont il vivoit : il lui demanda si sa fortune étoit considérable. « Non, répondit le prudhomme, » je n'ai que mon travail & mes bras ; » mais comme on me connoît pour » vendre loyalement, je vends beau- » coup ; & c'est ainsi que je me pro-

» cure la consolation de secourir beau-
» coup de malheureux. Quelquefois
» cependant le nombre des pauvres est
» si considérable, qu'il ne m'est pas
» possible de donner à tous. Ah! si la
» chose dépendoit de moi, personne
» ici n'auroit faim. Beau sire, vous que
» Dieu aime, priez-le de me rendre
» riche; afin que je puisse aider tous
» ceux qu'il y laisse dans la peine ».

« Le Solitaire touché de tant de zèle, promit de demander à Dieu cette grace, & il alla se coucher ».

Le but de ce Conte est de faire voir que les richesses gâtent le cœur : car l'Orfevre, par les prières de l'Hermite, étant devenu tout-à-coup possesseur de quinze lingots d'or, abandonne tous ses projets & tous ses exercices de bienfaisance; il renonce même à son commerce, à sa patrie, & se rend à Rome où il étale tout le faste qui suit la fortune; il a le bonheur de plaire à l'Empereur & devient son Sénéchal. Mais cette dignité ne rend au nouveau parvenu ni sa bonhommie ni ses autres vertus. Le précepte de

l'aumône est oublié, les pauvres sont délaissés, ou s'il s'en occupe, c'est pour les vexer. Enfin il faut des coups du ciel, des miracles, pour empêcher que l'ame du bon Hermite qui s'étoit rendue caution de celle du richard, ne fût victime de son coupable changement; & c'est ce que vous trouverez, Monsieur, dans la fin de cette pieuse histoire.

Quelques uns des Contes dont est question, paroissent avoir été faits pour être lûs en public. M *le Grand* donne sur la cause de cet usage une conjecture assés fondée, la voici: « Les gens du monde, les nobles, ayant des Romans ou des Fabliaux que les Ménétriers venoient déclamer chez eux pour les amuser, il est probable que les Moines, par une sorte d'émulation, voulurent avoir aussi des Contes, & qu'ils se les faisoient lire pendant leur repas, au réfectoire, à certains jours de l'année où ils avoient récréation. Or, ces Contes ne pouvant être des Fabliaux, parce que les sujets eussent été pour eux d'une gaieté trop libre, ils adoptèrent vraisemblablement un

certain nombre de Contes dévots qu'ils destinèrent à cet usage, & qui s'y trouvoient d'autant plus propres, qu'ils ne contiennent la plupart que des aventures de Moines & d'Hermites ».

Un Conte qui paroit bien avoir eu pour objet d'amuser dévotement les Moines dans des jours de récréations, & qui pourra vous amuser aussi, est celui intitulé *la Cour de Paradis*. Vous vous rappellez, Monsieur, que jadis les Princes & les grands Seigneurs tenoient dans leurs chateaux des *Cours-plénières*. La Cour de Paradis vous en offre l'image. Ce tableau singulier doit sûrement son existence à quelque imagination riante & même un peu folle. Malgré la bizarrerie des idées, on y voit pourtant un fond de religion qui vous le rendra respectable. Je vais vous mettre à portée d'en juger.

« Dieu un jour, (c'étoit à la Saint-Remi) fut curieux de connoître ceux des bienheureux qui l'aimoient le plus. Dans ce dessein il imagina de tenir Cour-plénière à un mois de-là, c'est-à-dire le jour de la Toussaint. Ayant donc appellé les Apôtres Simon & Jude,

il les chargea d'aller par toutes les *chambres & dortoirs* de son palais la publier, & y inviter de sa part tous les Elus des deux sexes. Les deux Apôtres promirent que le lendemain au lever du soleil ils exécuteroient sa commission; & le lendemain en effet, dès que le soleil parut, il partirent l'un & l'autre avec une clochette en main, pour s'en acquiter ».

Les hèraults célestes se rendent aux différens appartemens des divers habitans du Paradis, & font les invitations prescrites; les prérogatives des rangs sont bien observées dans leur marche : ils vont d'abords chez les Anges, delà chez les Patriarches, & successivement chez les Apôtres, chez les Martyrs, chez les Confesseurs, chez les Innocens. Quand ils en sont au quartier des Saintes; c'est par la *chambre de virginité* qu'ils commencent. Tous remercient Jude & Simon de l'honneur que leur fait le *Sire Dieu*, & promettent d'assister à la fête qu'il veut bien leur donner. Le jour indiqué étant arrivé, le Conteur fait paroître *Gabriel* à la tête de sa troupe aîlée : Chérubins, Séraphins, Anges

& Archanges, tous entrent en voltigeant & caracolant dans les airs; & comme les plus légers, ils vont se placer au plus haut étage de la salle. On voit défiler ensuite *Abraham*, *Isaac*, *Jacob*, *Moïse*, & les Apôtres & les Martyrs, &c. &c. Chaque bande entre en chantant différentes antiennes amoureuses placées dans le Conte. (l'Editeur nous apprend dans une note, que ce sont des réfreins ou des traits de chansons vulgaires qui couroient alors parmi le peuple, & qu'il les a retrouvés presque tous dans les chansonniers du temps.) Quand tous les invités ont pris leurs places, *Jésus* appelle *Pierre* pour lui ordonner de fermer les portes, & de n'ouvrir absolument qu'à gens connus. L'Apôtre répond que tout est fermé; & il commence la fête par entonner de toute sa force, un nouveau couplet. Alors la mère de *Jésus*, priée par son fils de faire les honneurs de l'assemblée, va prendre *Madelaine*, & toutes deux chantent à la brillante compagnie, une invitation de danser. Aussi-tôt, Anges, Pucelles, Dames, Martyrs, Pa-

triarches, Veuves, Innocens, tous enfin se mêlent & commencent une danse générale. Pendant ce temps, quelques uns des Anges les plus beaux voltigeant dans la salle, soufflèrent de toutes parts de la vapeur d'encens, & les quatre Evangélistes postés aux quatre coins, jouèrent sur le cor différens airs qu'ils entremêlèrent aussi d'un galant refrein. La joie devint universelle, elle gagne *Jésus*, il va prendre sa mère avec laquelle il chante & danse comme les autres. Il est à présumer, d'après cette idée du Moine Compositeur, que la danse n'étoit point regardée autrefois comme un exercice indigne d'un auguste & grave personnage. M. *Dorat* assure même dans la préface de sa *Déclamation théâtrale*, que l'ouverture d'une assemblée infiniment imposante, s'est faite par un bal, où tous les membres qui la composoient ont dansé: vérifiez ce fait, Monsieur, si vous en êtes curieux; pour moi je reviens à mon Conte. Il s'y trouve un trait touchant que je veux vous faire connoître.

Au milieu de la joie & des diver-

tissemens du Ciel, on entend les gémissemens des ames qui souffrent dans le purgatoire. L'assemblée en est attendrie & intercède pour elles, mais les prieres de tant de saints réunis sont encore moins puissantes que celles de *la mère-Dieu*; c'est elle seule qui obtient la grace desirée, par ce discours pressant & affectueux qu'elle adresse à son fils : « Doux enfant, écoute celle qui t'a conçu dans son sein, qui t'a nourri de son lait, & porté dans ses bras. Quoique tu sois le Roi du ciel, tu ne dois pas oublier cependant que je suis ta mère, & une mère qui t'a aimé tendrement. Par l'amitié que tu me dois à ton tour, beau fils, je te conjure de pardonner à ces pauvres pécheurs. Ce sont mes sœurs & mes frères; & ta fête, quoique tu fasses, ne sera point plénière, si pendant ce temps il y a ailleurs, sans que tu l'empêches, des gens qui souffrent. Je te demande seulement que, ce jour-ci, & demain encore, leur supplice soit suspendu. Mère, répondit Jesus, que ce que vous desirez soit fait. J'accorde non-seule-

ment deux jours, mais trois; car je veux que tout mon Paradis sache que je vous aime ».

Le pieux narrateur termine enfin son histoire en plaçant dans le Ciel les ames qui avoient fini leur pénitence à l'époque de la fête qu'il suppose. Elles y parurent, dit-il, aussi blanches que l'aubépine quand le printemps l'a fleurie.

Voilà, Monsieur, des échantillons des contes appellés *dévots*. Vous conviendrez que le premier a des choses estimables, & celui-ci des détails plaisans. Si vous voulez des traits plus gais, lisez le conte *de l'hermite, que le diable trompa avec un coq & une poule*, celui *du Prévôt d'Aquilée* & celui d'un *hermite & du Duc de Malaquin* : deux autres contes sur ce titre, *de la bonne Impératrice*, *de la Reine qui tua son Sénéchal*, plairont aux amateurs d'événemens tragiques, & aux amateurs de la vertu. Enfin dans ce nouvel assemblage de contes il y a de quoi satisfaire tous les goûts. Passons aux fables qui les suivent.

Vers le milieu du treizième siècle il existoit une femme poëte appellée Marie : elle prit le surnom de france pour désigner sa patrie, & cette même patrie peut à bon droit s'honorer de lui avoir donné le jour ; car Marie possédoit un esprit de la meilleure trempe, & de vrais talens. Elle l'a prouvé par une traduction en vers françois de fables d'*Esope* & de quelques autres Auteurs. Nous devons cet ouvrage, ainsi que l'illustre muse nous l'apprend elle-même, aux sollicitations du Comte *Guillaume de Dampiere, la fleur de Chevalerie & de Courtoisie*. Mais le motif qui la détermina sur-tout atteste l'honnêteté de son ame, ce fut pour se rendre utile, en contribuant à rendre meilleurs ceux qui la liroient. « Tel est, dit-elle, le but que doit se » proposer quiconque a reçu du Ciel » le talent des vers. Il doit l'employer » à instruire son siècle, à recueillir les » exemples de vertu que nous ont laissés » sés les sages, leurs maximes sensées, » leurs bons discours, afin de les trans» mettre à la postérité : & voilà ce qui

» m'a engagée moi-même à rimer ».
Si elle choisit la Fable, dit-elle encore, c'est que *sous un moyen apparent de folie, il n'y en a aucune que ne récèle une philosophie profonde.*

C'est un choix précieux de ces petites pièces philosophiques, rimées par la savante *Marie*, & oubliées dans la nuit des temps, que M. *le Grand* nous présente ici. Un françois plus pur, donne à ces Fables une nouvelle parure, mais il eût été bon peut-être d'en montrer quelques-unes sous les ajustemens gaulois. Je me hâte de prendre parmi ces utiles apologues ceux qui me paroissent spécialement faits pour vous plaire.

Quand on est contraint par la fortune à vivre en maison étrangère, quelques soient les désagrémens qu'on y éprouve, il est encore bien plus doux de s'y voir à titre d'ami qu'à titre d'esclave. Cette vérité va vous être démontrée dans la Fable suivante : vous y verrez en même-temps l'intérieur d'une ferme. C'est un tableau charmant, qui mériteroit d'être répété

par le pinceau suave de M. *Greuze*.

L'Ane & le Chien.

Un Ane se plaignoit de sa destinée; un Chien l'entendit, & prétendit être bien plus à plaindre encore. Le premier racontant ses infortunes, détailla tout ce qu'il avoit à souffrir pendant l'année. Toujours sur le chemin pendant la chaleur, par le vent ou la pluie; aujourd'hui c'est de la farine ou du blé, demain c'est du fumier ou du bois qu'il lui faut porter. Il plie sous le fardeau, il ne peut marcher; on l'accable de coups. A peine lui laisse-t-on dans la journée quelques instans de relâche, pour aller le long des fossés pâturer à la hâte un peu de mauvaise herbe. Du reste aucun soin de sa personne; toujours des menaces & du mépris; jamais un mot d'amitié ni une caresse. « Tu travailles le long de la » semaine, il est vrai, lui répondit le » Chien; mais, le soir, quand tu ren» tres, tu trouves une étable bien » chaude où tu peux t'étendre & repo» ser en paix. Moi, au contraire, je

» n'ai jamais de repos. La nuit comme
» le jour, l'hiver comme l'été, mon
» sort est de veiller dans une cour, ex-
» posé à toute la rigueur des saisons.
» Vient-il dans sa maison à se glisser
» un voleur ou un loup; il faut com-
» battre au risque de ma vie, & te dé-
» fendre pendant que tu dors. Le ma-
» tin, après une nuit ainsi passée, je
» vais à jeun me présenter à la cui-
» sine pour recevoir la récompense de
» mes services. J'y trouve la servante
» qui, aux dépens de son Maître, dé-
» jeûne secrettement avec le valet
» qu'elle aime. Ils me chassent à grands
» coups de pieds, parce que je les
» importune. Obligé d'attendre l'heure
» du dîner, quoique mes entrailles
» crient famine, j'accours enfin, &
» trouve toute la famille à table; bu-
» vant & mangeant bien. J'ai beau
» pendant ce temps-là les regarder pi-
» teusement, aucun d'eux ne daigne
» seulement faire attention à moi; &
» je me crois très-heureux si, après
» bien des caresses de ma part, ils dai-
» gnent, lorsqu'ils n'ont plus faim, me
» jetter quelques os décharnés. Pen-

» dant que je suis occupé à le dévo-
» rer, l'un des enfans ou l'une des
» filles laisse échapper quelque incon-
» gruité : l'encens frappe l'odorat : on
» se bouche le nez : au diable le mâ-
» tin, s'écrie-t-on ; & à l'instant mille
» coups que je n'ai pas mérités, pleu-
» vent sur moi ; on me chasse, & je
» me vois obligé de me sauver à la
» cour, sans oser reparoître de toute
» la journée. Tout ce que tu viens de
» dire est vrai, reprit l'Ane ; mais si
» l'on te procure des momens de cha-
» grin, tu en as d'autre aussi qui te
» dédommagent. Tu vis avec ton maî-
» tre, il reconnoît tes bons offices, il
» te loue, il te caresse ; & au moins
» l'emploi dont il te charge n'est pas
» avilissant ».

Pour vivre heureux dans la société, il faut absolument y porter des qualités propres à nous mériter de sa part, ou de l'amour, ou du respect ou de la confiance. C'est une maxime ingénieusement exposée dans la Fable du *Vieillard & du Chevalier* ; mais il est besoin d'avoir un tact fin pour la saisir. Je vous en fais juge, Monsieur.

« Il y avoit un Vieillard qui avoit beaucoup voyagé. Comme d'ailleurs il étoit plein de sens, on le consideroit à la ronde, & l'on écoutoit volontiers ses conseils. Un jour certain Chevalier du voisinage vint le consulter. « Prud-
» homme, lui dit-il, je n'ai rien qui
» me fixe ici, & je veux vivre heu-
» reux. Dites-moi, quel est le pays où
» je dois me retirer pour cela. Dans
» celui où l'on voudra vous aimer,
» répondit le Vieillard. Et si je ne trou-
» vois point de gens qui voulussent
» m'aimer, reprit le Gentilhomme? —
» Dans ce cas-là, Sire, je vous conseille
» d'aller où l'on vous craindra. — Mais
» enfin, si le peuple chez qui je m'é-
» tablirai n'avoit point de raisons pour
» me craindre. — Eh bien, alors allez
» où l'on ne vous craindra pas. — En-
» fin, si par hasard je ne pouvois pas
» encore trouver ce pays-là, lequel
» choisirai-je, je vous prie? — Celui,
» Sire, où vous ne trouverez per-
» sonne, & où vous serez sûr que per-
» sonne ne vous trouvera ».

Les bons Souverains pourront faire usage de l'avis que renferme l'apologue suivant.

L'Aigle, l'Autour & les Pigeons.

« Le Roi des oiseaux reposoit en paix, perché sur un arbre. A ses côtés étoit l'Autour, son Sénéchal, & un peu au-dessous, des Pigeons, occupant d'autres branches, jouoient & folatroient sans crainte sous le feuillage. Cette confiance choqua l'Autour. Insolents! leur dit-il, vous bravez ma serre, parce que la présence de votre Monarque vous rassûre; mais si j'étois seul ici, vous ne m'insulteriez point impunément ».

» Un Roi sage ne doit point choisir ses Officiers parmi les méchans: car enfin s'il est des momens où ses regards peuvent les contenir, il en est beaucoup plus où il seront assurés de n'être point vus ».

Pour quoi, dit quelque part un Auteur, pourquoi juge-t-on les procès à la pluralité des voix, puisque la raison est le partage du plus petit nombre? C'est sur cette opinion qu'est fondée la Fable qui suit.

Le Voleur & les Moutons.

« On avoit mis au pâturage un nombreux troupeau de Moutons; & com-

me l'endroit étoit fermé, on ne leur avoit donné aucun gardien. Un Voleur s'en apperçut, & profita de cette sécurité pour en dérober un. Le lendemain il vint pour en dérober un second; le sur-lendemain deux ou trois; & pendant long-temps il fit ainsi tous les jours. Les Moutons voulurent d'abord en avertir leur maître; mais choqués de l'indifférence méprisante avec laquelle il sembloit les avoir abandonnés, ils se piquèrent contre lui, & pour le punir, se laissèrent enlever les uns après les autres, sans pousser le moindre cri. Le Voleur cependant revint tant de fois au butin, qu'enfin il ne resta plus qu'un agneau. Quand celui-ci vit que son tour étoit venu, il eut peur, & alla se plaindre au maître. Nous avons pris un sot parti, lui dit-il; mais n'en soyez point étonnés, nous étions un grand nombre ».

De l'abondance du cœur la bouche parle, dit un ancien proverbe. Il paroît avoir fait éclore la fable que voici.

Le Prêtre & le Loup.

« Un Prêtre avoit un Loup privé, auquel il voulut apprendre à lire. Ça,

lui dit-il, en lui montrant un alphabet, regarde bien ceci, & répète après moi : *A*. Le Loup, au lieu de répéter la lettre, se mit à crier *Bé*. En vain le Prêtre se tuoit de lui crier *A*, il en venoit toujours à prononcer le cri du mouton. Ah ! je vois bien à présent, s'écria le maître, que ce qu'on a dans le cœur, on l'a toujours sur les lèvres ».

On ne connoît souvent le prix des choses qu'après les avoir perdues. Telle est la moralité cachée de cette autre petite Fable.

Du Villain & de son cheval.

Un Villain qui voyageoit le Dimanche, voulut en route entendre la messe. Il entra pour cela dans une Eglise & laissa son cheval à la porte. Pendant tout le temps que dura le sacrifice, il pria Dieu de lui donner un autre cheval, parce que le sien ne valoit rien ; mais quand il sortit, il s'apperçut qu'on le lui avoit volé. Alors il rentra pour demander à Dieu de le lui rendre,

parce que jamais il n'en avoit eu un aussi bon.

Je vais encore placer sous vos yeux, Monsieur, *le Loup devenu Roi* ; c'est une Fable bien plus étendue que les autres, mais elle renferme tant de bonnes choses, elle est si belle dans toutes ses parties, que vous me saurez gré de vous la faire connoître.

« On raconte que le Lion, ayant un jour résolu de voyager, convoqua tous les animaux pour leur déclarer son projet ; & comme d'ailleurs il ne comptoit pas de revenir de si-tôt, il leur permit même de se choisir un Roi à sa place. Tous répondirent d'abord que sur un choix si difficile, ils ne s'en rapporteroient qu'à lui seul ; & en conséquence, ils le prièrent de chercher dans sa noble famille, quelqu'un qui fût digne d'être son successeur. Je ne me suis point donné d'héritier, répondit-il ; je laisse le trône vacant, placez-y qui vous plaira.

« D'après ce consentement, les animaux prirent jour pour se donner un maître. Ils choisirent le Loup, & vinrent demander pour lui l'agrément de

leur ancien Monarque. « J'approuve » votre élection, dit celui-ci. Votre » nouveau Roi est actif, hardi, entre» prenant; & je ne désirerois à son cou» rage & à son caractère, qu'un peu » plus de franchise & de loyauté. Pre» nez garde seulement qu'il ne se donne » quelque trrître pour conseiller. Si, » par exemple, il alloit prendre le Re» nard, ce seroient deux méchans en» semble; & alors vous auriez tout à » craindre. J'apréhende encore, je l'a» vouerai, qu'il ne puisse pas comman» der à sa gloutonnerie. Voulez-vous » suivre un bon conseil? Faites-lui » promettre que tant qu'il sera Roi, il » ne mangera chair d'animal vivant; » & ne lui prêtez serment d'obéissance, » que quand il aura, le premier, prêté » celui-là ».

» L'avis fut exécuté. Le Loup fit sans scrupule tous les sermens qu'on voulut, parce qu'il espéroit bien les rompre impunément lorsqu'il seroit le plus fort. En effet, il ne vit pas plutôt son autorité assurée & son successeur parti, qu'il voulut manger de la chair. Cependant, afin de ne pas trop effa-

toucher les esprits, il employa la ruse; & la sienne fut telle, qu'elle eut l'apparence de la justice.

» Il appella donc la Brebis, & lui demanda sur la foi qu'elle lui devoit comme sujette, s'il étoit vrai, ainsi qu'on le prétendoit, qu'il eut l'haleine forte. Celle-ci, trop bête pour soupçonner le piège qu'on lui tendoit, convint avec franchise que la bouche du sire exhaloit une odeur capable de suffoquer. Lui aussi-tôt, avec l'apparence de la colère, convoque ses Barons. Il leur demande quel traitement mérite celui qui a fait honte & insulte à son Seigneur: tous opinent à la mort; & à l'instant il fait égorger la brebis & la mange, après en avoir cependant distribué quelques morceaux aux juges, pour les intéresser à sa félonie.

Quelques jours après, lorsque la Brebis fut entièrement consommée, il manda le Chevreuil, & lui fit la même question qu'à l'autre. Ce dernier, que l'aventure du porte-laine avoit rendu circonspect, donna dans l'extrémité opposée, il assura le Prince qu'il n'y avoit roses, parfums, ni aromates, qui

pour

pour la douceur approchassent de son haleine. D'après une flatterie aussi grossière, nouveau conseil pour savoir comment devoit être puni le sujet qui avoit menti impudemment à son Souverain; nouvel arrêt de mort par conséquent, & nouvelle victime ».

» Peu après, le Loup en se promenant, apperçut un gros Singe dont il eut envie. Il le questionna aussi sur son haleine, comme les deux premiers; mais le drôle étoit plus fin qu'eux. Il répondit adroitement qu'elle ressembloit à mille autres; c'est-à-dire, qu'il ne la trouvoit ni douce, ni forte. La réponse étoit adroite; il n'y avoit pas là de quoi le traduire en jugement; aussi le tyran fut-il embarrassé. Voici ce qu'il imagina ».

» Il se mit au lit, se dit malade, se plaignit d'un dégoût général, & envoya chercher des Médecins. Ceux-ci lui demandèrent s'il n'y auroit pas quelque chose qui pût le ragoûter. « Non, » répondit-il. J'ai bien, il est vrai, » une envie démésurée de manger du » Singe; mais je sais le serment que » j'ai fait en montant sur le trône; &

» j'ai la conſcience trop délicate pour » y manquer ». Les Médecins, comme vous pouvez croire, s'empreſsèrent de raſſûrer cette ame ſi timorée. A les entendre, tout devenoit juſte, quand il s'agiſſoit de conſerver une tête ſi chere. Enfin ils repréſentèrent que le Roi avoit promis ſeulement de ne point manger de chair vivante, mais que ſon ſerment ne regardoit point la chair morte. Ainſi il n'y avoit, ſelon eux, qu'à tuer le Singe; & les ſcrupules du Sire n'avoient plus de fondement ».

» Ces ſcrupules n'étoient pas bien conſidérables; car il étrangla lui-même l'animal & le mangea auſſi-tôt. Ce n'eſt pas tout. Enhardi par ces criminelles complaiſances, il devint de jour en jour plus entreprenant. Bientôt il ne connut plus de frein; & pendant tout le temps qu'il régna, il ne ceſſa de dévorer ſans honte ſes ſujets, toutes les fois que ſa faim lui en demanda quelqu'un ».

» On doit bien ſe garder de ſe donner pour Seigneur un homme méchant; car rien ne pourra l'arrêter, & il trai-

tera ſes ſujets comme le Loup traita les ſiens ».

Vous connoiſſez, Monſieur, une Fable de *Phedre*, appellé *la Mouche & la Fourmi*, elle a été miſe en beaux vers par notre délicieux *Lafontaine*; l'eſtimable *Marie de France* l'a auſſi verſifiée en y changeant un des acteurs. C'eſt l'Abeille qu'elle y place au lieu de la Fourmi. M. *le Grand*, par des bonnes raiſons qu'il en apporte, approuve beaucoup ce changement. Je ſuis aſſez de ſon avis, mais pourtant j'aime mieux que *Lafontaine* ait ſuivi la verſion de *Phèdre*, que celle de *Marie*. S'il eut fait comme elle, nous euſſions perdu ce trait poëtique & charmant qui ſert ſi bien la vanité de la mouche.

Faut-il que l'amour-propre aveugle les eſprits
D'une ſi terrible manière,
Qu'un vil & rampant animal
A la Fille de l'air oſe ſe dire égal!

La Mouche n'auroit pu tenir un pareil propos à l'Abeille, puiſque celle-ci eſt *Fille de l'air* auſſi bien que ſa rivale, &

c'eſt ſûrement parce qu'elles ſont Mouches toutes deux, c'eſt-à-dire, qu'elles ont à peu près toutes deux les mêmes facultés, les mêmes avantages que *Phedre* & *Lafontaine* ne ſe ſont pas aviſés de les faire diſputer enſemble ſur la prééminence de leur mérite perſonnel. Au reſte, Monſieur, vous voyez par toutes les Fables que je vous ai citées, que M. *le Grand* a rendu un vrai ſervice à ſes compatriotes, en remettant au jour un petit tréſor dans lequel ils peuvent puiſer, & des modèles de goût, & des préceptes de conduite.

A la ſuite des Fables, le ſavant Editeur ſe propoſoit de placer quatre de nos anciens Romans. Le volume qui devoit les réunir n'en a pu contenir qu'un; il eſt intitulé : *Patenopex, Comte de Blois*. C'eſt un Roman de féerie, tiré d'un manuſcrit de la Bibliothèque de Saint-Germain des Prés; l'original eſt en vers, & ſa traduction préſente, en beaucoup d'endroits, toute la majeſté du Poëme épique. On ignore le nom de l'aimable Auteur auquel nous devons cet ouvrage; mais c'étoit ſurement un homme de beaucoup d'eſprit

& d'une brillante imagination. Vous aimerez son exorde.

« L'hiver a depuis quelque-temps quitté nos contrées. Déjà la terre, rappellée à la vie, s'est parée d'une verdure nouvelle. Chaque jour l'air devient plus doux, le ciel plus serein, le soleil plus éclatant. Fleurs, bois & prairies, tout revit, tout se ranime. Dès que l'aurore a paru sur nos sillons, l'alouette commence ses chants pour nous inviter à aimer. Dès qu'elle a paru sous la feuillée, le rossignol chante pour nous donner les mêmes leçons d'amour ».

» Au milieu de cette régénération & de cette joie universelle, pourrais-je rester oisif, moi à qui nature a donné jeunesse & santé? Non sans doute; je veux chanter aussi, & vous donner en vers certaine histoire touchante & merveilleuse : car, quoique ce soit là œuvre difficile, j'ai, grace à Dieu & à mon Seigneur, le plaisir de l'entreprendre ».

» Ici, je m'y attens bien, les Savans me diront qu'écrire une histoire autrement qu'en latin, c'est perdre son

temps. Moi je leur répondrai qu'on ne le perd que quand on ne fait rien ; qu'on le perd, par exemple, lorsqu'on l'emploie à jouer. En effet, votre partie est-elle finie, adieu tout votre plaisir; il cesse avec elle : au lieu que moi, lorsque j'aurai achevé mon ouvrage, je m'en amuserai encore. Ceux qui le liront, ou qui l'entendront lire, s'en amuseront de même ; & de plus, ils y trouveront sages maximes & bons exemples, qu'ils pourront, s'ils veulent, mettre à profit ».

Après ce début où vous avez pu remarquer, Monsieur, une certaine naïveté qui fait plaisir, le Poëte Gaulois commence l'histoire de son héros. Il lui donne, selon la coutume des Romanciers, une naissance illustre, une figure ravissante, & toutes les qualités qui doivent être l'appanage d'un grand Prince. Il lui suscite des aventures merveilleuses, dont le pouvoir de la féerie fait les honneurs. L'heureux Comte *de Blois* est aimé d'une belle Princesse, savante en négromancie. La peinture de leurs amours est un peu voluptueuse en quelques endroits, mais

partout elle eſt attendriſſante. *Partenopex* & *Mélior*, ſa douce amie, intéreſſent bien autrement un lecteur que les inſipides amans des hiſtoriettes éphémères, dont nous ſommes inondés tous les jours. Dans tout le cours de ſon Roman poétique, le chantre du Comte *de Blois* me paroît un tendre & pieux Chevalier, entièrement dévoué au beau ſexe. Il interrompt ſouvent ſon récit pour faire l'éloge de cette aimable moitié du genre humain. Excité par l'exemple de l'Auteur que j'examine, je veux auſſi pour faire ma cour aux Dames, vous citer ces paſſages; vous y verrez la dévotion pêle-mêle avec la galanterie, mêlange bizarre & peu décent, qui ſemble être le cachet du temps, où ce Roman fut écrit.

» Qu'eſt-ce que ce monde avec ces beautés & tous ces tréſors, en comparaiſon d'une femme charmante qui peut à ſon gré faire éclore chez vous le plaiſir, le rire & la joie? J'ignore comment penſent les autres hommes; mais quant à moi, je n'eſtime rien au prix d'elle. Lorſque Dieu plaça ſur la terre les différentes créatures qui l'habitent,

il leur départit à chacun un don particulier. Le cerf eut la vîteſſe, le taureau la force; pour les femmes, il leur donna la beauté. Quant à leur cœur, il le forma, non de terre, comme tout ce qui eſt terreſtre; mais de miel pur; & il ſe plut à le rendre ainſi plus doux que tout ce que produit enſemble l'univers. C'eſt pour cela qu'il les aime. C'eſt pour cela que je les aime auſſi, moi; & s'il excluoit de ſon paradis ce ſexe aux yeux enchanteurs, ma foi, je le remercierois de ſon paradis. . . . . Tel eſt le cœur des femmes : ſous le ciel entier rien n'eſt ſi bon, lorſque Dieu leur inſpire la volonté d'aimer. Puiſſe-t-il la leur donner à toutes; mais puiſſe-t-il leur donner à toutes auſſi, celle d'aimer loyalement, & de n'aimer qu'un ſeul » !

Dans une autre page, notre Auteur ſe déclare le champion des Dames par cette tirade. « Moi je dirai : puiſſent par toute la terre être punis & couverts de honte ceux qui médiront des Dames! puiſſent-ils, pour leur châtiment, ne jamais voir Dieu dans ſon paradis! Après tout, ce ne ſera jamais un Clerc

qui se promettera de parler d'elles en mal; mais plutôt un vilain, accoutumé à vivre avec la plus crapuleuse canaille. S'il se trouvoit au reste quelques méchans qui pensassent ainsi; eussent-ils la langue la mieux affilée du siècle, qu'ils viennent; je me fais contre eux le champion de ce sexe charmant, & d'avance je réponds de les réduire au silence. Oui, j'aime les Dames, moi. Je leur ai abandonné mon cœur & mon ame, & m'en vante tout haut. Eh! après tout, Dieu n'at-il pas voulu que nous les aimions, lui qui les a faites douces, belles & tendres? Maudit soit encore celui qui osera en médire ».

D'après ces morceaux, vous soupçonnez, Monsieur, que le galant Romancier avoit le cœur pris par une beauté; il aimoit en effet, c'étoit pour obéir & plaire à sa Dame, qu'il composoit l'histoire que nous lisons. Lui-même revèle son secret, écoutez-le, je vous prie :

« .... Quoique navré de douleur, je vais vous conter tout cela; ma dame l'ordonne. Et après tout, l'amour qu'elle m'a inspiré a besoin de

distraction. Si mon esprit étoit toujours occupé d'elle, mes maux sont tels que bientôt il faudroit mourir. Oui, je mourrai par elle; puisqu'il n'y a qu'elle qui puisse me guérir, & que son cœur s'y refuse. Je vais lui obéir néanmoins, en me recommandant à ses bontés, en la recommandant elle-même à Dieu, ainsi que toutes les femmes aimables qui lui ressemblent. Puisse notre Sire, quand elles ne seront plus, les placer toutes avec distinction dans son paradis! Et puisse-t-il m'accorder à moi la grace de jouir, pendant une éternité, d'une compagnie si charmante »!

L'amant auteur fait des réflexions sur l'amour, qui sont encore très-bonnes à vous rapporter; elles finissent par un compliment délicat à sa Mie, le voici :

« .... Ainsi se comporte Amour. Tour-à-tour il devient doux & cruel; tour-à-tour il nous départ les tourmens & le repos, la sagesse & la folie, la honte & l'horreur. Combien est à plaindre un cœur qui en est affligé! hélas! quand ce mal lui fait perdre la rai-

fort; devons nous l'en blâmer? Non; c'est une fièvre qui le saisit tout-à-coup, sans qu'il puisse, ni la prévoir, ni s'en guérir. Eh! faut-il s'étonner qu'une fièvre trouble le cerveau? Si nous écoutions la prudence, elle nous diroit de n'aimer que la plus belle & la plus sage; mais dans le délire dont je vous parle, on n'écoute point la prudence. Voilà pourquoi chaque amant croit avoir pour mie le phénix des femmes; voilà pourquoi belles & laides, sages & folles, toutes sont aimées. Pour moi au reste, je m'applaudis fort de ce que les choses sont ainsi: car s'il n'y avoit que les qualités estimables, la beauté, la sagesse, la franchise & la douceur, qui fissent aimer, on aimeroit que ma Dame; & le monde entier me la disputeroit. D'un autre côté, quoique sans rivaux, je n'en suis pas plus heureux. L'ingrate, hélas! sait trop bien qu'elle est belle, son miroir le lui a répété trop souvent, & de-là naît cette rigueur inflexible avec laquelle elle rejette si constamment mes tendres prières ».

Présentement vous connoissez, Mon-

sieur, la tournure d'esprit de celui qui traça l'histoire de *Parténopex*; si je m'abstiens d'achever l'analyse de ce Roman, c'est pour aiguilloner votre curiosité, & vous engager par-là d'en faire la lecture entière. Vous ne vous plaindrez pas de cette petite ruse, car l'ouvrage est en tout point fort agréable, & l'on doit savoir gré à la plume élégante qui le fait revivre aujourd'hui. M. *le Grand* se propose de donner dans un supplément les trois autres Romans qu'il a annoncés. S'ils sont aussi intéressans que celui-ci, il ne peut trop tôt acquitter sa parole.

Je suis, &c.

P. S. J'oubliois de vous dire, Monsieur, qu'en tête du volume dont je viens de vous entretenir, on trouve le Prospectus d'un Ouvrage intitulé: *Histoire de la Vie privée des François, depuis l'origine de la Nation jusqu'à nos jours*, par le même Auteur, (M. *le Grand*). Cette histoire peut devenir très-curieuse entre les mains d'un homme habile à faire des recherches, &

déjà muni de nombreux matériaux. Elle sera divisée en quatre parties : la première comprendra tout ce qui regarde la nourriture de la nation ; la seconde, son architecture, sa manière de se loger, son ameublement ; la troisième, ses habillemens & parures ; la dernière enfin, ses amusemens, jeux & plaisirs. La première concernant les alimens, est faite en entier, & paroîtra vers la fin de cette année, ou au plus tard dans les premiers mois de 1782. L'Auteur voulant connoître à peu-près le nombre d'exemplaires qu'il doit hazarder, dans une entreprise qui lui deviendra très-dispendieuse par les gravures qu'elle exigera, sur-tout quand il sera à la partie des habillemens, prie ceux qui voudront l'ouvrage de se faire inscrire chez lui, *Quai de l'Ecole, maison de M. Juliot*, sinon ils le paieront plus cher.



LETTRE XII.

Legs d'un Père à ses Filles; *par feu M.* Grégory. *Traduit de l'Anglois, sur la quatrième édition. A Londres, & se trouve à Paris, chez* J. G. Mérigot, *Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée*, 1781.

C'Est toujours avec un nouveau plaisir, Monsieur, que je vous entretiens des ouvrages qui traitent de l'éducation de la jeunesse, & particuliérement de celle du beau sexe, qui est encore si négligée, si imparfaite parmi nous, comme ailleurs. Ce n'est pas sans doute faute de maisons destinées à instruire & à former les jeunes filles, que nous voyons la plupart d'entr'elles si gauches, si ignorantes, ou si dissipées en entrant dans le monde; c'est-à-dire au moment où leur éducation devroit être finie. Toutes nos cités sont remplies de pensions & d'écoles pour les jeunes

demoiselles. Il n'est guere de couvents de filles, qui n'en prennent pour les instruire; plusieurs mêmes de ces couvents ne sont institués qu'à cette fin. Un grand nombre de mères sages & laborieuses se chargent elles-mêmes du soin de former leurs filles; & cependant l'éducation de presque toutes en général paroît manquée. Celles qui reviennent du couvent, en rapportent pour l'ordinaire un esprit minucieux & un cœur faux, accoutumé à déguiser ses sentiments mêmes les plus innocents. Celles qui ont été élevées dans la maison paternelle, paroissent souvent trop libres, trop évaporées : les unes & les autres auront, si vous le voulez, des talents agréables, des graces, qu'elles devront ou à l'art, ou à la nature; elles sauront un peu d'histoire, de géographie, posséderont même quelques langues étrangères, & pratiqueront par conviction, ou par habitude, la religion qu'on leur a enseignée. Mais de bonne foi, cela suffit-il pour faire une mère de famille, qui connoisse toute l'étendue de ses devoirs, & qui ait le

courage de les remplir ; dont la vertu ſoit aſſez ferme, aſſez inébranlable pour réſiſter à toutes les ſéductions d'un monde corrompu ? Non, Monſieur ; ce vernis d'éducation, dont on a plâtré leur enfance, s'effacera bientôt : les paſſions impétueuſes de l'âge, retenues pour un moment, rompront cette foible digue, & ſe déborderont comme un torrent. Ces perſonnes ſi timides, ſi réſervées, ſi ſages, tandis qu'elles étoient entourrées des murs d'un couvent, ou obſervées par l'œil vigilant d'un père ou d'une mère, cauſeront le ſcandale de la ville, la honte de leur famille & le déſeſpoir d'un époux trompé. Chaque jour on eſt témoin de ces déſordres, fruits ordinaires de nos éducations modernes ; on en gémit, & l'on s'occupe peu des moyens de les prévenir. On ſe contente d'attribuer à la foibleſſe & à la légéreté d'un ſexe charmant, & non moins ſuſceptible de culture que le nôtre, des défauts & des vices, qu'on ne devroit ſouvent imputer qu'aux mauvaiſes inſtitutions qu'on lui donne. On l'inſtruit plus à plaire, qu'à

réfléchir & à raisonner; & c'est sa raison qu'il faudroit fortifier de bonne heure par des principes solides, dont on lui démontreroit l'utilité & la sagesse. A peine cette raison a-t-elle acquis quelque maturité, qu'on l'attaque avec toutes les armes du libertinage & de la séduction. Comment une jeune personne soutiendra-t-elle tant d'assauts livrés à sa vertu, si on ne l'a pas mise à même de les repousser par la réflexion? C'est sans doute pour n'avoir rien à se reprocher à cet égard, que feu M. *Grégory* a laissé à ses filles le legs précieux dont j'ai à vous rendre compte.

Ce petit ouvrage de 152 pages est précédé d'un avertissement du traducteur & d'une préface de l'éditeur anglois. Dans le premier, le traducteur françois se rassure sur l'accueil qu'on fera à sa traduction, par celui que l'original a reçu en Angleterre. Quatre éditions successives d'un livre, sont en effet une preuve incontestable de sa bonté & de son utilité. Ce qui ne l'empêche pas de craindre une objection qui, en France, est d'un

plus grand poids qu'ailleurs; c'est que la morale en préceptes est si rebattue & si commune, qu'il est difficile de lui donner le piquant de la nouveauté & de lui concilier l'attention du Public. La crainte du traducteur n'est que trop fondée. Nous avons tant d'excellents ouvrages sur tous les sujets, & principalement en fait de morale, qu'il nous semble qu'on ne peut plus nous rien apprendre de nouveau sur ce dernier objet, & qu'un moraliste quelconque ne fait que répéter aujourd'hui ce qui a été dit cent fois. Malgré cette persuasion du Public, le traducteur se flatte que le livre de M. *Grégory*, s'il n'est pas entiérement neuf pour le fond, l'intéressera du moins par plusieurs idées nouvelles, & sur-tout par le ton simple & aisé, dont un père tendre & vertueux donne ses derniers avis à ses filles.

Dans la préface, l'Editeur, qui est le fils même de l'Auteur, nous apprend à quelle occasion son père composa ce petit ouvrage, qu'il a trouvé dans ses papiers après sa mort. Il venoit de perdre une épouse chérie; sa

propre santé s'affoiblissoit ; le sort de ses filles alarmoit sa tendresse ; il vouloit leur laisser des conseils capables d'opérer leur bonheur, si elles étoient fideles à les suivre. Il nous apprend encore que M. *Grégory* étoit déja connu avantageusement parmi les bons écrivains Anglois, par plusieurs ouvrages solides, tels que *la comparaison de l'homme & des animaux*, & *un essai sur la profession & sur les devoirs d'un Médecin*; & qu'en général dans tout ce qu'il a écrit, il n'avoit jamais eu en vue, que le bien des hommes. Les remarques de l'Editeur & du Traducteur ne peuvent qu'inspirer une heureuse prévention pour le livre de M. *Grégory*. Il réunit sous quelques chefs principaux toutes les leçons qu'il trace à ses filles. Il commence par la *Religion*, comme l'article le plus essentiel.

» Les devoirs de la Religion, dit-» il, lient également les deux sexes ; » mais les hommes par la dureté na-» turelle de leur cœur, & la force de » leurs passions, auxquelles la licence de » leur éducation donne encore plus de

» violence, sont portés à une plus
» grande dissolution de mœurs, &
» moins capables de certains senti-
» ments délicats. Il y a à cet égard une
» grande différence de votre sexe au
» nôtre. Le caractère général des fem-
» mes, une sensibilité plus grande, la
» modestie, la sévérité, avec laquelle
» on les éleve ordinairement, éloi-
» gnent d'elles jusqu'aux tentations de
» certains vices grossiers, auxquels
» nous sommes sujets; rendent ces
» vices plus odieux en elles; & les
» disposent naturellement à la prati-
» que des devoirs, dans lesquels le
» cœur est principalement intéressé.
» Par cette disposition, jointe à la
» chaleur de leur imagination, elles
» sont plus susceptibles que les hom-
» mes, des sentiments Religieux.

» Les femmes se trouvent souvent
» dans des circonstances qui leur ren-
» dent les motifs de la Religion, bien
» nécessaires pour se conduire avec
» courage & d'une manière convena-
» ble. Leur vie est quelquefois une
» vie de souffrance. Elles ne peuvent
» alors se jetter dans les affaires, ni se

» dissiper par le plaisir & la débau-
» che, comme les hommes font
» lorsque le malheur les presse. Elles
» sont obligées de souffrir en silence
» des maux qu'on ignore, ou qu'on
» ne plaint point. Souvent elles doi-
» vent montrer un visage serein &
» riant, tandis que leur cœur est dé-
» chiré d'angoisses, ou plongé dans le
» désespoir : alors les consolations de
» la Religion sont leur unique res-
» source, & c'est principalement ce
» secours qui fait qu'elles supportent
» les chagrins domestiques avec plus
» de courage que nous. »

Vous trouverez de la justesse dans ces réflexions. M. *Grégory* observe que la Religion est nécessaire aux femmes dans une infinité d'autres circonstances. Un des plus grands avantages qu'elles en retirent, c'est qu'elle reprime en elles ce goût excessif, qu'elles ont presque toutes pour la dissipation & le plaisir : goût dangereux qui les entraîne souvent dans les plus grands désordres. La Religion étant plus de sentiment que de raisonnement, sur-tout pour les femmes, dès qu'elles

ſont ſuffiſamment convaincues de la vérité des dogmes de la foi, il leur défend toute diſpute ſur cet objet. Conſeil ſage, dont la pratique ne peut que rendre une femme reſpectable. Au lieu que celle qui s'engage dans ces combats théologiques, pour leſquels elle n'eſt point faite, s'expoſe ſouvent au ridicule, & à ſe voir embarraſſée par des objections ou des plaiſanteries, qui finiront par la rendre incrédule. Que de conquêtes nos jeunes athées ne font-ils pas tous les jours à la faveur de ces diſputes ſur la Religion? M. *Grégory* porte plus loin encore les précautions que doivent prendre ſes filles pour conſerver leur croyance intacte. Il leur interdit la lecture de tout livre, qui tendroit à ébranler leur foi; toute converſation, tout diſcours, où l'on ſe permettroit la moindre raillerie ſur la Religion. Sur ce point il eſt aiſé à une femme raiſonnable d'impoſer ſilence à l'impiété ou au libertinage. La froideur ſeule, dont elle écoutera leurs propos, ſuffira pour les arrêter.

« Je deſire, continue l'Auteur, que

» vous régliez vos opinions reli-
» gieuſes uniquement ſur l'écriture ;
» embraſſez celles qui y ſont claire-
» ment révélées ; ne cherchez point à
» vous éclaircir celles que vous n'en-
» tendez pas ; traitez-les avec un ſi-
» lence décent & reſpectueux. Je vou-
» drois que vous ne liſiez d'autres li-
» vres ſur les matières de la Religion,
» que ceux qui s'adreſſent au cœur,
» qui inſpirent des ſentiments pieux, &
» qui ſervent à diriger la conduite, en
» laiſſant tous ceux qui tendent à vous
» embarraſſer dans le labyrinthe obſ-
» cure des ſyſtêmes & des opinions ».

La première partie de ce paragraphe, Monſieur, mérite une explication, & le traducteur françois auroit du l'inſérer dans une note. Ce n'eſt point ſur l'Ecriture ſeule que nous devons régler nos opinions religieuſes, mais encore ſur les déciſions de l'Egliſe Catholique, établie pour nous découvrir le ſens & le véritable eſprit de cette Ecriture. Si nous nous en rapportions à nos ſeules lumières, dans l'interprétation de l'Ecriture, nous re-

tomberions dans la classe de tous les sectaires qui l'expliquent chacun à leur mode. Dureste, que M. *Grégory* conseille à ses filles les livres de Religion, qui parlent au cœur & inspirent des sentiments pieux, de préférence aux autres; rien de plus sensé. Les *Fénelon*, les *Nicole*, ont pensé de même. L'Auteur ne se borne pas à exiger d'elles de la religion, il leur en recommande encore la pratique exacte & constante, mais sans faste, sans grimace, sans ostentation. Un point sur lequel il insiste particulièrement, c'est la charité envers tous les hommes, quelques soient leurs opinions, & la sensibilité envers les malheureux, qu'il leur ordonne non-seulement de sécourir par leurs largesses, mais de visiter même & de consoler par leur présence. « La vue de la misère » humaine, dit-il, adoucit le cœur & » le rend meilleur. Ce spectacle abbat » l'orgueil de la santé & de la prospé» rité; & la peine qu'il cause, est am» plement compensée par le témoi» gnage qu'on se rend d'avoir rempli » un devoir, & par le plaisir secret

» que

» que la nature a attaché à l'exercice » de la compassion ».

M. *Grégory* termine l'article de la Religion par une réflexion très-délicate & très-vraie. La voici : « Les femmes » se trompent beaucoup, lorsqu'elles » pensent se faire estimer de nous par » leur irréligion. Les incrédules eux-mê» mes n'aiment pas l'incrédulité dans les » femmes. Tout homme qui connoît » la nature humaine, regarde la dou» ceur de caractère & la sensibilité du » cœur, comme liées dans votre sexe » aux sentimens religieux : au moins » considérons-nous toujours en vous » l'incrédulité comme un indice de cet » esprit masculin & dur, qui, de tous » vos défauts est celui qui nous déplaît » le plus. D'ailleurs, les hommes re» gardent la religion comme une des » principales suretés que vous puissiez » leur fournir de la conservation de » cette vertu, à laquelle ils mettent le » plus grand intérêt. Si un homme vous » montre de l'attachement, & s'ef» force d'ébranler en vous les senti» mens religieux, soyez assurées que

» c'eſt un étourdi, ou qu'il a ſur vous
» des deſſeins qu'il n'oſe dire ».

Mœurs & conduite, tel eſt le ſecond objet, ſur lequel roulent les lettres de l'Auteur. Il ſemble borner toutes les inſtructions qu'il donne à ſes filles ſur cet article, à leur recommander la modeſtie, la douceur du caractère, la réſerve, & la grace qu'elles doivent s'étudier à mettre, ſans affectation pourtant, dans tout ce qu'elles diſent & tout ce qu'elles font. La réunion de ces diverſes qualités ne peut manquer de rendre une femme infiniment intéreſſante. Avec ces qualités elle ne ſera ni pédante, ni vaine, ni étourdie, ni médiſante. Ce ſera une femme accomplie dans la ſociété. M. *Grégory* a tellement à cœur d'inſpirer à ſes filles l'amour de la réſerve & de la modeſtie, qu'il revient pluſieurs fois ſur ces objets. » Une belle femme, dit-il,
» ainſi que tous les beaux ouvrages de
» la nature, a ſon point de vue, ſous
» lequel elle ſe montre avec plus da-
» vantage. Pour trouver ce point, il
» faut un jugement & une connoiſ-
» ſance profonde du cœur humain.

» Dans les mœurs actuelles des femmes, elles semblent se proposer de regagner sur nous l'ascendant qu'elles ont perdu, en déployant tous leurs charmes, en se prodiguant à nos yeux dans tous les endroits publics, en vivant avec nous avec autant de liberté, & aussi peu de réserve, que les hommes en ont entr'eux, en un mot en s'efforçant de nous ressembler d'aussi près qu'elles peuvent; mais le temps & l'expérience leur montreront bientôt, combien leur espoir est mal fondé & combien cette conduite est folle ». Il ajoute encore,

» Il y a dans la modestie, qu'on demande de votre sexe, une dignité qui est votre défense naturelle contre les familiarités des hommes. Antérieurement à toute réflexion, une jeune fille sent qu'il est de son intérêt de ne se laisser jamais profaner par aucune liberté, quelque légere qu'elle soit. Une belle personne a une infinité d'attraits & de moyens de plaire, auxquels les lan-

ticle ſur lequel M. *Grégory* croit devoir preſcrire des règles à ſes filles. Au nombre de ces amuſemens il met les exercices du corps, les ouvrages des mains, le ſoin des affaires domeſtiques, la parure, les arts de pur agrément, tels que la danſe, la muſique, le deſſin, enfin le jeu, les ſpectacles & la lecture. Il leur donne ſur tous ces points des conſeils très-ſenſés, ſur leſquels je paſſe légèrement, parce qu'ils n'offrent que des leçons connues.

Il dit en parlant de la parure : » l'habillement eſt une affaire importante de la vie des hommes. » L'amour de la parure leur eſt naturel, & parconſéquent raiſonnable. » Le bon ſens réglera vos dépenſes en » ce genre, & le bon goût vous enſeignera les moyens de cacher vos » défauts, & de mettre vos beautés, » ſi vous en avez, dans le jour le plus » favorable. Mais pour vous ſervir » plus avantageuſement de ce moyen, » il faut beaucoup de délicateſſe & de » raiſon. Une belle femme montre ſes » charmes à ſon plus grand avantage, » alors qu'elle ſemble les cacher avec

» le plus de soin. Le plus beau sein » du monde est au-dessous de celui » que l'imagination sait se peindre. La » parure, qui a le plus d'élegance & » de grace, est toujours celle qui est » la plus naturelle & la moins étudiée ». La plupart de nos femmes en France, ne paroissent pas persuadées de cette maxime, & nos plus éloquens moralistes n'ont pu encore la leur faire adopter.

Ce qu'il dit encore sur les spectacles mérite d'être transcrit. » Je ne » connois point d'amusement plus vif » que le Théâtre, pour une personne » qui a de la sensibilité ou de la gaité; » mais je suis fâché de dire qu'il y a » bien peu de pièces Angloises qu'une » femme puisse voir sans choquer la » décence. (n'en pourroit-on pas dire » autant de la plupart de nos comé- » dies?) Vous n'imaginez pas avec » quelle attention les hommes vous ob- » servent dans ces occasions, & toutes » les conjectures qu'ils forment sur » votre manière d'assister à un specta- » cle. Comme les femmes les plus dé- » réglées sont celles qu'ils connoissent

» le mieux, ils jugent des autres d'après » celles-là. Une fille vertueuse écoute » des mots grossiers sans embarras, » parce qu'elle n'en comprend pas le » sens ; mais des hommes sans délica- » tesse, attribueront la tranquilité de » son visage à cette présence d'esprit » qu'on prétend que vous possédez, » à un plus haut dégré que nous ; ou » des observateurs plus méchans y » verront l'assurance de l'éfronterie. » Le seul moyen, ajoute-t-il, d'éviter » ces inconvéniens, est de ne jamais » aller à une pièce de Théâtre, où l'hon- » nêteté des mœurs soit véritablement » blessée. Les Tragédies sont commu- » nément décentes ; les impressions » douloureuses qu'elles font naître, » élèvent l'ame & adoucissent le cœur ».

Ne pourroit-on pas dire de ces dernières qu'elles émoussent à la longue notre sensibilité, en nous accoutumant à la vue d'objets terribles ou douloureux, & qu'elles ferment insensiblement notre cœur à la pitié, à la crainte, à la commisération ? Dans ce cas, où seroit l'avantage de la fréquentation trop habituelle des spectacles ?

Les derniers avis de M. *Grégory* contiennent les règles que ses filles doivent suivre dans l'*amitié*, dans l'*amour* & dans le *mariage*. Rien de plus sage, de plus raisonnable, de mieux senti que ce qu'il leur dit à ce sujet. D'abord il les exhorte à cultiver le sentiment aimable de l'amitié, non-seulement pour les conseils & les bons offices qu'elles pourront tirer d'un ami solide, mais pour le plaisir seul que l'amitié donne à un cœur ouvert & sensible; mais il leur recommande d'être délicates & difficiles sur le choix de leurs amis, & qnand ce choix sera fait une fois, il veut qu'elles aient pour eux une confiance sans bornes. « Malgré » les inconvéniens, dit-il, qu'une » grande franchise entraîne quelquefois, vous serez plus heureuses par » un caractère ouvert, qui n'aille pas » jusqu'à l'imprudence, que par une » manière d'être réservée, qui aille jusqu'au soupçon. La froideur & la défiance ne viennent que trop tôt, ce » sont des sentimens désagréables qu'il » ne faut pas appeller avant le temps ». Mais quelque franchise qu'il leur con-

seille envers leurs amis pour leur propres affaires, il exige d'elles la plus grande discrétion pour les secrets des autres. Dans le choix de leurs amis il leur conseille de donner la préférence aux hommes sur les femmes, sans néanmoins exclure ces dernières du droit qu'elles peuvent avoir à leur estime & à leur confiance. L'opposition des intérêts de deux femmes dans ce qui touche à l'amour, à l'ambition, à la vanité; rend ordinairement leurs amitiés peu sincères & peu durables. Il n'en est pas ainsi de l'amitié entre hommes & femmes. « Parmi les avantages » qui résultent du commerce des deux » sexes, dit M. *Grégory*, on peut compter ce desir de plaire, que l'un & » l'autre y puisent également, & dont » l'effet est que chaque sexe emprunte » & reçoit, au moins en partie, les » bonnes qualités de l'autre. Comme » les intérêts ne sont pas les mêmes, » il n'y a dans ce commerce ni jalousie ni rivalité. L'amitié d'un homme » pour une femme, même alors qu'il » n'y a point d'amour entre eux, est » toujours mêlée d'une tendresse qu'il

» n'a point pour un autre homme. Il » a le sentiment du droit que votre foi- » blesse même vous donne à ses bons » offices & à sa protection. Il se croit » plus fortement obligé de vous ser- » vir, de répondre à votre confiance » par un secret inviolable, & il s'ho- » nore de cette obligation ».

L'Auteur ne dissimule pas les dangers de ces sortes de liaisons, & que des milliers de femmes d'un excellent caractère & de beaucoup de mérite, ont été perdues par des hommes, qu'elles ont approchés d'elles sous le prétexte de l'amitié; d'où il conclut qu'elles ne peuvent trop étudier le caractère & les mœurs de l'homme, en qui elles placeront leur confiance, & s'il en est digne, & qu'une femme soit libre, quel mal alors que l'amour succède, ou plutôt se joigne à l'amitié? Il en résultera une union qui sera deux heureux. Quelque sévère que M. *Grégory* paroisse dans ses conseils, il n'interdit pas à ses filles la compagnie des gens d'esprit & de goût, parce que leur conversation est, à beaucoup d'égards, bien au-dessus de

celle qu'elles pourroient trouver dans la société des personnes de leur sexe. « Ce seroit, dit-il, une sotise de vous » priver d'une liaison agréable & utile, » uniquement parce que des oisifs pré- » tendront qu'un homme de cette es- » pèce est votre amant ; car il peut vi- » vre avec vous, sans avoir aucun idée » d'amour en tête ». Bien des gens trouveront cette maxime trop relâchée, sur-tout pour les jeunes Demoiselles. Elle peut se tolérer en Angleterre, où le sexe, communément fier & froid, s'attache difficilement ; mais en France, je doute qu'on l'adopte jamais, du-moins sans restriction, & qu'on laisse un jeune homme, quelque mérite qu'il ait, converser familièrement & sans témoins, avec une Demoiselle bien née : plus il aura même de mérite & d'esprit, plus il paroîtra dangereux, avec raison.

Dans les conseils sur l'*amour* & le *mariage*, M *Grégory* ne s'éloigne pas des idées reçues généralement. Il recommande à ses filles de ne tromper personne, & de tâcher de n'être pas trompées elles-mêmes. Toutes ses le-

çons peuvent se réduire à ces deux points. Il leur indique les moyens de distinguer l'homme qui les aimera véritablement, & dans des vues louables, de celui qui ne cherchera qu'à les amuser par un vain étalage de sentiment. Il ne veut point, que par cette vanité, très-ordinaire dans les femmes, elles nourrissent, par un faux espoir, la passion de plusieurs amans; qu'elles congédient honnêtement ceux qu'elles jugeront ne pouvoir décider leur choix; & à l'égard de celui qu'elles en trouveront digne, après un examen réfléchi de son caractère, de ses mœurs, de son esprit, de sa fortune; il desire qu'elles lui fassent connoître leurs sentimens, sans le laisser languir trop long-temps dans une attente cruelle, par une fausse honte, ou par cet orgueil déplacé, qui défend aux personnes du sexe, de se déclarer les premières. Il s'élève fortement, il est vrai, contre la vanité de certains hommes, qui évitent, à dessein de faire à une femme l'aveu de leur amour, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement assurés qu'elle y répond. « C'est, dit-il, vouloir faire

» perdre aux femmes un privilège
» qu'on ne peut pas leur contester, le
» droit de refus. Les réduire à s'expli-
» quer elles-mêmes, c'est leur faire
» violer la modestie & la délicatesse de
» leur sexe, & intervertir l'ordre de
» la nature ».

M. *Grégory* conseille encore à ses filles de n'épouser jamais ni un sot, ni un libertin, ni un homme sans religion. « Un sot, dit-il, est le plus in-
» traitable des animaux. Il n'est con-
» duit que par la raison & le caprice,
» & il est incapable de suivre la voix
» de la raison. Votre amour-propre se-
» roit continuellement mortifié d'a-
» voir un mari pour lequel vous seriez
» toujours dans la crainte & la confu-
» sion, dès qu'il ouvriroit la bouche
» en compagnie. Mais un inconvénient
» plus grand encore est, qu'un sot
» passe sa vie à craindre qu'on ne pense
» que sa femme le gouverne; il de-
» vient par-là impossible de le con-
» duire, & il fait cent choses absur-
» des & désagréables pour vous, par
» la seule envie de montrer qu'il est
» le maître de ses affaires ».

» Un libertin eſt toujours un mari » ſoupçonneux, parce qu'il n'a connu » que des femmes abandonnées. Il » communique ſouvent auſſi des ma- » ladies honteuſes à ſa femme & à ſes « enfans. Si vous avez vous-mêmes » quelques ſentimens de religion, n'é- » pouſez jamais des hommes qui n'en » ont point. Avec quelque bon ſens, » ils ſeroient bien aiſes de trouver en » vous de la religion, pour eux-mê- « mêmes, pour leurs enfans & leurs » domeſtiques; mais ils vous en eſ- » timeront moins. Si ce ſont des hom- » mes foibles, ils vous perſécuteront » & vous excéderont, en attaquant » ſans ceſſe vos principes. Si vous » avez des enfans, vous aurez la dou- » leur amère de voir tous vos efforts » pour les former à la piété & à la » vertu, & pour aſſurer leur félicité » préſente & future, trompés & tour- » nés en ridicule ».

Tel eſt, Monſieur, le précis des leçons contenues dans le *Legs d'un Père à ſes Filles*. On ne peut que conſeiller la lecture d'un pareil ouvrage aux

jeunes perſonnes du ſexe. M. *Grégory* nous paroît en avoir pris l'idée dans les *Avis d'un Père à ſes Filles*, de Milord *Hallifax*, dont on nous a donné dans le temps une très-bonne traduction. Ce dernier entre dans des détails beaucoup plus étendus, mais vous trouverez dans le premier des nuances, des vues, des rapports analogues aux mœurs actuelles, qui ont échappés à Milord *Hallifax*.

Je ſuis, &c.



Lettre au RÉDACTEUR *de l'Année Littéraire, sur un article du* N°. 19.

Amateur de l'esprit & des talens, mais sur-tout de l'esprit & des talens des femmes, j'ai lu, Monsieur, avec beaucoup de plaisir, l'Extrait délicat & raisonné *du Théâtre de Société*, que présente votre dix-neuvième feuille. Tout ce que vous y dites des différentes Pièces qui forment ce nouveau Théâtre, est dicté par la plus exacte vérité & par le goût le plus pur. Vos éloges en doivent être d'autant plus précieux à Madame la Comtesse *de G.* & je les trouve bien préférables à ce gros encens que des enthousiastes ridicules font brûler à tort & à travers sur ses autels.

J'ai la satisfaction de m'être rencontré avec vous, Monsieur, dans le jugement que vous portez des dernières productions de cette nouvelle Minerve. *La Mère Rivale* m'avoit paru,

froide au milieu des bonnes choses qu'elle renferme. Le vain étalage de sensibilité que vous lui reprochez, m'avoit effectivement blessé. Des impatiences, des bâillemens, de l'ennui, puisqu'il faut le dire, c'est tout ce que j'avois retiré de la lecture *des fausses Délicatesses. Le Méchant par air* me paroissoit aussi manqué par le fond, quoiqu'il y eût quelques agrémens dans la forme; & quant à l'*Amant Anonyme*, à *la Tendresse Maternelle*, à *la Cloison* & à l'*Ingénue*, toutes ces pièces m'avoient fait comme à vous, le plus grand plaisir. Par les morceaux que vous en rapportez, & par les autres beautés que vous en indiquez, j'ai vu, je me plais à vous le répéter, qu'une noble équité & un discernement sûr, conduisoient votre plume. Cependant, Monsieur, vous ne l'imagineriez pas? J'ai un petit reproche à vous faire, car j'aime l'exactitude en tout, & je l'exige à la rigueur, lorsqu'il est question des Dames : Je suis né leur Champion. Trouvez bon que je me plaigne de vous à vous-même. Voici ce dont il s'agit. Vous dites, à l'ocasion de *la Curieuse*,

Comédie, placée dans le *Théâtre de Société*, que vous vous dispensez d'en parler, vu qu'elle a déjà paru dans le *Théâtre d'Education*; & vous ajoutez: *je ne sais pourquoi elle se retrouve ici, c'est apparemment pour completter le volume, car je n'y apperçois aucun changement*. Eh bien, Monsieur, vous saurez pourtant qu'il y en a. La *Curieuse*, il est vrai, est la même dans les deux Théâtres, mais dans le premier elle n'a que deux actes, & dans le second elle en a cinq. Comme cet arrangement n'a demandé que deux ou trois scènes de plus, je sens que la différence qu'il met dans la pièce a pu facilement vous échapper. Néanmoins, si vous eussiez comparé la nouvelle *Curieuse* avec l'ancienne, vous vous en seriez apperçu. Mais par l'opinion fausse où vous êtes resté à l'égard de cette comédie, vous avez induit le public en erreur, & vous avez privé Madame la Comtesse de *G.* dans l'article qui la concerne, du tribut d'éloges que mérite son nouveau travail sur *la Curieuse*. Je vous invite, Monsieur, à réparer cette erreur & cette omission involon-

taires dans votre prochain Numéro. L'amour que vous montrez pour la vérité & pour les bons ouvrages, m'assure que d'après le présent éclaircissement, vous n'y manquerez pas. Pour moi j'aurai atteint le but de cette lettre, si elle peut contribuer à étendre la gloire d'une Sapho dont je révère les heureux talens, & vous convaincre que je suis, Monsieur, un des plus zélés partisans de vos utiles écrits.

Je suis, &c.

Le Chevalier de S. V.

Réponse à la Lettre précédente.

J'ai été si flatté, Monsieur le Chevalier, du ton de politesse & de franchise qui règne dans la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer, que j'y réponds sur le champ. Je commencerai par me disculper de l'inadvertance que vous m'imputez, & qu'en effet j'ai commise, mais c'est à l'Editeur du *Théâtre de Société*, non pas à moi qu'il faut s'en prendre : c'est à lui seul à dire le *mea culpa* dans cette affaire. Que ne

mettoit-il devant *la Curieuse* un petit avertissement, qui apprît les raisons de sa nouvelle existence. Au lieu de parler, il ne dit mot ; son silence m'a fait, & devoit me faire croire, qu'il n'avoit rien à dire. Je feuillette la pièce, je la parcours, & j'y vois les mêmes personnages, les mêmes scènes, & le même dialogue, & j'ai dit : c'est la même pièce qu'on a déjà vue, il n'y a aucun changement. Vous observez, Monsieur, que la comparaison entre *la Curieuse* aîné & *la Curieuse* cadette, m'en auroit fait connoître la différence ; mais un Journaliste occupé & fatigué de lectures sans nombre, ira-t-il & doit-il perdre son temps & sa patience à comparer page à page, ligne à ligne, une pièce qu'on n'anonce pas différente de la première. Encore un coup, l'Editeur n'avoit qu'à parler, il n'avoit qu'à placer seulement un *nota bené* au titre de ladite comédie, & le léger quiproquo qui vous tient au cœur, Monsieur, n'auroit pas eu lieu.

Mais enfin, par l'intérêt que vous paroissez prendre aux élégantes productions des Auteurs féminins, par celui qu'ils m'inspirent à moi-même, je viens

de faire l'examen que vous désirez, & j'ai vu que Madame la Comtesse *de G*, au moyen de trois ou quatre scènes formées de quelques circonstances qui n'étoient d'abord qu'en recit, a donné à la *Curieuse* une nouvelle division bien propre à en augmenter le mérite; Elle a dailleurs mis dans le cœur de *Constance* & dans celui de *Sophie* un sentiment qui les rend plus intéressantes. La nouvelle scène entre la Marquise *de Valcour* & le Baron de *Sénanges*, est fort théâtrale, & accroit de beaucoup l'intérêt qui naît de la pièce. Mais tout cela ne *change* rien à la pièce même; j'étois donc assés fondé à dire que je n'y voyois aucun *changement*. Si j'avois été prévenu par un avertissement quelconque, au même instant j'aurois comparé les deux pièces, & j'aurois dit que *la Curieuse* reparoissoit avec des additions précieuses qui faisoient honneur au goût de son Auteur, & dont les Lecteurs seroient sûrement contents. Telle est aujourdhui mon opinion sur l'objet qui vous occupe, je m'empresse de la publier, ainsi que vous m'en priez. Heureux si par-là je puis ac-

quitter la reconnoissance que je vous dois sur toutes les choses honnêtes & flatteuses que vous m'adressez.

Je suis, &c.

AVIS.

Knapen & Fils, Imprimeur-Libraires, au bas du pont S. Michel, viennent d'acquérir du fond de M. *Prault*, Lib. Maximes Générales sur les Droits Domaniaux & Seigneuriaux, tels que les Lods & Ventes, Echanges, Reliefs ou Rachats, & Déport de Minorité. Seconde édition, corrigée & Augmentée des Titres de Franc-Aleu, Censives, Confiscations, Epaves, Deshérence, Batardise, Indemnité, Droits dûs aux mutations suivant les Coutumes, rangées par ordre alphabétique, Aubaine, Rentes albergues, nouvel acquêt, Amortissement & Franc-Fief. Ouvrage également nécessaire & utile aux Employés préposés à la découverte & au recouvrement de ces Droits, & aux Seigneurs Propriétaires des Fiefs & à leurs Gens d'affaires *in*-12 de 564 pages. Prix, relié, 4 liv.

Livres nouveaux.

Les Amusemens innocens, contenans le Traité des Oiseaux de volière, ou le parfait oiseleur, ouvrage dans lequel on trouve la description de quarante Oiseaux de chant; la construction de leurs nids, la couleur de leurs œufs, la durée & le temps de leurs pontes, leurs caractères; leurs mœurs, la manière de les élever, la nouriture qui leur convient; les différentes ruses que l'on employe pour les prendre, la façon de faire les filets, la pipée, &c. la manière de les aprivoiser, & la cure de leurs différentes maladies. Traduit en partie de l'ouvrage Italien d'*Olina*, & mis en ordre d'après les avis des plus habiles Oiseleurs, 1774. A Paris, chez *Mérigot le jeune*, Libraire; quai des Augustins, au coin de la rue Pavée; *in*-12. rel. en veau, prix, 3 l.

Eloges & Discours Philosophiques qui ont concouru ponr les Prix de l'Académie Françoise, & de plusieurs autres Académies, 1776. A Amsterdam, & se trouvent à Paris, chez le même Libraire, *in*-8°. rel. en veau, 5 liv.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Réflexions impartiales sur l'Amérique, Ouvrage traduit de l'Anglois. A Paris, chez Moutard.

L'AMÉRIQUE est un objet d'attention pour tous les Peuples de la terre. Les Américains obtiendroient-ils l'indépendance ? La solution de ce grand problême est remise à la décision du glaive ; mais l'indépendance de l'Amérique est-elle, ou n'est-elle pas conforme à la justice ? Peut-elle être utile, ou nuisible à la Grande Bretagne ? Ces questions sont uniquement du ressort de la Philosophie.

Les Politiques d'ordinaire, font peu de cas de la justice. Ils pensent qu'on doit

toujours la faire ployer sous la raison d'état & céder à l'intérêt général ; comme si l'intérêt général ne dérivoit pas du droit naturel, & que la justice fut autre chose que ce qui est conforme à ce droit. Aussi les Ecrivains qui ont traité cette question comptent-ils pour rien l'intérêt des Américains. Ils ne s'occupent que de l'utilité particulière de la Métropole, & des avantages qu'elle doit se promettre du joug imposé à l'Amérique.

L'Auteur de l'Ouvrage que je vous annonce, est un partisan zelé, ardent pour défendre la cause de la Métropole. Il est persuadé que la Grande Bretagne ne peut reconnoître les Colonies Américaines pour des Etats libres, sans trahir ses vrais intérêts, sans affoiblir sensiblement sa puissance. L'époque de l'indépendance lui paroit devoir être celle de la dissolution & de l'anéantissement de la Métropole.

Je conviens que cette opinion est presque généralement reçue ; mais la plupart des hommes reçoivent la vérité, comme l'erreur, sans examen, & uniquement sur parole ; cette opi-

nion si générale n'est qu'un préjugé que la raison détruit. Il est, je crois, possible de démontrer la justice de l'indépendance des Américains, même pour l'Angleterre. Avant d'entrer dans l'examen des raisons alléguées contre l'indépendance, je vais vous exposer succinctement les principes qui l'établissent sans contradiction.

La Grande Bretagne considére les Américains comme des sujets de son corps politique : elle n'a jamais prétendu qu'ils en soient les esclaves. Elle les reconnoît pour des hommes libres, pour des Citoyens : elle ne songe point à leur contester le droit de propriété, droit essentiel à l'homme.

Mais si l'Américain est un homme libre, un citoyen, un propriétaire, comme tel, les fruits de la terre qu'il cultive, lui appartiennent. Il a droit d'en disposer à son gré : il doit jouir d'une entière liberté dans les échanges. Il peut vendre ses productions, & en acheter d'autres au prix qu'y met la concurrence. Toute prohibition de commerce seroit une atteinte portée à sa propriété. Cette prohibition, en

le forçant de perdre ſur la valeur de ſes productions, attaqueroit ſon héritage même qui ne peut valoir que par les fruits. On ne peut donc, ſans violer ſon droit de propriété, ni modifier, ni reſtreindre la liberté de ſes ventes & de ſes achats : il a donc un droit impreſcriptible à la liberté illimitée du commerce.

Si donc la dépendance où l'Angleterre veut retenir l'Américain, conſiſte à le priver de la liberté du commerce par des réſerves & des excluſions, cette dépendance eſt incompatible avec les loix de la juſtice. Mais c'eſt-là préciſément ce que prétend l'Angleterre : elle veut que l'Américain verſe chez elle toutes ſes productions & qu'il tire d'elle ſeule tous les objets de conſommation. Une pareille gêne impoſée au commerce de l'Américain doit lui faire éprouver une double perte ; dans l'impuiſſance de vendre aux Négocians les produits de ſa terre, il perd tout l'excédent de la valeur qu'y mettroit la concurrence ; & ne pouvant acheter que des Négocians de la Métropole, il perd

encore tout l'excédent du prix qu'il leur paie les marchandises dont il a besoin, au-delà de ce qu'il les paieroit aux Négocians étrangers. Une contrainte si impérieuse est une infraction formelle du droit de propriété, qu'elle rend illusoire : cette dépendance que la Grande Bretagne entreprend de maintenir par la force est une tyrannie que la justice désavoue : l'indépendance de l'Amérique est donc dans l'ordre de la justice.

La justice doit être d'un grand poids dans cette matière ; mais il y a plus, l'indépendance de l'Amérique loin de préjudicier aux intérêts de la Métropole, ne peut que leur être favorable. Cette assertion n'est qu'un paradoxe aux yeux de la Nation Angloise : elle est cependant une vérité que le plus léger développement va rendre sensible.

Sous la dépendance, l'Américain ne peut acheter que des Négocians de la Métropole ; la Métropole ne peut donc plus vendre les objets de consommation de l'Amérique qu'à ses Négocians regnicoles, Ces Négocians

étant seuls acheteurs se prévaudront de l'exclusion pour exercer le monopole sur la Nation : ils lui feront la loi : le défaut de concurrence fera baisser le prix des marchandises à exporter. Première perte pour la Métropole.

D'un autre côté, l'Américain est contraint de vendre ses productions aux Négocians de la Métropole. La Métropole ne peut donc plus acheter que de ces mêmes Négocians. Elle se trouve donc encore sous le monopole : ses Négocians sont seuls vendeurs ; ils n'ont point à redouter la concurrence ; ils vendront donc plus cher : il faudra donc leur payer les productions de l'Amérique à un plus haut prix qu'on ne les payeroit concurremment aux Négocians des autres Nations ; la Métropole qui a déjà perdu sur ses ventes, sera donc encore forcée d'éprouver une nouvelle perte sur ses achats ; la dépendance lui deviendra donc très-préjudiciable ; l'indépendance lui éviteroit donc des pertes & de très-grandes pertes. Il est donc évident que l'indépendance de

l'Amérique n'eſt pas ſeulement conforme à la juſtice, mais qu'elle eſt encore utile à la Grande Bretagne. Les Moraliſtes ont donc raiſon d'enſeigner que le juſte & l'utile ſont unis par des liens indiſſolubles.

Il ſemble qu'on ne peut ſe refuſer à la vérité que je viens d'expoſer. Peut-être ſeroit-il difficile de comprendre comment l'opinion contraire a prévalu, ſi l'expérience ne nous apprenoit que les Nations, comme les Particuliers, ſont capables d'admettre pour des vérités, les préjugés les plus abſurdes, & même les erreurs qui leur ſont le plus funeſtes, quand par le défaut d'inſtruction, elles ſont privées des connoiſſances qui leur en démontreroient l'illuſion.

L'Auteur *des Réflexions impartiales* ne ſonge pas à examiner s'il y avoit quelque juſtice à reconnoître l'indépendance des Américains. Oubliant tous les droits & tous les devoirs, il penſe que l'intérêt de celui qui peut commander en maître, eſt la ſeule raiſon des loix : dans cette grande queſtion, il n'enviſage que l'utilité

particulière de la Métropole ; mais vous jugerez bientôt par l'analyſe que je vais mettre ſous vos yeux, qu'il ne ſait pas plus ce qui eſt utile que ce qui eſt juſte.

Un homme connu par l'étendue de ſes lumières a propoſé à l'Angleterre l'indépendance de l'Amérique, comme le projet de conciliation le plus utile, & le moyen le plus aſſuré d'arriver à une paix inaltérable. La propoſition ſoutenue de preuves ſolides trouva des partiſans : il y eut même à ce ſujet une motion dans la Chambre des Communes. Cette motion eſt un ſujet d'étonnement pour notre Auteur. Il s'écrie : « feroit-ce donc la hardieſſe » ou la nouveauté de ce conſeil poli» tique qui le fit prendre pour la vé» rité ? »

Au premier coup d'œil, le projet de démembrer tout à-coup du Corps Politique trois millions de ſes ſujets, & une partie de ſon territoire beaucoup plus conſidérable que la Mère-Patrie elle-même, eſt bien propre, dit-il, à répandre l'alarme dans tous les eſprits. Auſſi le projet fut-il rejetté

comme absolument insoutenable. Mais il sent que cette question tient à tous les principes de la Politique, & que, par cette raison, elle mérite d'être examinée avec impartialité. Il se propose donc de la discuter sans passion, sans esprit de parti, & de soumettre ses réflexions au jugement du Public éclairé.

La prévention de l'Auteur est telle, qu'il croit qu'on ne peut soutenir l'indépendance, sans prétendre que la force d'une Nation ne consiste ni dans le nombre de ses sujets, ni dans ses richesses ; que l'étendue du territoire n'est point nécessaire à la subsistance d'un Peuple nombreux, & que les terres & les individus ne contribuent en rien à l'accroissement du commerce ; en un mot, que les différentes Puissances de l'Europe se sont trompées dans leur Politique, & qu'elles n'ont point augmenté leur pouvoir par l'établissement de leurs Colonies.

Mais une telle prétention lui paroît si opposée à toutes les idées reçues, & à la Politique de toutes les Nations, qu'il ne consent à discuter cette ma-

tière, que parce qu'il a obſervé que la plupart des hommes ne donnent qu'une foible attention aux principes qui ſervent de baſe à leurs opinions.

L'Auteur eſſaie d'abord d'établir quelques principes ſur le but de l'aſſociation civile. Ses notions ſont vagues, confuſes, incomplettes. « Le but » de la ſociété, dit-il, eſt la conſer-» vation des hommes. » La ſociété ne devroit-elle à ſes membres que l'exiſtence ? Ne leur doit-elle pas encore le bonheur ? le but de l'aſſociation ne renferme-t-il pas eſſentiellement l'intérêt ſocial ? Et cet intérêt eſt-il autre choſe que la ſûreté & la propriété de la liberté ? Oui : la ſociété doit aux hommes la jouiſſance paiſible de tous leurs droits, dès qu'ils obſervent tous leurs devoirs.

Il s'étend enſuite ſur les vues ambitieuſes de la France, à qui il ſuppoſe le chimérique projet de parvenir à la Monarchie univerſelle. Il oublie que la ſituation actuelle de l'Europe ne permet à aucune Puiſſance de ſe livrer à un deſſein ſi extrava-

gant. Le temps des révolutions qui changeoient la deſtinée des Empires eſt paſſé. Il n'eſt aucun Peuple aſſez puiſſant pour opprimer tous les autres ; & s'il étoit un Prince aſſez peu réfléchi pour entreprendre de réaliſer ces fauſſes idées de gloire, la ruine entière de ſes Etats ſeroit l'infaillible effet de ſa témérité.

Mais je dois vous épargner ſur ce ſujet les détails faſtidieux de l'Auteur, pour ne vous préſenter que les raiſons tirées du commerce : ces raiſons aſſez généralement ſpécieuſes, ſont celles qui impoſent le plus au commun des des hommes.

L'Auteur, qui ſans doute connoît leur foible, cherche à fixer l'attention ſur le montant des ventes faites aux Américains, « la différence, dit-il, qui ſe » trouve entre notre commerce étran- » ger & celui que nous faiſons avec » nos Colonies, fera voir, d'une ma- » nière évidente, les conſéquences » de leur ſéparation avec la Métro- » pole.

Toutes les exportations de la

Grande Bretagne chez l'Etranger se sont montées en 1776 — l. ster.

A la somme de . . .	7,000,000
L'exportation au Nord de l'Amérique à la somme de	3,370,900
Les exportations aux Indes occidentales à la somme de . . .	1,041,199
Total	11,412,099

» On voit par là que le Commerce » avec le Nord de l'Amérique seule» ment est à peu près la moitié de » notre Commerce étranger. »

Dans ce tableau, que présente l'Auteur, il paroît croire que l'Angleterre a augmenté ses richesses de toute la somme des marchandises vendues à l'Etranger & aux Colonies. Il ignore entièrement la nature & les effets du Commerce : il ne se doute pas plus de l'intérêt de la Grande Bretagne par rapport au Commerce extérieur ; il ne sait pas qu'il est impossible que le Commerce extérieur, quoique d'une

utilité bien reconnue, puisse enrichir une Nation.

Mais faudra-t-il me croire sur parole? Non sans doute : & voici une démonstration.

Le Commerce consiste dans le débit des productions qui se fait par le moyen de l'échange. L'échange est un contrat d'égalité, où l'on donne autant que l'on reçoit. Le Commerce n'est donc pas un moyen d'enrichir, mais de remplir divers besoins d'une Nation.

Il est vrai que dans la revente, les marchandises augmentent de valeur; mais il est très-faux que cette augmentation de valeur soit une augmentation de richesses : ce n'est qu'une valeur en frais; c'est le prix d'un service rendu. Cette augmentation de valeur n'est donc qu'un objet de dépense pour les Nations.

Si l'on veut se convaincre que le Commerce ne peut jamais être une cause de richesses, il est nécessaire de se former une idée bien exacte des diverses acceptions de ce terme. Le mot Commerce s'applique égalemeut

à la vente des productions en première main; & c'est le *Commerce de propriété*, & à la revente de ces mêmes productions brutes ou façonnées, & c'est le *trafic* ou *le service du Commerce*.

Le Commerce de propriété, Commerce vraiment national, n'est qu'un échange de productions pour d'autres productions de la même valeur. Ce Commerce n'accroît donc pas les richesses. C'est donc dans le Commerce de revente, ou de trafic qu'on croit découvrir une source de richesses : montrons en l'illusion.

Le trafic, qui est le service du Commerce, ou l'exercice du Commerce de revente, nécessite des frais de transport, & occasionne des bénéfices. Aussi dans la revente, le prix est-il composé du prix originaire, des frais & des bénéfices des Commerçans. Il est évident que la restitution du prix originaire n'est point une valeur nouvelle : mais ne seroit-ce pas le comble de l'absurdité de prendre pour un accroissement de richesses les frais & les bénéfices que les Nations paient à ceux qui les servent dans leur Commerce ?

Il faut donc reconnoître que le Commerce, soit en première main, soit dans la revente n'enrichit point une Nation.

Quel intérêt la Grande Bretagne peut-elle donc prendre à son Commerce extérieur ? C'est de soutenir la valeur de ses productions territoriales. Elle n'a besoin pour atteindre à ce but, que d'accorder à son Commerce intérieur & extérieur une pleine & entière liberté. Au moyen de cette liberté toutes les productions dont le sol est susceptible, participeront constamment au prix du marché général des Nations. Et c'est-là le principal avantage qu'elle doit rechercher dans son Commerce. Il doit lui être très-indifférent à qui elle vende ses productions, pourvu que la vente s'en fasse au meilleur prix possible.

En ouvrant ses ports à toutes les Nations, la Grande Bretagne sera toujours assurée de vendre la totalité des produits de sa culture ; & de les vendre au prix le plus favorable. Elle ne peut rien faire de plus avantageux : la liberté indéfinie du Commerce lui

donnera dans l'approvisionnement des Américains, toute la part que peut lui procurer la concurrence. Elle ne sera plus la seule Nation qui fournisse les objets du Commerce au Nord de l'Amérique. Eh ! que fait cela ? Ne vendra-t-elle pas aux autres Nations ce qu'elle aura vendu aux Américains ? Peut-elle desirer rien de mieux que de vendre au prix de la liberté ?

Une singularité remarquable dans l'Auteur que j'analyse, c'est qu'il ne se contente pas de voir dans chaque vente une augmentation de richesses ; il croit que la Grande Bretagne peut vendre indéfiniment « On a remarqué, » dit-il, que depuis trente ans les » exportations de l'Angleterre au » Nord de l'Amérique, ont constamment doublé tous les dix ans, & » même ont été plus qu'au double. Elles » montoient

en 1748 à	830,243	16	9	sterl.
en 1758 à	1,842,948	13	10	
en 1771 à	4,586,883	19	9	

» d'où continue-t-il, l'on peut conclure que sans la rebellion, ce Commerce auroit pu être porté en 1780 » à la somme de 7,000,000 liv. sterl.

» qui eſt plus que toute la valeur de
» notre Commerce étranger. En ſup-
» poſant que d'ici à vingt ans, il eût
» augmenté en moindre portion, il
» auroit toujours ſurpaſſé de beaucoup
» celui que nous faiſons, tant avec
» l'Etranger, qu'avec les autres Co-
» lonies ; & en y ajoutant ce Com-
» merce étranger lui-même, nous
» aurions trouvé, dans ces avantages
» réunis, une ſource de richeſſes plus
» abondante & plus étendue que toutes
» celles que l'on peut trouver en au-
» cune contrée connue ».

D'après ce texte, l'Angleterre peut vendre ſans fin & ſans meſure : il eſt vrai que l'auteur ne dit pas ce qu'elle peut vendre ; & c'eſt une ſuite de la confuſion de ſes idées ſur la nature du Commerce. Il ne diſtingue point entre le Commerce de propriété & le Commerce de revente, & comme il ſait qu'un Commercant qui a vendu tout ſon magaſin peut le remplir de nouvelles marchandiſes pour les revendre encore ; il imagine qu'une nation peut en faire de-même des productions de ſon territoire. Mais il ſuffit

de la plus légere attention pour s'appercevoir que la vente des productions territoriales ne peut s'étendre au-delà de la récolte annuelle : quelque soit le debit, il n'excedera jamais la masse des productions récoltées.

Si l'on veut prétendre que le Commerce de l'Angleterre avec ses Colonies consiste principalement en marchandises de main-d'œuvre ; qu'en achetant au-dehors les matieres premieres & les subsistances, elle peut remplir toutes les demandes qu'on voudra lui faire ; qu'en conséquence elle pourroit exporter une quantité de marchandises, bien supérieures au produit de son territoire ; j'en tomberai d'accord ; mais je ferai observer que les productions qu'elle aura tirées des nations voisines n'augmenteront point la masse des productions de son sol, qui sont ses seules & vraies richesses. Elle ne s'enrichiroit donc point par tout ce commerce de revente ? Elle n'a & ne peut avoir qu'un seul intérêt, c'est de faire valoir ses terres par la culture, soutenue de la liberté du Commerce. C'est donc

à tort qu'on veut nous présenter, comme un moyen de richesses, ses exportations de main-d'œuvre.

Le raisonnement sur lequel l'auteur semble s'appuyer avec le plus de force, pour nous faire voir les immenses ressources que la Grande-Bretagne a trouvées dans la dépendance des Américains, c'est que depuis leurs établissemens dans le nord de l'Amérique; elle a vu ses Manufactures se multiplier considérablement, sa population devenir plus nombreuse ses flottes marchandes & ses forces navales aller toujours en croissant; » La « Marine Royale portée de 33 Vaisseaux du dernier rang, à 300, parmi lesquels on compte presque un tiers de vaisseaux de ligne. L'Angleterre, graces à ses Colonies, est donc devenu le pays du globe où il y a le plus de Manufactures & de Commerce! »

Il est triste que des apparences si brillantes ne soutiennent pas les regards de la critique la moins sévère. Pour faire disparoître toutes ces causes de richesses, il n'est pas besoin d'une

profonde discussion ; il ne faut qu'a-précier ces prétendus avantages qu'on croit ne pouvoir trop exagérer.

Les hommes se laissent tellement prévenir en faveur des travaux de l'industrie, que c'est bien moins dans les atteliers de la culture, que dans ceux des métiers & des arts qu'ils placent la source des richesses. Ce préjugé a jetté des racines profondes dans l'esprit des Nations : elles regardent l'industrie comme un fonds inépuisable de richesses : il n'est point d'erreur plus invétérée. Vainement les Philosophes ont fait voir qu'il est contre la nature des choses que l'industrie puisse produire des richesses : on s'obstine à le croire, malgré les démonstrations les plus claires. Essayons de rendre cette vérité si facile à sentir, qu'elle ne puisse jamais être niée que par l'aveugle opiniâtreté.

L'industrie s'exerce sur les matieres premieres, qui sont les produits de la culture. Du travail de l'industrie, il résulte des formes nouvelles. Ces formes donnent une valeur à la matière ouvragée ; mais en quoi consiste cette

valeur ? C'est-là ce qu'il faut considérer, & il paroitra évident que la valeur de la main-d'œuvre, est dans la valeur des productions consommées par l'ouvrier. Les ouvrages de l'industrie n'ont donc qu'une valeur en frais, leur prix n'est que la restitution des dépenses faites durant le travail. Il faut donc convenir que l'industrie n'est qu'un objet de dépense : elle n'est donc pas une cause de richesses.

Il n'en faut pas conclure qu'il faille proscrire l'industrie. On convient de toute l'utilité des manufactures ; l'industrie prévient nos besoins, & par la variété des jouissances qu'elle nous procure, elle nous rend la vie plus douce & plus agréable ; mais, ce qu'on ne peut trop répéter, c'est qu'elle ne nous enrichit pas. Les fabricans font des gains, des profits ; ils attirent à eux les richesses déjà existantes, les richesses que la culture fait naitre ; mais ils ne produisent point de richesses.

Je ne pense pas qu'on puisse se refuser à cette vérité. Gardons-nous donc de calculer la prospérité &

puissance d'un Etat sur la quantité de ses fabriques, sur les capitaux déstinés aux travaux de l'industrie, sur le nombre des hommes occupés dans ses atteliers. Qu'elle que-soit la somme des richesses employées dans les manufactures, quel que soit le nombre des hommes qui y travaillent, ni ces richesses, ni cette population n'ajoutent rien à la puissance & à la force d'un Etat. En celà il n'y a rien qui doivent surprendre; car, ni les fonds, ni les ouvrages de l'industrie, ne peuvent contribuer à la formation du revenu public, que d'une manière fictive, & très-onéreuse à la nation.

Dira-t-on que l'Etat peut recruter ses armées dans les atteliers, & que que sa puissance se mesure sur le nombre des hommes qu'il emploie à sa défense.

Je réponds que l'entretien d'une armée en suppose les moyens, & que ces moyens ne se trouvent que dans le revenu du territoire. L'Etat ne peut donc détourner les hommes des travaux de l'industrie, qu'autant que la culture lui fournira les richesses né-

cessaires pour les entretenir. Ce n'est donc ni par les fonds de l'industrie, ni par le nombre des hommes qu'il faut estimer les forces & la puissance d'un Peuple, mais par l'état des productions annuellement renaissantes, & du revenu du territoire. Ce ne sont point les hommes qui donnent les richesses, mais les richesses qui multiplient les hommes.

Si les Manufactures multipliées, & une population nombreuse ne peuvent servir à mesurer la puissance de la Grande Bretagne, le formidable état de sa Marine est un signe bien plus équivoque encore de sa propriété. Sa Marine imposante lui a coûté des sommes immenses. Mais avec quel fonds a t-elle fait des dépenses si prodigieuses ? Est-ce avec le revenu de son territoire ? Nullement ; elle a donc consommé une grande partie du capital de ses richesses dans des entreprises de Marine. Elle n'est donc parvenue à jouer le rôle d'une Grande Puissance que par la voie ruineuse des emprunts : mais il n'est point de Nation qui ne pût déployer des forces

encore plus considérables par les perfides ressources des emprunts publics.

L'Angleterre a fait d'incroyables efforts pour avoir dans toutes les parties du monde des armées de terre & de mer. Mais ces vaisseaux, ces armées, lui coûtent un capital de quatre à cinq milliards. De si folles dépenses épuisent la Nation. Le temps n'est peut-être pas éloigné qu'elle ne pourra plus payer les arrérages d'une dette énorme, & dont le fardeau ne fait que croître : & au moment où elle manifestera son impuissance, elle verra la ressource même des emprunts disparoître. Qu'on cesse donc de nous vanter le florissant état de sa Marine. Loin de contribuer à sa prospérité, elle est la cause entière de sa ruine inévitable.

Les bornes d'une lettre ne me permettent pas de suivre plus loin l'analyse des *Réflexions impartiales*. Cet Auteur ne paroît pas avoir assez profondément médité son sujet. S'il eût eu des idées plus nettes du droit naturel, de l'intérêt social, du commerce, des

des

richesses, il auroit senti que les Américains, en rompant leurs chaînes ne font que rentrer dans leur droit primitif; alors il se seroit bien gardé de s'élever avec chaleur contre l'indépendance des Américains; mais il auroit entrepris de convaincre sa Patrie que cette révolution devroit être l'ouvrage de la justice & de la raison.

Je suis, &c.



LETTRE XIV.

L'Inconstant ramené, *Comédie en un acte. A Paris, chez les Libraires qui vendent des Nouveautés.*

CETTE petite Comédie, Monsieur, n'a pas eu les honneurs de la représentation, ce qui forme aux yeux de bien des gens, un préjugé défavorable contr'elle. Cependant je la crois digne de vous être annoncée, par la manière agréable & facile dont elle est écrite, par le naturel & par la vivacité du dialogue; je ne dirai point par la nouveauté des caractères, ni par le piquant de l'intrigue & du dénouement. Vous savez que nous n'avons plus de caractères neufs à mettre sur la scène, du moins de ces caractères qui frappent dans la société, & que le Poëte puisse dessiner à grands traits. Quant à l'intrigue & au dénouement, la plupart de nos pièces de théâtre actuelles, même jouées &

applaudies, ne sont guères plus heureuses, à cet égard, que l'*Inconstant ramené*; & n'offrent que des intrigues assez mal ourdies & des dénouemens forcés ou calqués mal adroitement sur d'autres plus naturels & plus heureux. Au défaut de l'excellent, ou du bon, il faut nous contenter du médiocre ou du passable. Je pense même que vous placerez la pièce que je vous annonce, dans une classe plus distinguée que plusieurs autres qui se font lire avec quelque plaisir. Vous en jugerez par les détails suivans.

Le Marquis aime la Comtesse, il en est aimé; ils sont sur le point de s'unir; ils se trouvent tous les deux à la campagne d'Eglé, jeune veuve, vive, legère & coquette, amie de la Comtesse & d'un Baron, espèce de Philosophe & de petit Maître qui a plus de goût pour le célibat, que pour le mariage, & qui cependant fait une sorte de cour à Eglé, mais sans se tourmenter beaucoup du succès de sa flamme. Ce Baron se trouve à la même campagne, ainsi que le Chevalier, qui est un de ces êtres

complaisans & officieux qui se prêtent à tout. Tels sont les personnages de la pièce, dont la scène se passe dans un jardin décoré de bosquets; au fond duquel on apperçoit le château d'Eglé. Le Marquis se prend tout-à-coup de la plus vive passion pour Eglé & oublie entièrement la Comtesse : il instruit le Chevalier de sa nouvelle flamme, ou plutôt le Chevalier lui arrache son secret en lui reprochant l'air mélancolique & rêveur qu'il lui a remarqué pendant le repas auquel ils s'étoient trouvés chez Eglé : & c'est ainsi que la scène s'ouvre entre le Marquis & le Chevalier. *Scène première*.

LE CHEVALIER.

Nous sommes seuls enfin; l'amitié qui nous lie,
M'engage à prendre part à ta mélancolie;
Pendant tout le repas, qui fut des plus joyeux,
Une morne tristesse a paru dans tes yeux.
Chacun scandalisé de ton inconséquence,
A cherché le sujet de ton indifférence,

Marquis, céde à mon zèle & fais-moi promptement
Le véritable aveu de ton abattement.

Le Marquis s'en défend d'abord, gemit sur son malheur, & avoue qu'il brule pour Eglé, qu'il a vue un moment chez la Comtesse. Surprise, étonnement du Chevalier sur ce que le cœur de son ami se soit laissé enflammer en si peu de temps au préjudice de la Comtesse. Il tâche de le dégoûter d'Eglé dont il lui fait le portrait : c'est celui d'une franche coquette :

Son cœur vole sans cesse & jamais ne se donné.
Tout le monde l'amuse, elle n'aime personne.

Il lui conseille de renoncer à un cœur qu'il ne doit pas se flatter de toucher jamais.

Marquis, fais tes efforts pour éteindre un amour
Qui ne peut se flatter du plus foible retour.

Le Marquis trop épris des charmes d'Eglé, répond au Chevalier :

Je le sçais, ton ami se l'est dit à lui-même :

Il se l'est dit en vain. Quand l'amour est extrême,
Peut-on vaincre à son gré ses tendres sentimens ?
L'amour est-il docile aux ordres des amans ?
D'infructueux remords mon ame combattue,
Savoure aveuglément le poison qui la tue.
Si de toucher Eglé tout m'interdit l'espoir,
Je veux jouir au moins du bonheur de la voir.

la passion ne peut pas s'exprimer plus simplement & plus naturellement. Le Chevalier insiste encore pour le détourner de son projet, & termine ses représentations par ces vers pleins de sens & de raison.

Crois-moi, fuis l'inconstance & sa douceur traîtresse.
Un amant perd souvent à changer de maîtresse.

Scène seconde. Le Baron survient: mêmes reproches de sa part au Marquis sur l'air distrait & maussade qu'il a eu à table.

Pour toi, mon cher Marquis, je viens te reprocher

Que tes distractions sont du dernier maussade.
On ne s'entretient plus que de ton incartade.
En vérité, Marquis, rien de si déplacé :
Que vouloit dire à table un maintien si glacé ?
Tu n'as pas d'un regard honoré la Comtesse.
Un regard est pourtant la moindre politesse.
Tu n'as à ses discours seulement pas souri.
Qui ne t'eût pas connu t'eût pris pour son mari.

Ce dernier vers est digne de Moliere

Le Baron apprend la nouvelle passion du Marquis pour Eglé, & quoiqu'il l'aime aussi, il n'est point alarmé d'avoir un nouveau rival : il le plaisante même sur les remords qu'il témoigne d'avoir quitté la Comtesse :

Tu t'attristes ainsi pour une bagatelle !
Tu rougis de changer : le trait est singulier ;
C'est tout ce que feroit le plus simple écolier.
Allons, console-toi, point de foiblesse humaine.
Je te fais compliment sur ta nouvelle chaîne.

Il engage le Marquis à ne pas différer de faire sa déclaration & lui en indique le moyen & l'occasion. C'est un bal qui doit se donner le soir même chez Eglé, & où elle doit paroître en Flore. Il l'invite à se masquer en Zéphir pour faire pendant. Le Marquis saisit avidement ce conseil & court songer à son déguisement : le Chevalier le suit pour tâcher sans doute de le ramener encore à la pauvre Comtesse.

Le Baron resté seul dans la *troisième scène*, se réjouit de voir comment le Marquis se tirera de sa déclaration, & d'informer d'avance Eglé de sa nouvelle conquête : elle arrive dans la *quatrième scène*; & les vers par lesquels elle débute, annoncent bien une femme qui ne respire que la dissipation & le plaisir.

Oh! pour le coup, Baron, il faut que je
    vous gronde,
L'amour de la retraite a gagné tout le
    monde.
Vous, que l'on dit par-tout l'homme le plus
    galant,

Nous quitter pour rêver ! ah ! le tour est sanglant.

Ce que le Baron lui répond, peint au mieux son caractère ; & me paroît du comique le plus fin :

Moi rêver ! moi commettre une telle indécence !
Chacun sur ce point là connoît mon innocence.
Mo rêver ! non parbleu. Rêver c'est réfléchir,
Et c'est un embarras, dont j'ai sçu m'affranchir.
On le passe à des gens d'une étude profonde
Mais cela convient-il aux gens d'un certain monde ?

Je voudrois pouvoir vous rapporter l'entretien entier du Baron & d'Eglé ; vous le trouveriez très-vif & très-piquant. On ne pouvoit faire parler plus convenablement à leurs caractères un amant tranquille, sans prétention, & une coquette ; & je trouve cette *quatrième scène* l'une des meilleures de la pièce. Eglé apprend du Baron que le Marquis l'adore & s'écrie :

Mais à quoi songe-t-il ? m'adorer, quelle idée !
J'ai tant d'adorateurs que j'en suis excédée.
Le Marquis perd son temps à soupirer pour moi.
D'ailleurs à la Comtesse il a promis sa foi,
Qu'il la tienne, Baron. Si son cœur se dégage ;
Je connois la Comtesse, elle mourra, je gage,
Tendre, comme elle l'est, & femme à sentiment,
On ne peut supporter la perte d'un amant.
Quoiqu'au reste à mon gré, rien ne soit si facile,
Car pour un qui déserte on en retrouve mille.

Comme elle aime la Comtesse, & qu'elle ne veut pas l'affliger en lui enlevant le Marquis, elle prend le parti de le badiner tellement sur la déclaration amoureuse qu'il se propose de lui faire, qu'elle le forcera à retourner à la Comtesse. Elle sort, le Baron trouve le moyen immanquable : il veut sortir aussi, mais il est arrêté par la Com-

tesse pour former la *cinquième scène*. Il la confirme dans les soupçons qu'elle a sur le Marquis, mais il tâche de la rassurer par le caractère même d'Eglé, que rien ne peut attacher. *Que sait-on*, répond la Comtesse ? Ce seul mot exprime très-éloquemment les inquiétudes d'une amante passionnée & jalouse. Le Baron lui apprend que c'est au bal où Eglé doit être déguisée en Flore, que le Marquis doit s'ouvrir à elle. La Comtesse le prie de la laisser seule pour réfléchir au moyen d'empêcher cet odieux projet. Elle occupe seule le théâtre dans la *sixième scène*, & s'y livre à toute sa douleur dans un monologue plein de force, de noblesse & de vérité.

Le Marquis m'abandonne & n'est qu'un inconstant !
Lui que j'ai cru sincère, & que j'estimois tant !
Lui qui me paroissoit le plus parfait des hommes ! ...
Ils se ressemblent tous dans le siècle où nous sommes,

Mon sèxe ne peut trop être en garde contre eux ;
Et les plus étourdis sont les moins dangereux.
Tous ces vils séducteurs, qui s'honorent de l'être,
N'ont qu'à se faire voir pour se faire connoître ;
Leur air, leur suffisance annoncent ce qu'ils sont,
Le mépris, qu'on leur doit, est écrit sur leur front.
Mais comment soupçonner de devenir perfides
Ces hommes prévenants, respectueux, timides,
Dont le sage maintien annonce une candeur,
Qui malheureusement n'est jamais dans leur cœur !
Ah ! tel est le Marquis ! Ses soins & son adresse,
Séduisant ma raison, surprirent ma tendresse ;
J'ai résisté trop peu, c'est ma facilité,
Qui l'aura fait pancher vers l'infidélité.

Elle cherche encore dans son ame

quelque motif pour douter de ſon malheur; & pour s'en convaincre, elle prend la réſolution de ſe déguiſer en Flore comme Eglé, & à la faveur de ce déguiſement, de tâcher de découvrir les vrais ſentimens du Marquis. Ce moyen vous paroîtra ſans doute un peu trop uſé, & c'eſt peut-être le ſeul défaut qu'on puiſſe reprocher à cette pièce.

Eglé arrive dans la *ſeptième ſcène* traveſtie en Flore & ſon maſque à la main. Elle témoigne ſa ſurpriſe à la Comteſſe de ce qu'elle n'eſt pas encore habillée pour le bal. Celle-ci lui répond froidement qu'elle ſort pour aller s'arranger. Eglé reſte ſeule & voit auſſitôt le Marquis qui vient pour l'entretenir. Elle ſe réjouit d'avance des plaiſanteries qu'elle va lui faire ſur ſa paſſion. La *huitième ſcène* ſe paſſe donc entre Eglé & le Marquis : elle eſt conduite avec beaucoup d'art & de fineſſe, & le jeu doit la rendre très-piquante. On y voit un amant paſſionné, faiſant tous ſes efforts pour prouver ſon amour à une coquette, qui ne fait qu'en rire & en badiner,

en le désespérant par ses railleries. Une des plus cruelles est lorsqu'elle lui dit :

Quoi ? sérieusement je vous aurois conquis ?
Vous parlez en honneur ! Eh ! mais mon cher Marquis,
Votre ame à la Comtesse est pourtant engagée,
Vous avez avec elle une affaire arrangée.

LE MARQUIS.

Ne me reprochez pas qu'elle a sçu me charmer.
Vous connoissois-je hélas ! lorsque je crus l'aimer ?
Les appas, dont le ciel a pourvu la Comtesse,
Ne peuvent près de vous inspirer de tendresse.
Oui, Madame, à présent dans l'état où je suis,
Estimer la Comtesse est tout ce que je puis.

La Comtesse lui répond par un trait satyrique très-heureux contre les mœurs du temps.

Vous l'estimez Marquis, voilà bien son affaire.

Vous deviez l'épouser & vous le pouvez faire.
L'estime en mariage est d'un excellent prix,
C'est tout ce qu'on demande à Messieurs les maris.
Pour moi, quand j'en pris un, je voulus pour partage,
L'estime de Monsieur & puis rien davantage.
Il n'obtint de ma part qu'un sentiment égal,
Car rien n'est si bourgeois que l'amour conjugal.

La réplique du Marquis est pleine de sens & de passion tout-à-la-fois.

Comment, du préjugé déplorable victime,
L'homme peut-il rougir d'une ardeur légitime ?
Et le nœud de l'hymen ne doit-il se former
Que pour avoir le droit de ne se pas aimer ?
Ah! ce funeste abus est bien digne de blâme,
On doit vraiment rougir de tromper une femme ;

Et lui donner sa main, sans lui donner son
 cœur,
C'est-là manquer à tout; c'est manquer à
 l'honneur.
En devenant ainsi l'époux de la Comtesse,
Je trahirois ma gloire & sa délicatesse;
Ce seroit m'accabler d'un remord éternel,
Je puis être inconstant, mais non pas criminel.
Je n'unirai mes jours qu'à l'objet que j'adore;
Cet objet, c'est vous seule: oui, je le jure
 encore.

Eglé change malicieusement de sujet de conversation, & tandis qu'il lui peint sa flamme sous les traits les plus touchans, elle ne lui parle que du goût délicat qu'il paroît avoir dans ses habits, & le complimente sur leur richesse & leur élégance. Enfin, elle entend les violons qui annoncent que le bal va commencer. Elle rompt brusquement l'entretien par ces derniers vers:

J'entends les instruments; le bal va commencer,

Laissez-là votre amour, ne songeons qu'à
danser.

Neuvième scène. Le Marquis piqué de l'accueil fait à sa déclaration, se reproche sa sottise & sa témérité. Mais par réflexion il se persuade que les railleries d'Eglé ne sont qu'une épreuve ; réflexion naturelle à un cœur vivement épris. Il ne peut donc se déterminer encore à renoncer à Eglé.

Cherchons-la (dit-il) persistons, & voyons
jusqu'au bout,
Si la persévérance est capable de tout.

La Comtesse paroît dans la *dixième scène* : elle est déguisée en Flore & a son masque sur le visage ; le Marquis la prend pour Eglé. La Comtesse profite de sa méprise & feint de répondre à sa flamme : transports inexprimables de la part du Marquis pour mettre le comble à son bonheur : il la conjure d'ôter son masque ; elle s'en défend d'abord, & obéit ensuite. Il reconnoît la Comtesse & s'écrie :

La Comtesse !.... Ah ! je suis joué de tous
côtés.

Dans sa confusion & son désespoir il se reproche son crime. Il veut s'en punir en s'éloignant pour jamais de la vue de la Comtesse, & en maudissant l'instant où il l'oublia pour Eglé. La Comtesse indignée lui répond par ces vers pleins d'énergie :

Dépouille l'artifice ; il n'est plus nécessaire,
Un repentir si prompt ne peut être sincère ;
Je le dois aux dédains, aux marques de froideur,
Dont ta nouvelle amante a payé ton ardeur.
Tu croyois triompher de son indifférence ;
Confus de voir frustrer ta coupable espérance,
Si de quelques remords ton cœur est agité,
Tu rougis d'échouer & non d'avoir tenté.

Le Marquis s'abandonne aux regrets, se condamne, se désespére, déplore,

de la manière la plus touchante, la perte irréparable que lui cause son inconstance. La Comtesse s'attendrit, lui pardonne ; il tombe à ses genoux, tout est rajusté. Dans ce moment, & c'est la *dernière scène* ; le Baron, Eglé & le Chevalier viennent les surprendre. On félicite le Marquis de son raccommodement : Eglé qui en est l'Auteur s'en applaudit & dit au Baron :

Allons, mon cher Baron, leur exemple me touche ;
Pour un second hymen il me rend moins farouche.
De faire des heureux je sens mon cœur en train,
Profitez du moment, voulez-vous de ma main ?
J'aime assez un mari de votre caractère
Qui ne me gêne point, fasse tout pour me plaire
Et même en un besoin m'amène des amans.

Le Baron accepte avec reconnoissance les offres d'Eglé. La pièce finit par

un Vaudeville, dans lequel chacun chante un couplet analogue à son caractère, & dont le refrein est : *sans la constance il n'est point de bonheur.* C'est M. *Grenier*, Organiste des Grands Augustins, qui en a composé la musique : elle m'a parue très-agréable.

Vous avez dû remarquer dans l'analyse que vous venez de lire de l'*Inconstant ramené*, & par les morceaux que j'en ai rapportés, que les scènes s'y succédent d'une manière très-naturelle, qu'elles sont bien dialoguées, que la versification en est élégante & châtiée. Toutes ces qualités doivent lui concilier votre suffrage ou votre indulgence.

J'oubliois de vous dire que cette pièce est dédiée à Madame la Marquise de *Luchet*, dont le mari nous a donné l'Histoire Littéraire de M. de *Voltaire*, en six volumes. L'Auteur la complimente sur ce qu'elle a eu la complaisance d'amasser elle-même des matériaux pour cette histoire du double trop volumineuse. Il prétend que

ſon Auteur a fixé d'une manière préciſe, l'opinion qu'on doit ſe former des mœurs, du caractère & du mérite littéraire de M. *de Voltaire*. C'eſt ce dont conviendra difficilement le Public dont une partie trouve qu'il en a dit trop de bien, & l'autre trop de mal.

Je ſuis, &c.



LETTRE XV.

Le Sabotier, ou les huit sols, *Comédie en un acte, représentée, pour la première fois par les Grands Danseurs du Roi, en 1781. à Amsterdam & se trouve à Paris, chez* Caillau *Imprimeur-Libraire, rue Saint-Séverin.* 1781, *in-8°. de 36 pages.*

LA Pièce que je vous annonce, Monsieur, a cependant été jouée sur les tréteaux de la foire, & si je lui donne une place dans ce Journal, c'est parce que l'Auteur (M. Landrin) est le premier qui ait eu le courage de faire jouer une Comédie qui ne respire que la décence & le vrai talent, dans un siècle & sur une scène où la corruption du goût égale presque celle des mœurs.

Candor ancien Capitaine de Dragons & nouveau Seigneur du Village, écarté de sa suite pendant la chasse, rencontre Thibaut, (c'est le Sabotier,

principal perſonnage du drame) & entre en converſation avec lui. Le bon ſens & la ſenſibilité du payſan aux priſes avec l'eſprit cultivé de Candor, donnent lieu à l'une des meilleures ſcènes qui ſoit au théâtre. Le naturel & la vérité y ſont portés au plus haut point. C'eſt dans cet entretien que Thibaut, à la ſollicitation de Candor, lui rend compte de ſa fortune, qui ſe monte à 8 ſols par jour, produit de ſon travail. Candor a pour neveux deux jeunes gens dont l'un ſurtout eſt rempli de ſuffiſance; il leur donne à deviner l'énigme du paiſan. « Ce pauvre homme, leur dit-
» il, gagne 8 ſols par jour : il en dé-
» penſe 4 pour ſa ſubſiſtance & celle
» de ſa femme : tous les jours il en
» prête deux, & les deux autres tous
» les jours lui ſervent à payer ſes
» dettes. Meſſieurs, je vous donne ce
» problème à réſoudre. » Candor en a le mot, il fait promettre à Thibaut de n'en ouvrir la bouche à perſonne avant que notre Prince (c'eſt la clauſe bizarre qu'il y met,) avant que notre

Prince que tu dois voir quelquefois chasser dans cette forêt, ne se soit offert à tes regards. Les deux neveux quelque tems après, ayant perdu leur oncle, demandent à Thibaut, qu'ils reconnoissent à son style laconique, être le paysan dont Candor leur a proposé une énigme; mettent tout en usage pour lui en arracher le mot. L'un le menace & ne réussit pas; l'autre moins violent, lui offre de l'or pour le tenter. Thibaut à qui il a ouvert sa bourse, apperçoit dedans une piece blanche sur laquelle il reconnoit la face de Louis XVI empreinte; il se croit alors en présence même de son Roi, & ne pouvant plus retenir son secret il en fait part à l'oreille au maître de la bourse. Candor que ses neveux ont retrouvé, est indigné de ce qu'ils paroissent avoir extorqué le secret à Thibaut, & fâché en même tems de ce que Thibaut a cédé à leurs menaces ou à leurs offres. Mais qu'il est agréablement surpris d'apprendre de la bouche de ce même honnête homme avec quelle bonhommie, quelle simplicité il a tout découvert!

Comme

Comme vous voyez, Monſieur, le fond de cette petite Comédie eſt des plus minces; le dénouement même a quelque choſe d'étrange & d'embarraſſé; il ne m'a point paru filé avec autant d'art, ſur-tout avec autant d'intérêt que la ſeconde & la dernière ſcène. Mais ces deux dialogues ſuffiſent pour ſoutenir la pièce, & exciter la curioſité des honnêtes gens. Je ne ſaurois trop inſiſter ſur cette circonſtance; vous ne rencontrerez point dans le cours de la pièce une ſeule expreſſion équivoque, un ſeul mot à double ſens. L'Auteur n'a pas eu beſoin pour attacher ſes ſpectateurs de recourir à ce qu'on appelle groſſe gaîté, & ce qu'on devroit qualifier autrement; de l'eſprit, du ſentiment, de la vérité dans les caractères, beaucoup de naturel dans le dialogue, voilà ſes reſſources, il peut les avouer; ce n'eſt point en flattant le vice, & en empruntant ſon idiôme groſſier qu'il a obtenu des ſuccès. La licence elle-même s'étonna de ſe trouver ſenſible; & des larmes pures ont coulé dans un lieu où l'on ne connoiſ-

foit que le rire convulsif de la débauche.

Je vais vous rapporter en preuve de mon témoignage les deux scènes que j'ai distinguées.

. . . .

CANDOR.

Tu travailles de grand cœur ?

THIBAUT.

C'est que j'ons, morgué, bon appétit.

CANDOR.

Comment va l'ouvrage ?

THIBAUT.

Là, là ; le luxe itout nous fait grand tort.

CANDOR.

Le luxe !

THIBAUT.

Vraiment oui. Les gros bonnets du village ne portons pus que des galoches,

CANDOR.

Et tu trouves du luxe à porter des galoches ?

THIBAUT.

Pus qu'à vous de porter d'biaux habits, si vous n'les d'vois à vot' tailleur, s'entend. J'trouvons, nous, qu'un bon quarquier de lard fait pus d'profit dans un minage, que des galoches d'viaux retournés. Au village voyais-vous, on n'est brave qu'au dépens d'la marmite; à la ville, c'est bian pis.

CANDOR.

Comment donc ?

THIBAUT.

On ne l'est souvent qu'au dépens de son honneur.

CANDOR.

Qui peut t'en avoir tant appris ?

THIBAUT.

C'est que j'ons un p'tit brin roulé note corps, voyais-vous.

. . . .

CANDOR.

Y fais-tu mieux tes affaires ? (Au village où Thibaut est revenu.)

THIBAUT.

J'fons une chose dont stapendant biauçoup d'gens rougissont.

CANDOR.

Que fais-tu donc ?

THIBAUT.

L'mequier d'mon pere.

CANDOR.

Que peux tu gagner à peu près ?

THIBAUT.

Huit sols par jour.

CANDOR.

Comment peux-tu te soutenir avec aussi peu de chose ? ......

THIBAUT.

Bon ! Ç'a soutiant la doublure & l'dessus ; ç'a soutiant cote pus jeune & pus vieux qu'moi.

CANDOR.

Enfin, à quoi les employes-tu ?

THIBAUT.

Primo d'abord, j'en employons la moiquié pour la nourriture ed'not' minagere & d'moi. D'laut'moiquié, j'en fons deux moiquiées ; tous les jours j'prêtons avec l'eune, & tous les jours, itout, j'payons nos dettes avec l'autre.

CANDOR.

Ta subtilité m'étonne & m'échappe. Explique-toi mieux ?

THIBAUT.

Accoutez : j'gardons quatre sols pour note minage ; j'en baillons deux à ma pauv'mere, qui m'a nourri dans mon enfance ; par ainsi j'aquittons nos dettes, & j'prêtons les deux au-

tres à un p'tit gas, qui m'nourrira itou dans ma vieillesse.

CANDOR.

Brave homme, ton bon cœur me touche autant que ton bon esprit me plaît..... &c.

Voici la scène cinquième.

THIBAUT.

Hé, oui morgué, j'lons vu comme j'te voyons ; il étoit là, j'étions envars ici.

MARGOT *sa femme*.

Qui donc?

THIBAUT.

Le nouviau seigneur de not'village.

MARGOT.

Est il bien torné? A-t-il bon air?

THIBAUT.

Oh ! qve v'la bien les femmes ! Gn'y auroit qu'à leux bailler l'Gou-

vernement d'une Province, faudroit-il un Roi, al'choisirions le pus bel homme, sans s'embaraſſer, ſi c'eſt l'pus meilleur.

MARGOT.

C'eſt d'même cheux vous : n'baillez-vous pas la parfarance à la plus jolie fille du village pour....

THIBAUT.

Oui, pour la drôlerie, pour la joyeuſeté, la gaillardiſe ; mais pour en cas d'enfaire not'minagere, c'eſt ſtella qui....

MARGOT.

Qui vous baille dans l'œil, c'eſt là qui gouverne el'reſte.

THIBAUT.

Laiſſons-ça ; auſſi bian, je n'entendons rien à philoſopher : quiable auſſi, c'eſt ce Monſieur qui m'a dit comm'ça que j'avions de l'eſprit.

MARGOT.

Il t'a di ça.

THIBAUT.

Voirement oui ; & du depuis c't'instant-là, j'avisons que j'en ons encore moins que d'coutume.

. . . .

MARGOT.

Puisqu'il étoit de si bonne himeur, est-ce que tu n'aurois pas pu l'y demander queuque grace.

THIBAUT.

Palsanguoi, tu m'y fais songer, j'aurions dû l'y demander.

MARGOT.

Oui l'y demander.....

THIBAUT.

Que je buvissions un coup ensemble.

MARGOT.

Nigaud ! Ce n'est pas ça que je voulons dire. Il est l'seigneur de ce village eune fois : falloit l'y demander.

THIBAUT.

Voirement ðui.

MARGOT.

Sans doute.

THIBAUT.

Si n'vouloit pas se reposer cheux nous.

MARGOT.

Mais, où s'que t'a l'esprit, not'-homme?

THIBAUT.

Dans la carvelle, not'femme.

MARGOT.

La bonne tête.

THIBAUT.

La bonne langue.

MARGOT.

Va, tu n'as guères de cœur.

THIBAUT.

C'est d'puis que j'te l'ons baillé.

MARGOT.

Ne t'ai-je pas itou baillé le mien.

THIBAUT.

Hé bian ! C'est mon trésor, j'nen desirons pas d'autres. Avant que j'fussions mariés, tandis que nos parens divisiont, berguiniont, lantarniont, j'aurions eu queuque chose à l'y demander alors; si je l'avions apperçu j'nous serions jetté tout d'abord à ses pieds; j'y aurions dit : mon bon seigneur, j'ons des bras pour travailler, j'ons d'la santé pour vivre, j'ons tout de même un cœur pour vous aimer. J'aimons Margot, baillez-là moi pour femme, & j'vous bénirons à tout jamais; mais, morgué, tant que j'pourrons travailler pour vivre, que j'pourrons vivre pour l'aimer, j'naurions rian à demander à parsonne; rian.

MARGOT.

Ah ! je sis toute partroublée. J'sentons les pleurs rouler dans nos yeux,

& m'eſt avis que ces pleurs là valont mieux que les écus de not'Bailli.

THIBAUT.

Ces écus-là en font itou varſer, mais c'eſt d'une aut'eſpèce..... not'brave mère, not'bonne mère ne viant pas ?

MARGOT.

C'te pauvre Mathurine, alle eſt allé charcher du bois dans la forêt.

THIBAUT.

J'nvoulons pas ça, morgué ! alle eſt trop ſur l'âge ; faut qu'al'ſe r'poſe...... faut que j'alſions à ſa rencontre.

MARGOT.

Ah ! j'entendons not'fieu qui pleure.

THIBAUT.

Mon Dauphin ! Courons..... non : vas y toute ſeule ; à ſon âge, on pleure ſans ſouffrir ; à ſtila de not'brave mère, on ſouffre ſans pleurer.

Vous me pardonnerez ſans doute, Monſieur, la longueur de mes deux citations, ou plutôt vous m'en ſaurez gré.

Depuis long-temps plusieurs de nos sages Ecrivains s'occupent de livres élémentaires pour le Peuple ; on a même proposé un prix au meilleur Cathéchisme de Morale à l'usage des gens de la campagne : je doute fort que tous ces Ouvrages, aussi bien faits qu'on peut les supposer, produisent autant d'effet que la scène domestique entre Thibaut & sa Ménagere. Il ne seroit peut-être pas impossible de mettre ainsi tous les autres devoirs du Peuple en action & à sa portée ; &, en le faisant assister régulierement à des drames conduits dans cet esprit, de lui apprendre qu'il a une patrie, de l'éclairer sur ses vrais intérêts, de lui donner une idée distincte de ses droits & de ses devoirs. Le Peuple sur-tout est né imitateur ; son bonheur & ses vertus dépendent du choix des modèles qu'on peut lui proposer, & de l'intérêt qu'on saura lui faire trouver à les suivre.

Quelquefois il échappe au sabotier des pensées trop ingénieuses peut-être pour la trempe de son esprit : mais pourroit-on avoir le courage d'en

reprocher à l'Auteur de telles que celle-ci ?

» Le bien qu'on fait à ceux qui » nous ont fâché est plus doux pour » le cœur, que celui là qu'on fait » à ceux qui nous sont agréables : l'un » est un don, l'autre est une dette. »

Cette expression est moins excusable : *Margot* dit à *Thibaut* qui vient de porter sa mère *Mathurine* dans ses bras : *que je t'aide : ah ! comme t'as chaud, mon ami, comme le cœur te bat !* *Thibaut* lui répond : *c'est qu'il est agité de deux mouvemens ; mais de deux mouvemens bien doux ; la nature & l'amour.*

J'aime bien mieux le propos que tient *Mathurine* à *Margot* qui veut se joindre à *Thibaut* pour parler à *Candor* :

Paix ; quand l'coq chante, faut que la poule se taise.

Cette Comédie est remplie de ces sortes de réparties pittoresques & énergiques, sans sortir du caractère de ses Acteurs. *Cléon*, l'un des neveux de *Candor*, dit à *Thibaut.*

» Voudrois-tu nous faire part de ta science.

» Volontiers ; j'vous apprendrons à
» faire des sabiots. Ça vaudra bien vos
» pirouettes. »

Je finis, par cette dernière observation : il y a sur les différens Théatres beaucoup de caractères de paysan. Celui de cette pièce n'est calqué sur aucun. L'Auteur a créé ce personnage, & lui a donné une phisionomie qui lui est propre, & dont les traits plus développés pourroient soutenir un intérêt d'une plus longue durée.

Je suis, &c.



AVIS.

L'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen regrette de n'avoir pu adjuger de prix à aucun des Mémoires envoyés depuis deux ans, pour le concours qu'elle avoit proposé en ces termes :

» Quels avantages résulteroient, » particulièrement pour la Province » de Normandie, d'une administraion » provinciale ? »

Elle renonce à ce programe, ainsi qu'à sa demande, » d'une Notice critique & raisonnée des Historiens de » la Normandie, ou Neustrie, depuis » l'origine connue, jusqu'à ce siècle : » & elle propose pour le prix des Belles-Lettres qu'elle desire décerner dans sa séance publique de 1782 :

» L'Eloge de *Anne Hilarion de* » *Cottentin*, *Comte de Tourville*, Ma- » réchal, Vice-Amiral de France, & » Général des Armées navales du » Roi. »

Cette famille illustre est du pays de Cottentin en Normandie; l'Académie avoit prorogé à 1781 le prix des sciences, destiné à celui qui » d'après » une Théorie étayée d'expériences, » assigneroit le plus exactement, les » différences entre la *craye*, la pierre » à *chaux*, la *marne* & la *terre des os*, » que la plupart des Chymistes ont » jusqu'à présent confondues dans la » classe des terres calcaires.

De tous les concurrens pendant deux années, un seul a embrassé l'étendue de la question essentielle & de ses corollaires, dans un *in-4°*. de plus de cent pages, sous l'épigraphe *utile dulci*; le prix lui a donc été adjugé, & l'ouverture du billet a indiqué pour Auteur, M. *Quatemère d'Isjonval*, Ecuyer, qui en 1775 remporta le prix proposé par l'Académie des Sciences, sur l'Analyse de *l'indigo*.

Un autre Mémoire dont l'épigraphe est *felix qui potuit rerum cognoscere causas*, a très-bien traité une des parties de la question, mais malheureusement il a négligé les autres. La Com-

pagnie ne pourra rendre un hommage public aux talens de l'Auteur, qu'autant qu'il permettra que son nom soit connu, c'est-à-dire, que le billet cacheté, soit ouvert.

Elle demande, pour le sujet du prix des sciences à décerner en 1782, » jusques à quel point, & à quelles » conditions peut-on compter dans » le traitement des maladies, sur le » Magnétisme, & sur l'Electricité, » tant positive que négative?

» Cette théorie doit être appuyée » par des faits.

» L'appareil des expériences doit » être assez détaillé, pour que l'on » puisse les répéter au besoin. »

L'Académie n'ignore pas le nombre d'écrits publiés sur ce sujet. Les Auteurs y trouveront des matériaux pour former le tableau de nos connoissances acquises sur ces objets, & il sera facile d'apprécier ce que l'art devra à leurs recherches personnelles.

Chacun des prix est une médaille d'or, de la valeur d'environ trois cens livres.

Les Mémoires lisiblement écrits,

en François, ou en Latin, seront adressés, *franc de port*, avant le premier jour de Juillet 1782; sçavoir, à M. *Huillet de Couronne*, Lieutenant-Général au Siége Criminel du Bailliage, Secrétaire perpétuel pour la partie des Belles-Lettres.

A M. *L. A. Dambourney*, Négociant, Secrétaire perpétuel pour la partie des Sciences.

Les Auteurs éviteront de se faire connoître, & joindront à leurs Mémoires un billet cacheté qui contiendra leur nom, leur adresse, & la répétition de l'épigraphe mise en tête de l'Ouvrage.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE CINQUIEME VOLUME.

Éloge funèbre de Messire Claude Leger, *Curé de Saint-André-des-Arcs, prononcé en l'Eglise de cette Paroisse, le 17 Août 1781, par Messire* Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, *Evêque de Sénez. A Paris, chez* Didot *l'aîné, rue Pavée.* 3

Les Quatre Parties du Jour, Poëme, traduit de l'Allemand de M. Zacharie, ornées de figures & vignettes en taille douce, dessinées par Eisen, gravées par Baquoy. A Paris, chez Nyon, Durand, Belin, *Libraires.* 1781, *in-8°. de 163 pages.* 33

*Les Giboulées de l'Hyver, par M. M***. A Genève, & se trouve à Paris, chez* Guillot, *Libraire de* MONSIEUR, *rue de la Harpe.* 59

Livres nouveaux. 69

Éloge de Charles de Sainte-Maure, Duc DE MONTAUSIER, *Pair de France, Gouverneur du Dauphin, Fils de* Louis XIV. *Discours qui a obtenu l'*Accessit *au jugement de l'Académie Françoise, en* 1781. *Par M.* de la Cretelle, *Avocat au Parlement, avec cette Epigraphe:*

Je vais à la Cour, & j'y dirai la vérité.

MONTAUSIER lui-même.

A Paris, chez Demonville, *Imprimeur de l'Académie Françoise, rue Christine, aux Armes de Dombes.* 73

Peinture des Idées, vol. in-8°. *de* 200 *pag. A Paris, chez* Saugrain le jeune, *la veuve* Duchesne & Colas, *Libraires*, 1781. 114

Œuvres du Chevalier de Boufflers. *A la Haye, chez* Detune, *Libraire*, 1781. in-12 *de* 184 *pages; prix*, 3 *livres.* 136

Histoire du Bas Empire, en commençant à Constantin le Grand, par M. le Beau, *Professeur Emérite en l'Université de Paris*, *Professeur d'Eloquence au Collège Royal, Secrétaire ordinaire de Monseigneur le Duc d'Orléans, & ancien Secrétaire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres*, Tom. 21 & 22, *continuée à la fin du tome* 22 *par M.* Ameilhon, *de la même Académie, Bibliothécaire & Historiographe de la Ville de Paris. A Paris, chez la veuve* Desaint, *rue du Foin*, *&* Nyon *l'aîné, Libraires, rue du Jardinet.* 1781. 145

Le Lama amoureux, Conte Oriental. A Londres, & à Paris chez les Marchands de Nouveautés. 180

Essai sur les vrais principes de Physique

& de Métaphysique, *contre les Partisans de la Philosophie moderne. Par M.* Desponts. *Chez la veuve* Méquignon, *&c. Paris*, 1 *v. in*-12 1781. 195

Livres Nouveaux. 210

Hymnes nouvelles pour la fête du bienheureux Pierre Fourier, *Curé de Mattaincourt en Lorraine*, *Instituteur des Chanoinesses régulières de la Congrégation de Notre-Dame, Réformateur des Chanoines Réguliers de la Congrégation de notre Sauveur. Par M. l'Abbé* Jannet. *A Paris, chez* Fournier, *Libraire*, *rue du Hurpoix.*

Annonces de Livres. 215

Contes Dévots, Fables & Romans anciens; pour servir de suite aux Fabliaux. Par M, le Grand, *in*-8°. *Tome quatrième. A Paris, chez l'Auteur, quai de l'Ecole, maison de* M. Juliot; *& aux adresses ordinaires. Et pour*

les Pays étrangers, chez Dufour, *Libraire, à Mastricht.* 217

Legs d'un Père à ses Filles; par feu M. Grégory. *Traduit de l'Anglois, sur la quatrième édition. A Londres, & se trouve à Paris, chez* J. G. Mérigot, *Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée*, 1781. 254

Lettre au RÉDACTEUR *de l'Année Littéraire, sur un article du N°. 19.* 281

Réponse à la Lettre précédente. 284

Avis divers. 287

Réflexions impartiales sur l'Amérique, Ouvrage traduit de l'Anglois. A Paris, chez Moutard. 289

L'Inconstant ramené, Comédie en un acte. A Paris, chez les Libraires qui vendent des Nouveautés. 384

Le Sabotier ou les huit sols, Comédie en un acte, représentée, pour la

première fois par les Grands Danseurs du Roi, en 1781. à Amsterdam & se trouve à Paris, chez Caillau *Imprimeur-Libraire, rue Saint-Séverin.* 1781, *in-8°. de 36 pages.* 334

Avis divers. 351

Fin du Tome V.

De l'Imprimerie de KNAPEN & fils, Libraires-Imprimeur, de la Cour des Aides, rue Saint-André au bas de Pont S. Michel.

